

Bibliothèque numérique

medic@

**Zacaire, D.. Opusculé tres-excellent,
de la vraye philosophie naturelle des
metaux, traitant de l'augmentatio &
perfection d'iceux... dernière édition...**

*A Lyon, chez Pierre Rigaud, 1612.
Cote : 40868*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?40868x01>





*Huictain declarant le vray nom de
la science.*

Ceux q en Chaldée ont esté biē aprīs
M'ont appellé (ô lecteur) la lumiere
D'augmentatiō, & entre les diuins
Ouurages m'ôt tousiours renommée,
Faussemēt dōc le cōmun populaire
M'a d'Alchimie cy deuāt doné nō,
Veu q ie faiz des metaux la lumiere
Par tout reluire & augmēter leur nō.

Enigme enuoyé par l'Authheur à ses amys.

TROIS demy tous ont porté ma
grandeur,

Trois demy tous ont sēty ma faueur
Trois demy tous ma grandeur font
renaiître

Trois demy tous ma faueur font co-
gnoître. Vous souuiendra.

Ceux qui ceste deuise cognoistront
Pour asseuré mon vray nom cognoi-
Patient va à biens. (stront.

A 2

AV LECTEUR

DE BONNAIRE.



Ombien' que tous ceux qui ont
escriit en ceste diuine science,
Iustement & à bon droit ap-
pellée Philosophie naturelle,
ayent expressement defendu la profanation
& auulguement d'icelle, si est ce (amy Le-
cteur) que ayant leu & releu par diuerses
& continuelles fois les liures des Philoso-
phes naturels, & pensé ordinairement à
l'interpretation des contradictions, figures,
comparaison, equiuoques, & diuers enyg-
mes, qui apparoiſſent en nombre infiny en
leurs liures, ie n'ay voulu celer & cacher
la resolution qu'en ay peu faire, apres auoir
longuement trauaillé aux sophistications,
& maudites receptes, ou (pour parler plus
proprement) deceptes, lesquelles j'ay esté
par vng temps plus enucloppé & conſermé
que onques. Dedalus ne fust en son Labe-
rynth.

symbe, mais en fin par continuelle lecture
des bons auteurs, & approuuez en la
science, i'ay diët avec Geber en sa Summe.
Retournant en nous mesmes, & considerāt
la vraye voye, & façon dont nature vse
sous terre a la procreation des metaux,
auons cogneu la vraye & parfaite matie-
re, laquelle nature nous a preparé pour les
parfaire sur terre, ainsi que l'experience
(graces au Seigneur Dieu, qui m'a fait
tant de faueur & grace par son cher fils
& nostre Redempteur Iesus Christ) ma puis
apres certifié, come le diray plus amplemēt
en la premiere partie de mō present opus-
cule, ou ie declareray la façon par laquelle
ie suis paruenue à la vraye cognoissance de
ceste diuine œuvre. Car en la seconde ie mō-
streray de quels auteurs i'ay usé en mon
estude redigeant leurs authoritez en bō or-
dre, & vraye methode, à fin de mieux co-
gnoistre la propriété & explicatiō des ter-
mes de la sciēce. Et en la tierce & derniere

partie ie declaireray la pratique, de telle
 sorte, qu'elle sera cachée aux ignorans, &
 montrée comme au doigt aux vrayz enfans
 de la science, pour lesquels ie me suis gran-
 demēt peiné à mettre & rediger le tout au
 meilleur ordre qui m'a esté possible, ne vou-
 lant point imiter en cela plusieurs qui nous
 ont procedez, lesquels ont esté tāt ennieux
 du bien public, & amateurs de la par-
 ticularité, qu'ils n'ont voulu declairer leur
 matrice, que sous diuerses & variables
 allegories, non pas seulement monstrez leurs
 liures, comme i'en ay cogneu vn de mon
 temps qui tenoit tant chiers & cachez des
 papiers qu'il auoit reconuerts d'un gentil-
 homme Venitien, que luy mesme ne les osoit
 regarder à demy, se faisant à croire que no-
 stre grand' œuvre debuioit vn iour sortir
 de la, sans se tourmenter d'aduantage que
 la garder bien dedans vng coffre biē fer-
 mé. Mais telle maniere de gens deuient sca-
 uoir que ceste œuvre tāt diuine ne nous est
 point

point donnée par cas fortuit, ainsi que disent
les Philosophes, quand ils reprennent ceux
qui travaillent à credit, comme sont presque
tous les operateurs du iour d'huy. De quels
ie ne donne point que ne soye aigrement
reprins & taxé, pour auoir publié mon
present opusculé, disant, que ie fais vne grã-
de folie, de publier ainsi mon œuvre mesmes
en langage vulgaire, attēdu qu'il ny a sciē-
ce qui soit au iour d'huy tant haye, du com-
mun populaire, que cette cy. Mais pour
leur respondre, Je veux premieremēt qu'ils
sçachent, s'ils ne l'ont encores cogneu, que
ceste diuine Philosophie n'est point en la
puissance des hommes, moins peut estre co-
gneue par leurs liures, si nostre bñ Dieu ne
l'inspire en nos cœurs par son S. Esprit, ou
par l'organe de quelque hōme viuant com-
me ie prouueray bien amplement en la se-
conde partie de cestuy mien opusculé. Tant
s'en fault donc que ie la publie par ce petit
traicté. Et quant à ce que ie l'ay mise en

lāgage, vulgaire, qu'ils sçachēt, que ie n'ay rien fait en cecy de nouueau, mais plustost imité nos aucteurs anciē, lesquels ont tous escrit en leurs lāgues, cōme Hamech philosophe Hebrieu en langage Hebraique, Thebit, Haly, Philosophes Chaldées en leurs langue Chaldée, Homerus, Democritus, Theophrastus & tant d'autres Philosophes Grecs en leur langue Grecque. Abobaly, Geber Auicenne, Philosophes Arabes, en leur langage Arabique, Morienus. Raymonnus Lullius, & plusieurs autres Philosophes Latins en langue Latine, à fin que leurs successeurs cogneussent ceste diuine science auoir esté baillée aux gens de leurs natiōs. Si donc i'ay imité tous ces aucteurs & plusieurs autres en leur escrits. Il n'est pas de merueilles si ie les ensuis en leur façon d'escripture, afin mesmement que ceux qui sont auourd'huy viuas & qui nous sururont apres, cognoissent, que nostre benoist Dieu à voulu par sa sainte & diuine

uine misericorde gratifier en cela nostre bõ
pays de Guienne comme il a faict d'autre-
fois es autres nations, du temps mesmemẽt
que le tout estoit troublé en icelle par la
mutinerie & reuoltement des bourdelois,
qui auoyent tué leur lieutenant de Roy, en-
semble pour la grande peste qui suyuoit biẽ
tost apres cela. Et quand à ce qu'ils disent
que nostre science est haye du commun popu-
laire ce n'est pas elle : car la verité, estant
premierement cogneuë, a esté tousiours, ay-
mée, ains ce sont les tröperies & fausses so-
phisticatiõs, comme ie declareray plus am-
plement en la premiere partie. Mais di-
ront ils, puis que ie ne exprime bien clai-
rement toutes les choses requises à la com-
posiũtion de nostre diuine œuure, à fin que
tous ceux qui verront mon present opuscu-
le puissent trauallier asseurement, quel
profit en rapporteront les lisans, ie dis grãd
& double profit. Premierement qui est au-
iourd' huy l'homme, qui scauroit exprimer
ny declarer le grand bien qu'on desped or-

A s

dinairement en la France à la poursuite de
ces maudictes sophistications, desquelles si
c'est le bon plaisir de Dieu qu'ils en soyent
retrairés, mettant fin à tant de folles despesces
par la lecture de mon opusculé, ne seroit ce
pas en rapporter un grand prouffit? sans cō-
pier le secōd, que les bons & fideles lecteurs
en rapporterōt, en rengerāt leur estude selō la
vraye methode que i'en ay baillé en la secō
de partie, & si Dieu leur faict tāt de grace
qu'ils en puissent faire telle resolutiō, que ie
diray cy apres la tierce. ne leur sera pas
inutile, pour auoir entrée & grand acces à
ceste diuine pratique, je dis diuine pource
qu'elle est telle que l'entēdement des hōmes
ne la peut comprendre de soy, & fussent-ils
les plus grāds Philosophes que furent onc-
ques, comme dōne assez à entendre Geber,
quand il taxe ceux qui veulent trauailler
en considerāt seulement les causes naturelles,
& la seule operation de nature. En cela (dit
il) faillent les operateurs du iourd' huy pour

ce qu'ils pensent ensuiure nature, laquelle
nostre art ne peut imiter du tout. Cessent
donc desormais tels & semblables calum-
niateurs lesquels ie veux aduertir, qu'il ne
se peinent point à la lecture de mon present
opuscule, car ce n'est point pour eux que ie
l'ay composé, mais pour les enfans beniuo-
les, dociles, & amateurs de nostre science,
lesquels ie supplie tres humblement, que auant
se prendre à trauailler, ils ayent resolu en
leurs entendemens toutes & chascune ope-
rations necessaires à la composition de no-
stre diuine ceuvre, & icelles adaptees telle-
ment aux sentences, contradictions, enigmes,
equiuocques, que l'on trouue aux liures des
Philosophes, qu'ils ny apperçoient plus
aucunes contradictions, ny varieté quelcon-
que. Car c'est le vray moyen pour cognoi-
stre la verité & principalement de ceste di-
uine Philosophie, comme trop mieux a es-
cript Rasis, disant celuy qui sera paresseux
à lire nos liures, ne sera iamais prompt à
pre

preparer les matieres, car l'un des liure
declaire l'autre, & ce que defaut en l'un
est adiouste en l'autre, pource qu'il ne faut
iamais attendre & ce par iugement diuin
de trouuer tout l'accomplissement de nostre
diuine œuvre escrit & declairé par ordre,
ainsi qu'a tresbien escrit Aristote au Roy
Alexandre respondant à sa priere. Il n'est pas
licite (dit-il) demander chose, que ne soit per-
mise l'octroyer, comment dōc penfes tu que
i'escrive au long en papier ce que les cœurs
des hommes ne pourroyent porter, s'il estoit
redigé par escrit? Donnant assez à enten-
dre par le refus qu'il faisoit au Roy son
maistre, qu'il est defendu par l'ordonnance
diuine de publier nostre science, en termes
tels qu'ils soyent entendus du cōmun. Par-
quoy i'adire par la presente tous ceux qui
par le moyen de mon present opusculé par-
uiendront à la vraye cognoissance de ceste
diuine œuvre, qu'ils la manient tellement,
que les pauvres en soyent nourris, les oppres-
sez

sez releuez d'affaires, les ennuyez, solagez,
pour l'amour de nostre bon Dieu, qui leur
aura communiqué un si grand bien duquel
ie les prie encores un coup recognoistre le
tout, & comme venant de luy en user selon
ses saints commandemens. Ce faisant il
fera qu'ils prospereront en leurs affaires,
comme du contraire il permettra que le
tout soit à leur confusion. Je te supplie donc
amy fidele, que en lisant nos liures tu ayes
tousiours ce bon Dieu en ton entendement,
pource que tout bien descend de luy, &
sans l'ayde duquel il ny a rien de parfait
en ce bas monde, tant s'en faut qu'on puisse
paruenir à la cognoissance de ce grand
& admirable bien, si son saint Esprit ne
nous est baillé pour guide, comme de vray
il le fera, si l'auarice ne te maine, & que tu
sois vray zelateur de Iesus Christ, au-
quel soit loüange glorieuse aux
siecles des siecles. Ainsi
soit-il.

SEN



S'ENSVIT LA PREMIERE PARTIE, EN LA QUELLE L'AUCTEUR declare la façon par où il est parvenu à la vraye cognoissance de ceste diuine ceuvre.



ERMES iustement appelé Trismegiste, qui est communement interpreté, trois fois tres-grand, Autheur & premier prophete des philosophes naturels, apres auoir veu par experience la certitude & verité de ceste diuine Philosophie, à tresbien & à bõ droit laissé par escript, que, n'eust esté la crainte qu'il auoit du iugement vniuersel,

fel, que le ſouuerain Dieu doit faire de toutes creatures raiſonnables és derniers iours de la conſummation du monde, il n'eult iamais laiſſé rien par eſcript de ceſte diuine ſcience, tant il l'a eſtimee, & à iuſte occaſion, grande & admirable opinion. En ceſte opiniõ ont eſté tous les auteurs principaux qui l'ont enſuiuy, qui eſt la cauſe qu'ils ont tous eſcript leurs liures de telle forte, comme dit Geber en ſa ſomme, qu'ils concluent touſiours à deux parties, à fin de faire faillir les ignorans, & déclarer deſoubs ceſte variété d'opinions leur intention principale aux enfans de la ſcience, leſquels il conuient errer du commencement, à fin (diſent ils) que l'ayant acquiſe avec grande peine & travail de corps & d'entendement, ils la tiennét plus chere, & plus ſecrete. Ce que de vray eſt vne grande occaſion

DE LA PHILO. NATV.
caſion pour ne la publier point pour
ce qu'il y faut vne peine indicible à
l'acquerir , ſans conter les frais &
deſpences, qui ſont fort grandes, auāt
pouuoir paruenir à la parfaite co-
gnoiſſance de ceſte diuine œuvre , ie
parle de ceux qui n'ont autre maĩſtre
que les liures, attendans l'inspiration
de noſtre bon Dieu , comme i'ay eſté
l'eſpace de dix ans.

CAR premierement pour conter
le vray ordre du temps , & la façon
comment ie y ſuis paruenu , eſtant
aagé de vingt ans, ou enuiron , après
auoir eſté inſtruiēt par la ſollicitude
& diligence de mes parens, aux prin-
cipes de Grammaire en noſtre mai-
ſon , ie fus enuoyé par iceux à Bor-
deaux, pour ouyr les arts au college,
pource qu'il y auoit ordinairement
des maĩſtres fort ſçauans , où ie fus
trois ans eſtudiant preſque touſiours
en la

DES METAUX. 17
en la Philosophie, en laquelle ie profitay tellement par la grace de Dieu, & sollicitude d'un miſe maistre particulier que mes parés m'auoyét baillé, qu'il sembla bien à tous mes amis & parens (pource que pendant ce tēps i'auoye perdu pere & mere, qui me delaiſſerent tout seul) que ie fusſe enuoyé à Thoulouſe, ſoubs la charge de mondict maistre, pour eſtudier és loix, mais ie ne partis pas de Bourdeaux que ie ne prinſe acointance à d'autres eſcoliers, qui auoyent diuers liures de receptes amassées de plusieurs, lesquels me furēt familiers, pource que mon maistre s'entremettoit d'y trauailler, ie ne fus pas si paresseux que ie laiſſaſſe vne ſeule fueille à doubier de tous les liures que ie pouuoie recouurer, de ſorte que auāt aller à Thoulouſe, i'en auois vn liure bien grand, & gros de l'eſpeſ-

B

feur de trois doigts, ou i'auois escrit plus de projections, vn poix sur dix, vn autre sur vingt, sur trente, avec force tiercelez & mediós pour le rouge, l'vn à dixhuiet carats, l'autre à vingt, l'autre à l'or d'escu, l'autre à l'or de ducat, d'autres pour en faire de plus haute couleur que iamais en fust, les vns deuoient soustenir les fontes, les autres la touche, les autres tous iugemens, & d'autres infinies sortes, de mesmes pour le blanc, si bien que l'vn deuoit venir à dix deniers, l'autre à onze l'autre à argent de Testó, l'autre blanc de feu, l'autre à la touche, de sorte qu'il me sembloit que si i'auois vne fois le moyen de practiquer la moindre desdictes receptes, ie serois le plus heureux homme du monde. Et principalement des tainctures que i'auois recouuertes, les vnes portoyent le tiltre d'estre l'œuvre de la Roy

la Royne de Nauarre, les autres du
feu Cardinal de Lorraine, les autres
du Cardinal de Tournon, & d'au-
tres infinis noms, à fin (comme ie co-
gneus depuis) qu'o y adioustast plus
de foy, comme de vray ie faisois
pour lors, car incontinent que ie
feuz à Thoulouse ie me prins à dres-
ser des petit fours, estant aduoué du
tout de mon maistre, puis des petits
ie deuins aux grands, si bien que i'en
auoye vne chambre toute entour-
nee, les vns pour distiller, d'autres
pour sublimer, d'autres pour calci-
ner, d'autres pour faire dissouldre
dans le baing Marie, d'autres pour
fondre, de sorte que pour mon en-
trée ie despendis en vn an deux cens
escuz, qu'on nous auoit baillez pour
nous entretenir deux ans aux estu-
des, tant à dresser des fours, que à
achepter du charbon, diuerses & infi-

nies drogues, diuers vaisseaux de verre, desquels i'en achepois pour six escus à la fois sans compter deux onces d'or qui se perdoyēt à practiquer l'une des receptes, deux ou trois marcs d'argent à l'autre, ou bien si par fois s'en recouuroit, qu'estoit bien peu, il estoit aigre & noircy tellement de force de meslanges, que lesdictes receptes commandoyent y mettre, qu'il estoit presque du tout inutile, si bien que à la fin de l'annee mes deux cens escus s'en allerent en fumee, & mon maistre mourut d'une fièvre continue, qui luy print l'esté, de force de souffler & de boire chaut, pource qu'il ne parloit gueres de la chambre, pour la grande enuye qu'il auoit de faire quelque chose de bon, ou il ne faisoit gueres moins de chaut que dedans l'Arce-
 nal de Venise en la fonte des artille-
 ries,

ries, la mort duquel me fust grande ennuyeuse, car mes prochains parens refusoient me bailler argent plus que ne m'en failloit pour m'entretenir aux estudes, & moy ne desirois autre chose que d'auoir le moyen pour cōtinuer, ce que me cōtraignist aller vers ma maison, pour sortir de la charge de mes curateurs, à fin d'auoir le maniemment de tous mes biens paternels, lesquels i'arrentis pour trois ans à quatre cens escus, pour auoir le moyen de mettre sus vne recepte entre autres, que vn Italiē m'auoit baillé à Tholouse, & asseuré en auoit veu l'experience, lequel ie retins avec moy pour voir la fin de sa recepte, pour laquelle practiquer, il me fallut acheter deux onces d'or, & vn marc d'argent, lesquels estans fondus ensemble nous feismes dissoudre avec eue forte, puis les cal-

DOV

B 3

cinasmes par euaporation, nous essayant à les dissoudre avec d'autres diuerses eues par diuerses distillatiōs, par tant de foys que deux mois passerent auant que nostre poudre feust preste, pour en faire reproiectiō, de laquelle nous vsames cōme mandoit ladicte recepte, mais ce fust en vain, car tout l'augmēt que i'en receuz, ce fust à la façon de la liure diminutē, car de tout l'or & l'argent que i'y auois mis, n'en recouris qu'un demy marc, sans compter les autres fraiz qui ne furent petits, si bien, que mes quatre cens escus reuindrent à deux cens & trente, desquels i'en baillis à mon Italien vingt pour aller trouuer l'auteur de ladicte recepte, qu'il disoit estre à Milan, à fin de nous l'adresser. Par ainsi ie fuz à Thoulouse tout l'hyuer, attendant son retour, mais ie y serois encores si ie l'eusse

vou

voulu attēdre, car ie ne le vis depuis.
Cependant l'esté vint accompagné
d'une grande pestilēce, qui nous feist
abandonner Thoulouse. Et pour ne
laisser les compaignons que ie co-
gnoissois, m'en allay à Cahors, où ie
fus six mois. Durant lesquels ie n'ou-
bliay pas à continuer mō entreprin-
se, & m'accompagnis d'un bon vieil
homme, qu'on appelloit commune-
ment le Philosophe. Auquel ie mon-
strois mes brouillats, luy demandant
conseil & aduis pour voir qu'elles re-
ceptes luy sembleroyēt estre les plus
apparentes, luy mesmemēt qui auoit
manié tant de simples en sa vie, le-
quel m'en marque dix ou douze qu'e-
stoyent à son aduis des meilleures.
Lesquelles ie cōmençay à practiquer
incontinent que fuz retourné à Tho-
ulouse, par la feste de Toussaincts,
apres que le danger de la peste fust

cessé, si bien que tout l'huyet passa tād-
dis que ie prattiquois lesdittes rece-
ptes, desquelles ie rapportis tel &
semblable profit que des premieres,
de sorte que apres la feste de la Saint
Iehan, ie trouuay mes quatre cens
escus augmentez & deuenus à cent
soixante & dix, non que pour cela ie
cessasse de poursuiure tousiours mon
entreprinse. Et pour mieux la pou-
uoit continuer, ie m'accoustay avec
vn Abbé pres de Tholouse, qui di-
soit auoir le double d'une recette
pour faire nostre grand ceuvre, que
vn sien amy qui suyuoit le Cardinal
d'Armignac luy auoit enuoyée de
Rome, laquelle il tenoit toute asseu-
ree, desquels i'en fournis les cent, &
luy l'autre moytié. Et commençā-
mes à dresser des nouueaux four-
neaux, tous de diuerse façon, pour y
travailler.

Et

Et pource qu'il falloit auoir d'une eue de vie fort fouueraine pour dissoudre vn marc d'or, nous achetâmes, pour la bien faire, vne fort bonne piece de vin de Guillac, duquel nous tirâmes nostre eue avec vn pellican biē grād, de sorte que dās vn mois nous eûmes de l'eue passée & repassée par diuerses fois, plus que n'en auions besoing, puis nous fallut auoir diuers vaisseaux de verre, pour la purifier, & subtilier d'auantage, de laquelle no^r en mîmes quatre marcs dedans deux grandes cornues de verre bien espelles où estoit le marc de l'or que nous auions premierement calciné par vn moys à grād force de feu de flambe, & dressâmes ces deux cornues, l'une dedans l'autre, lesquelles estant bien lutées nous mîmes sur deux fours ronds & grands, & achetâmes pour trente

Opus

B 5

26 DE LA PHILO. NATV.
 escus de charbon tout à vn coup
 pour entretenir le feu au dessous
 desdictes cornues vn an entier. Du-
 rant lequel nous essaïasmes tousiours
 quelque petite recepte, desquelles
 nous rapportasmes autant de prou-
 fit comme de la grand ceuvre, laquel-
 le nous eussions gardé iusques à pre-
 sent, si eussions voulu attendre qu'elle
 se fust congelée au milieu du cul
 des cornues, comme promettoit la
 recepte & non sans cause, car toutes
 congelations sont procedées des dis-
 solutions, & nous ne travaillasmes
 point en la matiere deue, pour ce que
 ce n'est pas l'eau qui dissout nostre
 or, comme de vray l'experience nous
 le monstra, car nous trouuasmes
 tout l'or en poudre comme l'y auions
 mis, fors qu'elle estoit quelque peu
 plus deliée. De laquelle nous feis-
 mes projection sur de l'argent vif
 chauff

chauffé, en ensuyuant sa recepte, mais ce fust en vain, si nous en feusmes marriz, ie le vous laisse à penser, mesmement monsieur l'Abbé qui auoit desia publié à tous ses moines (fort bõ secretaire public, qu'il ne restoit que à faire fondre vne belle fontaine de plomb, qu'ils auoyēt en leur cloistre, pour la conuertir en or incontinent que nostre besoigne seroit acheuée, mais ce fust pour vne autre fois qu'il la feist fondre, pour auoir le moyen de faire travailler en vain quelque Allemād qui passa à son Abbaye, quand i'estois à Paris. Combien que pour cela il ne cessa de vouloir continuer son entreprinse, & me cōseilla, que ie deuois me mettre au deuoir, pour recouurer trois ou quatre cēs escuz, & qu'il en feroit autāt, pour m'en aller demeurer à Paris, ville auiond'huy la plus frequen-

té e

de diuers operateurs en ceste science, que autre qui soit en toute l'Europe, & l'a m'acointer avec tant de façon de gens, pour trauallet avec eux que ie rencontraisse quelque chose de bõ, pour le departir entre nous deux comme freres. Et ainsi l'arrestames, de sorte que ie arrētis derechef tout mon bien, & m'en allis à Paris, avec huiet cens escus en la bourse, deliberé de n'en partir, que tout cela ne fust despendu, ou que ie n'eusse treuue quelque chose de bon. Mais ce ne fust pas sans encourir la male grace de tous mes parés & amis, qui ne tachoyēt qu'à me faire Conseiller de nostre ville, pource qu'ils auoyent opinion que ie fusse grand legiste. Si est ce que nonobstant leur prieres (apres leur auoir faict à croire que ie allois à la court pour en achepter vn estat,) ie partis de ma maison le
len

lendemain de Noël, & arriuis à Paris
trois iours apres les Roys, où ie fus
vn moys durant presque incogneu
de tous. Mais apres que ie eu com-
mencé à frequenter les artisans, com-
me orfeures, fondeurs, vitriers, fai-
seurs de fourneaux, & diuers au-
tres, le m'acoustay tellement de plu-
sieurs, qu'il ne fust pas vn moys pas-
sé que ie n'eusse la cognoissance à
plus de cent operateurs. Les vns tra-
uailloyent aux tainctures des metaux
par projection, les autres par cimen-
tation, les autres par dissolutions, les
autres par conionction de l'essen-
ce, comme ils disoyent de Lemery,
les autres par longues decoctions,
les autres travailloyent à l'extraction
des Mercurés des metaux, les autres
à la fixation d'iceux. De sorte qu'il
ne passoit iour, mesmement les festes
& Dimanches, que ne nous assemblif-
fions

sions, ou au logis de quelqu'un (& fort souuēt au mien) ou à nostre Dame la grande, qui est l'Eglise la plus frequentée de Paris, pour parler des besoignes qui s'estoyent passées aux iours precedens. Les vns disoyent, si nous auions le moyen pour y recommencer, nous ferions quelque chose de bon. Les autres, si nostre vaisseau eust tenu nous estions dedans. Les aultres, si nous eussions eu nostre vaisseau de cuyre, bien rond & bien fermé, nous auions fixé le Mercure avec la Lune, tellemēt qu'il n'y en auoit pas vn qui feist rien de bon, & qui ne fust accōpagné d'excuse, combien que pour cela ie ne me hastasse gueres à leur presenter argent, sachant desia & cognoissant tresbien les grandes despences que l'auoye faict au parauant à crédit, & sur l'assurance d'autrui. Toutesfois
durant

durant l'esté il vingt vn Grec, que l'on estimoit fort sçauant homme, lequel s'adressa à vn tresorier que ie coignoissois, luy promettant faire de fort belle besongne. Laquelle connoissance fust cause que ie commençay à foncer comme luy, pour arrester(ainsi qu'il disoit) le Mercure du Cinnabre.

Et pource qu'il auoit besoing d'argent fin en limaille, nous en acheptames trois marcs, & les feismes limer duquel il en faisoit des petits clouz, avec vne paste artificielle, & les mesloit avec le Cinnabre puluerisé, puis les faisoit decuyre dans vn vaisseau de terre bien couuert par certain temps. Et quand il estoit bien sec il les faisoit fondre, ou les passoit par la couppelle, tellement que nous trouuions trois marcs & quelque peu d'aduantage d'argent fin, qu'il

qu'il disoit estre sorty du Cinabre,
& que ceux que nous y auons mis
d'argent fin s'en estoient volez en
fumee.

Si c'estoit profit Dieu le sçait, &
moy aussi, qui despendis des escus
plus de trente, toutesfois il asseuroit
toufiours qu'il y auoit du gaing,
de sorte que auant le Noël suy-
uant, cela fust tant cogneu en Paris,
qu'il n'estoit fils de bonne mere s'en-
tretenant de traualier en la scien-
ce, (c'est à dire aux sophistications)
qui ne sçauoit ou auoit entendu par-
ler des clouz de Cinnabre, comme
vn autre temps apres fust parlé
des pommes de cuyure, pour fi-
xer là dedans le Mercure avec la
Lune.

Tandis que ces ieunesses passoyent,
vn Gentil homme estrange arriua,
grandemēt expert aux sophisticatiōs,
si bien

si bien qu'il en faisoit proufict ordinairemēt. & vendist sa be soigne aux orfebures, avec lequel ie m'accom-
pagnoy le plustost que me fust possi-
ble, mais ce ne fust pas sans dependre
à fin qu'il ne me pensast poinct souf-
freteux. Toutesfois ie demouray pres
d'un an en sa compagnie, avant qu'il
me voulust declairer rien. En fin, il
me monstra son secret, qu'il estimoit
fort grand, combien que de vray il ne
fust rien de parfait.

Ce pendant i'aduertis mon Abbé
de tout ce que auoys peu faire, mes-
mes luy enuoyay le double de la
practique dudit gentilhomme. Il
me rescriuist, qu'il ne tint point à
fautte d'argent que ie demourasse
encores vng an à Paris, attendu que
i'auoys trouué vng tel commence-
ment, lequel il estimoit fort grand,
combien que contre mon opinion,

C

34 DE LA PHILO. NAT.
pour ce que j'auois tousiours resolu
en moy, de n'vser iamais de matie-
re, qui ne demourast tousiours telle
comme apparoiſſoit au commence-
ment, ayant desia bien cogneu qu'il
ne falloit tant painer pour estre mel-
chant, & s'enrichir au dōmage d'au-
truy. Parquoy continuant tousiours
mon entreprinſe, ie demouray vn an
frequentant les vns, puis les autres,
de qui l'on auoit opinion qu'ils euſ-
ſent quelque choſe de bon, & deux
ans que j'y auois demouré au para-
uant, furent trois. Or j'agoyſ deſpen-
du la plus grād part de l'argēt, quand
ie receuz les nouuellēs de mō Abbé,
qui me mādōit que incōtinent apres
auoir veu ſa lettre ie l'alleiſſe trou-
uer. Ce que ie ſeiz, pour ce que ie ne
le voulois deſdire en rien, comme
nous auōs iurē & promis enſemble.
Quant j'y fuz arriué, ie trouuay des
lettres

lettres, que le Roy de Nauarre (qui estoit grandement curieux en toutes choses de bon esprit) luy auoit escript, qu'il feist de sorte, s'il auoit iamais deliberé de faire rien pour luy, que ie l'alasse trouuer à Pau en Bery, pour luy apprendre le secret, que i'auois appris dudit gentilhomme, & d'autres que l'on luy auoit rapporté que ie scauois, qu'il me feroit fort bon traitement, & me recompenseroit de trois ou quatre mil escus.

Ce mot de quatre mil escuz chatouilla tellement les oreilles de l'Abbé, que se faisant à croire qu'il les auoit déjà en sa bourse, Il n'eust iamais celle que ne fust party pour aller au Pau, ou i'arrivay au mois de May, sans travailler enuiron six semaines, pour ce qu'il fallut recouurer les simples d'ailleurs. Mais quant i'euz acheué, i'euz recompense que ie m'attendois.

xuo quon

C 2

Car encores que le Roy eust bõ vouloir de me faire du bien (ie me tais du bon traictement que ie receuz en son pays, si fay bien de l'amitié grãde que ie cogneuz d'aucuns gentils hommes de sa court en mon endroiẽt, mais bien peu en nõbre) si est ce que estant destourné par les plus grands de sa court, mesmes de ceux qui auoyent esté cause de ma venue en icelle, il me renuoya avec vn grand mercis, & que i'aduissasse s'il y auoit rien en ses terres, qui fust en sa puissance me donner, si comme confiscations, ou autres choses semblables, qu'il me la donneroit volontiers. Ceste responce me fust tant ennuyeuse, que sans m'attendre à ses belles promesses (pour en auoir esté autrefois nourry à mes despẽce) ie m'en retourmay vers l'Abbé. Mais pour ce que i'auois ouy parler d'vn Docteur religieux

religieux, qui estoit estimé (& à bon droit) sçauant en la philosophie naturelle, ie le voulluz aller voir en receuant, lequel me destourna grandement de toutes ces sophistications. Et apres qu'il cogneust que i'auois estudié en la philosophie, & faict les actes & estre maistrisé en icelles dans Bourdeaux, ainsi que ie luy comptay, Il me dist d'un fort bon zele, qu'il me plaingnoit grandement, de ce que ie n'auois recourré tant de bons liures des philosophes anciens, qu'on peut recourir ordinairement, auant que auoir despendu tant de temps & argent à credit, en ces maudictes & malheureuses sophistications. Je luy parlay de la besoigne que i'auoye faict, mais il me sceust tresbien dire que c'estoit, & quelle ne soubstien-droit point beaucoup d'essay. Il me destourna tellement de toutes so-

phistifications, pour m'occuper à la lecture des liures des anciens philosophes, à fin de pouuoir cognoistre leur vraye matiere, en laquelle semble gist toute la perfection de la science, que ie m'en allay trouuer mon Abbé pour luy rendre compte des huit cens escuz, qu'auions mis ensemble, & luy communiquer la moitié de la récompense que j'auoy eüe du Roy de Nauarre. Estant doncques, arriué deuers luy, ie luy comptay le tout, dequoy il fust grandement marry, & encores plus de ce que ie ne voulois continuer l'entreprise commencée avec luy, pour ce qu'il auoit opinion que ie fusse bon opérateur, toutesfois ses prières ne purent tant en mon endroit, que ie n'ensuyuisse le conseil du bon docteur, pour les grandes & apparentes raisons qui m'auoit adduictes quant
ie

ie parlay à luy. Et ayant rendu com-
pte à mon Abbé de tous les fraiz que
i'auoyz faictz, Il nous resta quatre
vingz dix escuz à chascun, & le len-
demain apres nous departismes, Je
m'en alay à ma maison, avec delibe-
ratio d'aller à Paris, & cestât là ne bou-
get d'un logis, q'ie n'eusse faict quel-
que resolutio par la lecture de diuers
liures des philosophes naturelz, pour
travailler à nostre grād oeuvre, ayant
donné congé à toutes ces sophistica-
tions. Parquoy apres que i'euz recou-
uré d'aduantage d'argent de mes ar-
rentiers, m'en allay à Paris, où i'arri-
uay le lendemain de la Tous-sainctz
en l'année 1546. & la i'achaptay pour
dix escuz de liures en la philosophie,
tant des anciens que des modernes,
vne partie desquelz estoient im-
primez, & les autres escriptz de
main, comme la Tourbe des phi-

lofophes, le bō Treuifan, la Cōplain-
cte de nature, & autres diuers trai-
ctez que n'auoyēt iamais esté impi-
mez. Et m'ayant loué vne petite chā-
bre au faux-bourg ſainct Marceau,
fuz la vn an durāt, avec vn petit gar-
ſon qui me ſeruoit, ſans frequenter
perſonne, eſtudiant iour & nuict en
ces auteurs, ſi bien, que au bout d'vn
moys ie faiſois vne reſolution, puis
vne autre, puis l'augmentoys, puis la
changeois preſque de tout, en atten-
dant que l'en feiſſe vne, ou il n'y euſt
point de varieté ny contradicō aux
ſentences des liures des philoſophes,
toutesfois ie paſſay toute l'année, &
vne partie de l'autre, ſās pouuoir gai-
gner cela ſur mon eſtude, que ie peuſ-
ſe faire aucune entiere & parfaite re-
ſolution. Eſtant en ceſte perplexité,
ie me remis à frequenter ceux que ie
ſçauois que travailloyent à ceſte di-
uine

uine ceuvre(car ie ne hâtois plus tous les autres operateurs que i'auoye cogneu auparauât trauaillans à ces maudictes sophistications) mais si i'auois contrarieté en mon entendemēt fortant de l'estude, elle estoit augmētée en considerant des diuerſes & variables façons dequoy ilz trauailloyent. Car si l'vn trauailloit avec l'or seul, l'autre avec or & Mercure ensemble, l'autre y mesloit de plomb qu'il appelloit Sōnāt pour ce qu'il auoit passé par la cornue avec de l'argent vif, l'autre conuertissoit aucuns metaux en argēt vif avec diuerſité de simples par sublimations, l'autre trauailloit avec vn atrament noir artificiel, qui disoit estre la vraye matiere de laquelle Raymond Lulle vſa pour la composition de ceste grāde ceuvre. Si l'vn trauailloit en vn alēbicq, l'autre trauailloit en plusieurs autres & di-

C 5

uers vaisseaux de voire, l'autre d'arain,
l'autre de cuyure, l'autre de plomb,
l'autre d'argët, & aucuns en vaisseaux
d'or, puis l'vn faisoit sa decoction au
feu faict de gros charbon, l'autre de
boys, l'autre de raisins, l'autre de cha-
leur de Soleil, & d'autres au baing
Marie, de sorte que leur varieté d'o-
perations, avec les contradictiōs que
ie veoye aux liures, m'auoyent pres-
ques causé vn desespoir. Lors que in-
spiré de Dieu par son saint esprit, ie
commēçay à reueoir d'vne fort gran-
de diligence les œuures de Raymōd
Lulle, & principalement son testa-
ment & codicille, lesquels i'adaptay
tellement avec vne epistre qu'il es-
criuoit en son temps au Roy Robert,
& vn brouillart que i'auoyz recou-
uré dudit docteur, auquel il estoit
inutile, que i'en feiz vne resolution
du tout contraire à toutes les ope-
rations

rations que i'auoyz veu auparauant,
 mais telle que ie ne lisois rien en tous
 les liures qui ne s'adapraist fort bien à
 mon opiniō, mesmemēt la resolution
 que Arnault de ville neufue a faict au
 fond de son grād Rosaire, lequel fust
 maistre de Raymond Lulle en ceste
 sciēce, tellemēt que ie demontay en-
 uirō vn an apres, sans faire autre cho-
 se, q̄ lire, & pēser à ma resolutiō iour
 & nuict, en attendant que le termē de
 l'assensemēt que i'auoye faict de mon
 biē fust passé, pour m'ē aller trauailler
 chez moy, où i'arriuy au cōmence-
 mēt de quaresme, deliberē de prati-
 quer madiēte resolutiō, pēdāt lequel
 ie feiz prouisiō de tout ce q̄ i'auoyz de
 besoing, & dressay vn four pour tra-
 uailler, si biē que le lēdemain de Pas-
 ques ie cōmençay, mais ce ne fust pas
 sans auoir diuers empeschemēs des-
 quelz i'en tais les principaux, de mes
 plus

siu op

plus prochains voisins parés & amys,
 l'un me disoit, que vouliez vous faire ? n'auiez vous pas assez despendu à telles folies ? L'autre m'asseuroit que si ie continuoïs d'achepter tât de menu charbon, qu'on soupçonneroit de moy que ie seroys de la faulx monnoye, côme il en auoit desia ouy parler, puis venoit vn autre me disant, que tout le monde (mesmes les plus grâds de nostre ville) trouueroyent fort estrange que ne faisoie profession de la robbe longue, attendu que i'estoie licencié es loix, pour paruenir à quelque office honorable en ladicte ville. Les autres qui m'estoyent de plus pres, me tenceoyent ordinairement, disâs, pourquoy ie ne mettois fin à ces folles despences, & qu'il me vaudroit mieux espargner l'argent pour payer mes créâciers, & pour achepter quelque office, me menassant en outre, qu'ilz

qu'ilz feroient venir les gens de la
iustice en ma maison, pour me rōpre
le tōur. D'auantage disoyent ils, si ne
voulez rien faire pour nous, ayez es-
gard en vous mesmes, cōsiderez que
estant aagé de trente ans ou enuiron,
vous en resemblez en auoir cinquante,
tant se commence vostre barbe à
mesler; qui vous presente tout en-
uieilly, de la peine qu'auuez enduré à
la poutsuite de voz ieunes follies, &
mille autres semblables aduersitez:
desquelz ilz me importunoyent or-
dinairement. Si ces propos m'esto-
yent ennuyeux, ie le vous laisse à pen-
ser, atrendu mesmemēt que ie veoy
mon ceuure continuer de mieux en
mieux, à la cōduicte de laquelle i'e-
stoyz tousiours ententif, non obstant
telz & semblables empeschemēs, que
sans cesse me suruenoyent, & princi-
palement le danger de la peste, que
fust

46. DE LA PHILOS. NAT. V.
fust si grand en l'esté qu'il n'y auoit
marchier ne trafficque qui ne fust
rompue, de sorte qu'il ne passoit iour,
que ie ne regardasse d'une fort grâde
diligence l'apparition des trois cou-
leurs, que les philosophes ont escript
dehuoir apparoirre auant la perfe-
ctiō de nostre diuine œuvre, lesquel-
les (graces au Seigneur Dieu) ie veis,
l'une apres l'autre, si bien, que le pro-
pre iour de Pasques apres, i'en veis
la vraye & parfaicte experience, sur
l'argent vif eschappé dedās vng ci-
sol, lequel ie conuertis en fin or de-
uant mes yeux, à moins d'une heure,
par le moyen d'un peu de ceste di-
uine pouldre. Si i'en fuz aise, Dieu le
sçait. Si ne m'en vantis ie pas pour
cela, mais apres auoir rendu graces à
nostre bon Dieu, qui m'auoit faict
tant de faueur & graces par son filz
& nostre redempteur Iesus Christ,
&

& l'auoir prié qu'il me illuminast par son saint esprit, pour en pouoir vser à son honneur & louange, ie m'en alay le lendemain pour trouuer l'Abbé à son abbaye, pour satisfaire à la foy & promesse que nous auions faict ensemble, mais ie trouuay qu'il estoit mort six mois parauant, dequoy ie fuz grandement marry, Si fut bien de la mort du bon docteur, dont fuz aduertuy en passant pres de son couuent, Parquoy m'en alay en certain lieu, pour attendre là vn mien, amy & prochain parent, ainsi qu'auions arresté ensemble à mon partement, lequel i'auoyz laissé à ma maison, avec procure & charge expresse pour vendre tous & chascuns mes biens paternels, que i'auoyz, desquels il paya mes créanciers, & distribua le reste secrettement à ceux qui en auoyent besoing,

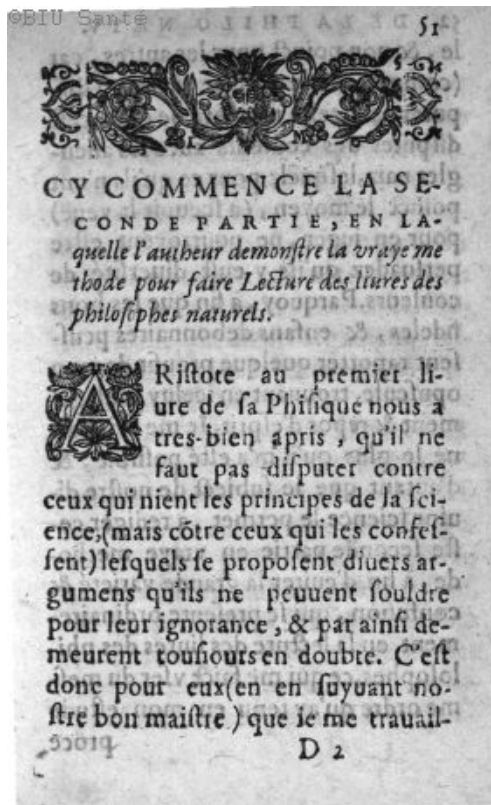
amila

à fin

à fin que mes parens & autres sentissent quelque fruct du grād bien que Dieu m'auoit doné, sans que personne s'en print garde, mais au contraire, ils pensoient quē moy comme desesperé, & ayant honte des folles despences que i'auoye faictes, vendisse mon biē pour me retirer ailleurs, ainsi que me l'apporta ce miē amy, lequel me vint trouuer le premier iour du mois de Iuillet, & nous allasmes à Lofanne, ayant deliberé voyager, & passer le reste de mes iours en certaine & plus renommée ville d'Allemagne, avec fort petit traint, à fin que ne fusse cognu, mesmes par ceux qui veront & liront cestuy mien liure, pendant ma vie, en nostre pays de Frāce, Lequel i'en ay voulu gratifier, nō pas pour estre aucteur de tant de folles despences qu'on faict ordinairement à la poursuyte de ceste sciēce : qu'on estime

stime cōmunemēt sophistique, pour
ce que l'on ne voit rien en icelle de
toutes sophistications, d'autant que
peu de gens traueillēt à la vraye & di
uine perfectiō: mais plustost pour les
en diuertir, & les remettre au vray
chemin, au plus qu'il m'est possible.
Parquoy pour conclusion de ma pre
miere partie, ie supplie treshūblemēt
tous ceux qui liront mon present o
puscule, qu'il leur souuienne de ce
que le bon poëte nous a laissé par es
cript, sçauoir, ceux la estre bien heu
reux qui sont faits saiges aux despens
& danger d'autrui, à fin que voyant
le discours comment ie suis paruen
u à la perfection de ceste diuine ceu
re, ils apprennent à cesser de despendre,
soubz l'adueu des vaines & sophisti
que deceptes, pensaus y paruenir
par icelles. Car comme ie les ay des
ia vne fois aduertie en mon epistre li
D

DE LA PHILO. NATV.
minaire, ce n'est point par cas for-
tuit qu'on y parvient, mais par long
& continuel estude des bons auteurs
quant c'est le bon plaisir de nostre
Dieu nous assister par son saint es-
prit (car à grand peine jamais ceux
qui l'ont ainsi cogneue la publient :)
lequel ie supplie tres humblement
que luy plaise me donner la grace
pour en bien vser, comme ie fays aus-
si d'assister à tous bons fideles, qui
feront lecture de mon opusculé, à
fin qu'ils en puissent rapporter quel-
que proufit, pour en vser à son hon-
neur, & la louange de nostre redem-
pneur Iesus Christ, auquel soit hon-
neur & gloire aux siecles des
siecles. Ainsi soit il. C Y



le, & non poinct pour les autres, car
(comme dict le mesme aucteur) dis-
puter avec telle maniere de gens, cest
disputer des couleurs avec les aueu-
glet naiz, lesquelz, pour ce qu'ils n'ont
poinct le moyen, (à sçeuoir la veüe)
pour en iuger, ne pourroyent estre
persuadez qu'ils y eust diuersité de
couleurs. Parquoy, à fin que les bons
fideles, & enfans debonnaires peus-
sent rapporter quelque proufit de mon
opuscule, trouuant en iceluy soulage-
ment & repos d'esprit, le me suis pai-
né le plus qu'il m'a esté possible, &
d'autant que le subiect de nostre di-
uine science le permet, à rediger ce-
ste seconde partie en vraye metho-
de, à fin d'euitier la grande varieté &
confusion, qui se presente ordinaire-
ment en la lecture des liures des phi-
losophes, ce qui me faict vser du mes-
me ordre qu'ay tenu en mon estude
proce

procedant par diuisions, comme sen-
fuyt. Et premierement ie monltreray,
auec l'aide de nostre bon Dieu, par
quelz nostre science a esté inuentee,
& de quels aucteurs nous auons vsé
en la compilation du present opuscu-
le, declarant la raison, pourquoy ils
l'ont escripte tant couuertement. Pais
nous prouuerons la verité & certitu-
de d'icelle par diuers argumens, res-
pondant au plus apparent qu'on a ac-
coustumé de faire pour prouuer le
contraire, pour ce que le lecteur di-
ligent pourra colliger des autres mè-
bres de nostre diuisiō toutes & cha-
cunes solutions de tous autres argu-
mens, qu'on pourroit faire au cōtrai-
re & mesmement du tiers membre,
& du quatriesme. Tiercement nous
prouuerons en quoy nostre science
est naturelle, & comment elle est ap-
pellé diuine, en parlant des opera-

ijons principales, où nous declaire-
rons l'erreur des operations du iour-
d'huy. Ce fait, nous deduirons la fa-
çon comment nature besoigne soubz
terre, en la procreation des metaux,
monstrant en quoy l'art peut ensuy-
ure nature en ces operations. Puis,
nous declarerons, la vraye matiere
qui est requise pour parfaire les me-
taux sur terre: Declairant en fin les
principaux termes de nostre science,
ou nous accorderons les sentences
plus necessaires des philosophes, &
qui apparoiſſent plus contraires, en
faisant la lecture de ces liures. De sor-
te que les vrayz amateurs de nostre
science, en pourront rapporter vn
grand proufit, & noz enuieux & de-
tracteurs ordinaires en rapporteront
leur grande confussion, bien tesmoi-
gnée par mon present opusculc,
Lequel i'ay voulu confirmer par
les

les autoritez des plus sçauants & anciens philosophes & bons auteurs, à fin qu'ils ne prennent pour excuse, que c'est vn auteur nouveau qui a entrepris declairer leur impieté; & continuelles deceptions, Pour bien donc declairer ceux qui ont esté les premiers inuenteurs de nostre science, nous faut ramenteuoir la doctrine, que l'Apostre S. Iaques nous a laissée par escript en sa canonique, c'est, que tout don qui est bõ, & tout bien qui est parfait, nous est donné d'enhaut descendant du pere des lumieres qui est le Dieu eternal. Ce que ie ne veux point adapter à nostre propos en termes generaux, & tels, qu'on ne peut adapter à toutes les choses créées, mais singulièrement ie diz, que nostre science est tant diuine, & tant supernaturelle (i'entends en la seconde opera-

.221d

D 4

tion) comme il sera plus amplement
 declairé au tiers membre de nostre
 diuision, qu'il est, & a esté tousiours
 impossible, & sera à l'aduenir à tous
 les hommes, la cognoistre, & la dis-
 courir de soymesmes, fussent ils les
 plus grans & experts philosophes,
 qui iamais furent au monde, car tou-
 tes les raisons & experiéces naturel-
 les nous defaillent en cela, de sorte,
 qu'il a esté iustement escrit par les au-
 teurs anciens, que c'est le secret, le-
 quel nostre bon Dieu a reserué & dō-
 né à ceux qui le craignent & hono-
 rent, comme dict nostre grand pro-
 phete Hermes. Je ne tiens ceste scien-
 ce (dit-il) d'autres que par l'inspiration
 de Dieu, ce que conserme Alphidius
 disant, sçaches, mon fils que le bon
 Dieu a reserué ceste science pour les
 posterieurs d'Adam, & principale-
 ment pour les pauures & raisonna-
 bles.

DES METAUX. 57
 bles. Geber a affermé le mesme en
 la Somme, disant, nostre science est
 en la puissance de Dieu, Lequel pour
 estre iuste & bening, l'a baillé à ceux
 que luy plaist. Tant s'en faut doncq
 qu'elle soit en la puissance des hom-
 mes, en tant qu'elle est supernaturel-
 le, moins inuentée par eux, mais qu'à
 ce qu'elle est naturelle (c'est à dire
 en ce que en ses premieres opera-
 tions elle ensuyt nature.) Il y a diuer-
 ses opinions, pour voir qui en a esté
 le premier inuenteur, les vns disent
 que c'est Adam, les autres Escula-
 pius, les autres disent, que Enoch l'a
 cogneü le premier, lequel aucuns
 veulent dire estre Hermes Trisgemi-
 ste, que les Grecs ont tant loué, mes-
 mes luy ont attribué l'inuention de
 toutes les sciences occultes & secre-
 tes. De ma partie m'accorderois vo-
 lontiers à la derniere opinion, pour ce
 iom D 5

58 DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE.
qu'il est assez notoire qu'Hermès estoit fort grand Philosophe, comme ses œuvres le tesmoignent, & que, pour estre tel, il a enquis diligemment les causes des experiences es choses naturelles, par la cognoissance desquelles il a cogneu la vraye matiere, de laquelle nature vse es concautez de la terre en la procreation de metaux. Ce q̄ me faict croire cela, c'est, que tous ceux qui l'ont ensuiui sont venuz par ce moyen à la vraye cognoissance de ceste diuine œuvre, comme sont Pythagoras, Plato, Socrates, Zeno, Haly, Senior, Rassis, Geber, Morienus, Bonus, Arnaldus de Villanoua, Raymundus Lullius, & plusieurs autres qui seroient longs à raconter. Desquels mesmes des plus principaux, nous auons compilé & assemble nostre present opuscule, mais si c'est avec peine leurs liures en pourrôt témoi
moi

moigner. Car ils les ont escrits de telle sorte (ayant la crainte de dieu toujours deuant les yeux) qu'il est presque impossible paruenir à la cognoissance de ceste diuine œuvre par la lecture de leurs liures, cômè dit Geber en sa Sômmè. Ne faut point, dit-il, que le fils de la sciēce desespere, & se desfie de la cognoissāce de ceste diuine œuvre, car en cherchant & pēsant ordinairement aux causes des cōposéz naturels, il y paruiēdra. Mais celuy qui s'attend la trouuer par noz liures, il se ta biē tard quād il y paruiēdra, par ce (dit il en vn autre lieu) qu'ils ont escrit la vraye praëtiqūe pour eux mesmes, meslās parmy la façon, d'enqūerir, les causes pour venir à la parfaicte cognoissāce d'icelle, ce que luy a faict mettre en sa dicte Sômmè les principales operations & choses requises à nostre diuine œuvre en diuers

l'v

&

66 G A I D E LA PHILO. NAT V.
& variables chapitres: Pour ce dict-il
s'il l'auoit mise par rang & de suite,
elle seroit cogneue en vn iour de
tous, voire en vne heure, tant elle est
noble & admirable. Cela mesmes a
dit Alphidius, escriuant que les Phi-
losophes qui nous ont precedez ont
caché leur principale intention souz
diuers enigmes & innumerables e-
quiuoques, à fin que par la publica-
tion de leur doctrine le monde ne
fust ruyné, comme de vray il seroit.
Car tout exercice de labourage & de
cultiement de terre, toute traffique,
brief tout ce qu'est necessaire, à la cō-
seruation de la vie humaine seroit
perdu, pource que personne ne s'en
voudroit entremettre, ayât en sa puis-
sance vn si grād bien que cestuy. Par-
quoy Hermes s'excusant au commen-
cement de son liure, dict, Mes en-
fans, ne pensez point que les philoso-
phes

phes ayent caché ce grād secret, pour
 enuie qu'ils portent aux gens sçauans
 & bien instruits, mais pour le cacher
 aux ignorans, & malicieux. Car (cōme
 dit Rosinus (par ce moyē l'ignorāt se-
 roit fait semblable au sçauant, & les
 malicieux & meschant en vseroyēt au
 dommage & ruine de tout le peuple.
 Semblables excuses a fait Geber en
 la Summe au chapitre de l'Admini-
 stratiō de la medecine solaire, disant,
 qu'il ne faut poinct que les enfans de
 doctrine s'elmerueillent, s'ils ont
 parlé couuertement en leurs liures,
 car ce n'est pas pour eux, mais pour
 cacher leur secret aux ignorans, souz
 tant de varieté & confusion d'opera-
 tions, & ce pendant entrainer & a-
 cheminer par icelles les enfans de la
 science à la congnoissance d'iceluy,
 pour ce que (ainsi qu'il est escript en
 vn autre lieu) ilz n'ont poinct escript
 la scien

62 DE LA PHILO. NATV
la science inuentée, si non pour eux
mesmes, mais ont baillé les moyens
pour la cognoistre. C'est donc la rai-
son pourquoy tous les liures des phi-
losophes sont plains de grandes diffi-
cultez. Je diz grandes, pource, qu'el-
les sont presque innumerables. Car
qu'est il possible de voir au monde
plus difficile que de trouuer vne cō-
trariété si grande, entre tant d'Au-
theurs renommez & sçauants? mes-
mes dedans vn Autheur seul y trou-
uer contradiction en sa doctrine;
comme tesmoignent assez les escrits
de Rasis, quant il dit au liure des Lu-
mières. J'ay assez monstre en mes li-
ures le vray Ferment qui est requis
pour les multiplications des tain-
tures des metaux, lequel j'ay affer-
mé en vn autre lieu n'estre point le
vray Leuain, en delaisant la vraye
cognoissance à celuy qui aura le iu-
gement

gement bon & subtil pour le cog-
noistre. D'autre part, si l'un escript
que nostre vraye matiere est de vil-
pris, & de neant, trouuee par les fu-
mieres (comme dit Zeno) en la Tour
be des Philosophes, incontinent en
ce mesme liure. Barseus dict, ce que
vous cherchez n'est point de peu de
pris. L'autre dira, qu'elle est grande-
ment precieuse, & ne se peut trouuer
que avec grans fraiz. D'aduantage si
l'un a pris à preparer nostre matiere
en diuers vaisseaux, & par diuerses
operations, comme a fait Geber en
sa Söme, il en y a vn autre qui asseu-
rera, qu'on n'a besoing que d'un seul
vaisseau, pour parfaire nostre diuine
ceuvre, comme disent Rasis, Lilius,
Alphidius, & plusieurs autres. Puis,
quant on aura leu en vn liure, qu'il
faut demourer neuf mois à la pro-
creation & faction de nostre diuine
ceuvre

64 DE LA PHILO. NATV.
œuvre (comme a escript le mesme
Rasis) l'on trouuera dedans vn autre,
qu'il y faut vn an (comme dict Rosi-
nus, & Platon) Et puis l'on trouue les
termes d'iceux tant variables (i'en-
tens en apparence) & mal declairez,
qu'il est impossible aux hommes (ain-
si que dit Raymond Lune) descou-
urir la verité d'entre tant de diuerfes
opinions, si le bô Dieu ne nous inspi-
re par son saint esprit, ou ne nous la
reuelé par quelque personne viuâte.
Qui est la cause que nous ne voyons
iamais personne qui l'ait faicte, n'y
n'en scauôs rien, que iusques apres
leur mort, pource que l'ayant acqui-
sé avec vne si grand peine, ie croy ser-
memét, qu'ils la celeroyét à eux mes-
mes, s'il leur estoit possible, tant s'en
faut qu'ils la communicassent à vn
autre, Parquoy, en ensuyuant les rai-
sons cy dessus admenées, ne faut ia-
mais

mais trouuer estrange, avec le commun populaire, si l'on ne voit personne, qui ait faict ceste diuine ceuvre, ains plustost s'esmerveiller, avec les sçauans, comme il y en ait aucun qui soit paruenu à la vraye cognoissance d'icelle. Mais poursuyuant nostre ordre commencé, il faut declairer le second membre de nostre diuision, sçauoir comme nostre science est certaine & veritable. Toutesfois auant que commencer il faut que ie contète les oreilles delicates des calumniateurs, lesquels, pour estre coustumiers à reprendre les labeurs d'autrui, (pource que les leurs ne cognoissent point la lumiere) diront, que i'ay mal retenu la doctrine d'Aristote, qui a escript au septiesme liure de sa Phisique, que la diffinitio est la vraye forme de subiect diffiny. Et par ainsi, puis que i'ay entrepris traicter la declaration &

E

vraye methode de ceste sciēce (communement appelee Alchimie) ie deuois cōmencer par sa diffinition, pour mieux declarer la propriētē des termes d'icelle. Mais ie les renuoyeray volontiers aux Autheurs qui nous ont precedez, lesquels (soy estans mis au deuoir d'en bailler certaine diffinition) ont esté contraincts confesser, qu'il est impossible d'en donner, comme tesmoignent les escripts de Morienus, Liliū, & de plusieurs autres. A raison dequoy ils en ont assigné en leurs liures diuerses & variables descriptions, par lesquelles ils montrent les effets de nostre sciēce, pour ce qu'elle n'a point des principes familiers, comme ont toutes les autres sciences. De ma part, i'en diray ce que me semble. C'est dōcques vne partie de philosophie naturelle, laquelle demōstre la façō de parfaire les metaux
sur

sur terre, imitant nature en ses operations au plus pres que luy est possible. Laquelle sciēce nous difons estre certaine, pour beaucoup de raisons. Premièrement, il est tout resolu entre tous les philosophes, qu'il n'y a rien plus certain que la verité, laquelle (comme dict Aristote) appert la où il n'y a point de contradiction. Or est-il ainsi que tous les philosophes qui ont escrit en ceste diuine philosophie, les vns apres les autres, les vns escriuans en Hcbreu, les autres en Grecq, les autres en Latin, & en autres diuerses lāgues, se sont tellemēt entēdus & accordez ensemble. encores qu'ils ayēt escript souz diuers equiuoques & figures, pour les raisons cy dessus amēnees, que l'ō iugetoit à bō droit qu'ils ont escript leurs livres en vn mesme lāgage, & à vn mesme tēps, combien qu'ils ayēt escript les vns cēt ans, les au.

III

E 2

tres deux cés ans, voire mil, apres les autres cōme dict Senior, les Philosophes (dit-il) semblent auoir escrit diuerfes choses, soubz diuers nōs & similitudes, cōbié quē de vray ils n'écēdent qu'une mesme chose. Rasis au liure des Lumieres afferme le mesmes, disant que soubz diuerfes sentences, que nous semblēt contraires au commencement, les Philosophes n'ont iamaïs entendu que vne mesme chose, desquelz nous auōs vn autre tesmoignage grandement euidēt : car ceux mesmes qui ont escrit en autres sciences des liures grandement sçauans & approuuez, en ont aussi escript en ceste, affermans icelle estre fort veritable. Et quand bien nous n'aurions autre probation, que la sentence du Philolophe, que dict au second des Ethiques, que ce qui est bien fait ce fait par vn moyen, cela seroit assez
suffi

suffisant pour nous assurer de la vérité de nostre science : car tous ceux qui ont escript d'icelles s'accordent en cela , qu'il n'y a qu'une seule voye pour parfaire nostre diuine œuvre, comme dict Geber en sa Sôme. Nostre science,dict-il,n'est point parfaite par diuerses choses , mais par une seule , en laquelle nous n'adiouſtons ny diminuons aucune chose , fors les choses superflues , que nous en séparons en la preparation. Cela mesme tesmoigne Liliū quāt il escript, que toute nostre maistrise est parfaite par une seule chose, par un seul regime, & par un seul moyen. Autant en ont escript tous les autres philosophes , encorēs qu'ils apparoiſſent diuers en leurs sentences. D'auantage, nous tenōs pour plus que certain,nostre sciēce estre tresveritable,par l'experience tres-certaine , que nous en

E 3 auons

auons veu, qui est la principale assurance (quant à nous) comme dit Rasis, & Senior. Mais pour la demonstrier telle au plus pres que nous fera possible, à ceux qui en peuuent iustement doubter, il nous fault accorder avec tous les philosophes, que nostre science est comprinse sous la partie de la philosophie naturelle, qu'ils ont appellee assez proprement operative, la conioignant en cela avec la medecine. Or est-il ainsi, que la medecine ne nous peut monstrier la verité & certitude de sa doctrine, que par experience, & qu'il soit vray, quant nous lisons en ses liures, que toute colere est euacuee par la Reubarbe, nous n'en pouuons croire rien plus auant de certain, que ce que l'experience nous en monstre, laquelle nous assure que ladicte colere est guerie par l'application dudidt simple,

simple, Ainsi nous dirons à nostre propos parlans par similitude (pour ce que nostre diuine œuvre ne peut receuoir aucune vraye comparaïson) que si l'experience nous monstre, que la fumee du plomb, ou la fumee des atraments congele l'argent vif, cela nous peut asseurer (i'entens nous induire à croire) qu'il est faisable preparer vne medecine grandement parfaicte, & semblable au naturel & qualitez des metaux, par laquelle nous puissions arrester l'argent vif, & parfaire les autres metaux imparfaicts par la projection, attendu mesmement, que les composez mineraux imparfaicts conge-
lent l'argent vif, & le reduisent à leur naturel. Par plus forte raison doncques les parfaicts par nostre art, & deuëment preparez par l'aide

d'iceluy le congelent, & reduysent semblable à eux tous autres metaux imparfaits par leur grande & exuberante decoction, qu'ils ont acquise par l'administration de nostre art. Et pour contéter plus auant les gens curieux d'aujourd'huy, nous adduysons quelques autres argumens, pour mieux les induire à croire la verité de nostre science. Or est il certain que tout ce qui faiçt la mesme operation d'un composé, est du tout semblable à luy, cōme dict Aristote au quatriesme des Meteores, quant il declare que tout ce qui faiçt operation d'un œil, est œil, puis doncq que nostre or, c'est à dire celuy que nous faisons par nostre diuine œuvre, est du tout semblable à l'or mineral, & que toute la doubte est aujourd'huy en cela, pour veoir si l'or que nous faisons est parfait, il me semble assez auoir mon-

stré

©BIU Santé DES METAUX. 73
stré(en ensuyuant l'autorité des philosophes) que nostre science est tresque certaine. Il est vray (diront-ilz) que c'est assez prouué pour ceux qui en ont veu l'expérience, mais non pas pour les autres, pour lesquels, à fin qu'ils n'ayent aucune doubte, j'ameney les raisons suyuant. Aristote au quatriesme liure des meteoires, au chapitre des digestions dict, que toutes choses qui sont ordonnees pour estre parfaites, lesquelles par faute de digestion sont demourees telles, peuuent estre parfaites par continuelle digestio. Or est-il ainsi, que tous les metaux imparfaits sont demourez tels par faute de digestion (car ils ont esté faits pour estre couertiz finalement en or)& par ce moyé, pour estre parfaits, ainsi que l'experience nous tesmoigne, comme nous declairerons cy apres, en declairant le quart.

2031 E 5

74 DE LA PHILO. NAT V.
membre de nostre diuision, ils pour-
ront docques estre parfaicts par con-
tinuelle decoction que nature fait
aux concaues de la terre, & nostre art
les parfaict sur terre par la projection
de nostre diuine oeuvre, comme nous
declairerons plus auant au penulties-
me mēbre de nostre diuision. D'auan-
tage, si les quatre elemens, qui sont
contraires en aucunes qualitez, sont
conuertis l'un en l'autre (comme dict
Aristote au second liure des genera-
tiōs) par plus forte raison les metaux,
qui sont tous d'une mesme matiere,
& par ainsi non contraires en quali-
tez, se conuertiront l'un en l'autre,
qui est la raison pourquoy Hermes a
appellé leur procreation circulaire,
mais vn peu improprement, com-
me luy mesmes tesmoigne, pource
que les metaux ne sont point pro-
crees par nature, pour de parfaicts
reue

DE S^{te} S^{te} Santé DES METAUX. 75
reuenir imparfaicts, & que l'or fust
fait plomb ou de l'argent estaing, &
ainsi des autres, mais pour estre faits,
parfaits par ordre & par continuel-
le decoctiō, iusques à ce qu'ils soyent
parfaits, & par consequent faits or,
comme l'experience nous monstre
euidemment, & par ainsi leur gene-
ration n'est point du tout circulaire,
combien qu'elle le soit en partie.
Ces raisons, & autres semblables
(que ie vous laisse pour le presert,
pour ce que mon petit opuscul ne
pourroit comprendre tout discours,
qu'on pourroit faire sur ce propos)
seroyent assez suffisantes pour de-
monstrer la verité & certitude de no-
stre science, n'estoyent les argumens
qu'on a accoustumé de faire au con-
traire, qui troublent tellemēt les en-
tendemens des bōs enfans de doctri-
ne, qu'ils sont tousiours en doute,
croyans

76 DE LA PHILO. NATV.
croyans tâtost l'un, puis l'autre, si bien
qu'ils n'ont iamais repos en leurs es-
prits. Mais afin que deormais ils puis-
sent croire nostre science estre tref-
veritable, ie leur vueil apprendre la
vraye solution, du plus violent & ap-
parent argument qu'on a accoustu-
mé de faire au contraire, par laquel-
le ilz cognoistrôt que leurs argumés,
& tous autres semblables n'ont rien
qu'une seule apparence de verité.
Ilz sont tous coustumiers faire un ar-
gument, qu'ils fondent sur l'autho-
rité du philosophe au quatriesme
des meteores, laquelle a esté pareille-
ment d'Auicenne, comme dict Al-
bert le grand. En vain (dict-il) se tra-
uillent les operateurs du iourd'huy
pour parfaire les metaux, car ilz n'y
parviendront iamais, si premieremēt
ils ne les reduysent en leur premiere
matiere, or est-il ainsi que nous ne les
y re

y reduisons point, par consequent ne faisons rien que sophistications, comme en a escript le mesme Albert, disant, tous ceux qui coullorent les metaux par diuerles façons de simples en diuerles couleurs, sont vrayement gens trompeurs & decerueurs, s'ils ne les reduysent en leur premiere matiere. De ma part, ie sçay bien que beaucoup de gens sçauans ont entrepris la solution de cest argument, pour ce que c'est le plus apparent qu'on face, de sorte que les vns disent que encores que par la projection de nostre diuine œuure sur les metaux imparfaits, nous ne les reduisons point en leur premiere matiere, si est-ce, que en la composition d'icelle nous l'auons reduicte en soulfre & argent vif, qui sont la vraye matiere des metaux (comme nous declairerons au quatriesme membre de nostre di-

uision

uision) & que pour la grande perfection qu'elle a acquise en sa decoction, elle est suffisante pour parfaire tous les metaux imparfaits en or par sa projection, sans les reduire particulièrement en leur premiere matiere. Teille a esté l'opinion d'Arnault de Ville neufue en son grand Rosaire, lequel Raymond Lulle ensuyuit en son Testament. Mais, sauf l'honneur & reuerence de ces deux sauans personages, Il me semble que c'est parler cõtre toute opinion des philosophes, car puis qu'ils accordent qu'il faut reduire les metaux en leur premiere matiere (ce que se faiçt par mouuement & corruption, comme dict Aristote) ilz veullent faire entendre, que par la seule fonte, & projection de nostre diuine œuure sur les metaux ils sont corrompus & desnuiez de leurs premieres formes, qu'est

qu'est vne chose indigne de tous les philosophes. D'autres ont amené diuerses & variables solutions, comme l'on peut veoir en leurs liures. Quant à moy i'en diray ce qui m'en semble. Il est trop vray, que si nous voulions. faire des mieux de nouveau, ou bien si nous voulions faire d'iceux terres, pierres, ou autres choses totalement differentes des metaux, Il les faudroit reduire en leur premiere matiere, par les moyens cy dessus declairez.

Mais puis que toute nostre intention n'est autre que de parfaire les metaux imparfaicts en or, sans les transformer en nouuelles matieres differentes de leur propre nature, mais plustost les purger, & nettoyer par la projection de nostre diuine œuure, à fin qu'ils soyent parfaicts par la grande & exube-

rante

80 DE LA PHILO. NATV.
rante perfection d'icelle il n'est point
de besoing les reduire en leurs pre-
mieres matieres, car il est trop notoi-
re, que ce sont deux choses grande-
ment differetes, parfaire l'imparfait,
& le faire de nouveau, autrement il
s'ensuyuroit qu'il faudroit remettre
toutes choses demy cuites en leurs
premieres formes, pour les acheuer
de cuyre, choses indignes de tous
les philosophes. Quant à d'autres ar-
gumens qu'on a accoustumé de faire,
ie m'en tais pour le present, pour ce
qu'on trouue les solations d'iceux
dans les liures des bons Auteurs,
& puis le lecteur diligent & stu-
dieux en pourra inueter la plus grand
part, tant par ce que nous auons dict,
que par ce que declarerons cy apres,
attendu mesmement qu'il me semble
auoir declaré le plus difficile & mal-
aisé à souldre qu'on ait accoustumé
de

de faire , Toutesfois ie ne veul oublier en cecy l'autorité d'Auicenne, lequel parlant de la contradiction que Aristote à fait en sa ieunesse à l'opinion de tous les philosophes anciens, dit, Ie n'ay point d'excuse legitime, pource que i'ay cogneu l'intention de ceux qui nyét nostre science, & de ceux qui l'estiment estre veritable. Les premiers, comme Aristote, & plusieurs vsent des raisons, qui ont quelque peu d'apparence, mais non point veritables. Les autres en ont fait d'autres, mais grandement éloignées de celles qu'on à accoustumé de voir aux autres sciences, voulant dire, par cela, que nostre science ne peut estre prouuee par certaines demonstrations, comme toutes les autres, pource qu'elles procedent d'autre façon toute contraire aux autres, en celant & cachant la propriété

F

propriété de ses termes , au lieu que les autres s'esforcent la declarer. Par quoy en continuant l'ordre de ma diuision, ie declareray le tiers membre d'iceile , montrant qu'elles operations sont necessaires à la faction de nostre diuine ceure , declairant premierement, comment nostre science est naturelle, & pourquoy elle est appelée diuine. En quoy l'on cognoitra les grandes & lourdes fautes des operateurs du iourd'huy. Pour bien doncques entendre, en quoy nostre science est naturelle, il nous faut scauoir ce que Aristote à enseigné des operations de nature, lequel a tresbien montré qu'elle besoigne souz terre en la procreation des metaux, de quatre qualitez , ou (pour parler communement) de quatre elemens, appelez, feu, air, eaue, & terre: desquels les deux contiennent les deux autres

autres, ſçauoir, la terre cōtiēt le feu,
& l'eau contient l'air. & pour ce
que noſtre matiere eſt faiçte d'eau
& de terre (comme nous dirons plus
amplement dans le penultieſme mē-
bre de noz diuiſions) elle eſt dictē ſu-
ſtement naturelle, pour ce que en ſa
composition les quatre elemēs y en-
trent, les deux ſont cachez au yeux
corporelz, ſçauoir le feu & l'air l'eſ-
quels faut comprendre des yeux de
l'entendement, comme dit Raymōd
Lulle, en ſon Codicille. conſiderez
bien (dit il) en toy meſmes la nature
& propriété de l'huyle (que les ſophi-
ſtiquesurs ont appellē air, pour ce que
ils diſent qu'il abonde plus en ſa qua-
litē) car ton œil ne te monſtrera point
la difference & propriété d'iceluy,
monſtrant aſſez par cela que tous les
quatre elemens ne ſont pas euidens
en noſtre diuine œuvre, comme

84. D E LA PHILO. NATV.
plusieurs ont fausement estimé, ainsi
que nous dirons en declairant les
termes de nostre science. D'aduantage,
icelle est dictée naturelle, pource
que en sa premiere operation elle i-
mite nature au plus pres que luy est
possible, car elle ne la pourroit imi-
ter du tout, comme dit Geber en sa
Summe, qu'il soit vray, les operations
des philosophes naturels qui nous
ont precedez, nous en assurent, les-
quelz, apres auoir diligemment co-
gneu (comme dit Raymond Lulle en
son epistre au Roy Robert, & Albert
le grand, en son traicté des simples
mineraux) que la façon de quoy natu-
re besoigne souz terre en la procrea-
tion des metaux, n'est autre que par
decoction continuelle de la vraye ma-
tiere d'iceux, laquelle decoction sepa-
re le monde de l'immonde, le pur de
l'impur, le parfait, de l'imparfait, par
cua

euaporations continuelles, qui sont cause de la chaleur de la terre minerale eschauffee en partie par la chaleur du soleil, car il ne fait pas tout seul l'entiere & parfaite decoction. Et ainsi que tresbien a declare le bon Treuisan, & comme mesmes l'experience nous monstre ordinairement es mynes, ou il se trouue diuersité de metaux & de matieres, les vnes grossieres, les autre subtiles & pure, que sont volontiers eleuées au plus haut. Nostre science doncques imitant en cela nature procede au commencement & en la premiere opinion par sublimations, pour purifier tresbien nostre matiere, pour ce qu'il nous est impossible la preparer autrement come dit Geber en sa Sûme, & Rasis au liure des Lumieres, quand il dit: le commencement de nostre besoigne est sublimer. parquoy elle est dictée à bō

droit naturelle, ce que à fait escrire à
ceux qui no^r ont precedé, que nostre
diuine ceuvre n'est point artificielle,
car ce que nous faisons c'est ministrer
par l'art à nature la matiere deuë pour
la cōposition d'icelle, laquelle nature
n'a point sçeu conioindre pour la per-
fection de nostre diuine ceuvre, pour-
ce que ses actions sont continuel-
les, comme dit Geber en sa Somme.
Et pour raison de ceste admirable
conionction d'elemens nostre scien-
ce est appelée diuine. Laquelle con-
ionction, les Philosophes ont appel-
lé la secōde operatiō, & d'autres l'ap-
pellent dissolutiō, disans fort propre-
ment q^u c'est le secret des secrets, cō-
me dit Pythagoras en la Tourbe des
philosophes: c'est le grand secret que
Dieu a voulu cacher aux hommes.
Et Rasis au li^{bre} des Lumieres dict,
si tu ignores la rāye dissolution de
nostre

©BIU Santé DES METAUX 87
nostre corps, ne commence point à
travailler, car icelle ignoree tout le
reste nous est inutile, laquelle il nous
est du tout impossible sçavoir par les
liures, moins par la cognoissance des
causes naturelles, qui est la raison
pourquoy nostre science est appelée
diuine, comme dit Alexandre, Nostre
corps (qui est nostre pierre cachee)
ne peut estre cogneu, ny veu de nous,
si le bon Dieu ne le nous inspire par
son saint esprit, ou appréh par quel-
que homme vivant, sans lequel corps
nostre science est perdue. Et cest la
pierre de laquelle parle Hermes en
son quatriesme traicté, quant il dit, il
faut cognoistre nostre diuine & pre-
cieuse pierre, laquelle crye incessam-
ment defens moy, & ie te ayderay,
rends moy mon droit, & ie te secouri-
ray. De ce mesme corps caché il par-
le en son premier traicté, quant il dit
yulso F 4

le faulcon est tousiours au bout des montaignes, cryant, ie suis le blanc du noir, & le rouge citrain. Or la raison pourquoy nostre science nous est inutile sans ladicte conionction, c'est que à la naissance & procreatio de nostre diuine ceuvre, la partie volatile emporte quant & soy la fixe, & par ainsi nous ne scauriôs faire qu'elle fust fixe & permanente au feu, si nous ne faissions par vne admirable, voire super-naturelle conionction que le fix retinst le volatil, à fin que lors soit faict ce que tous les Philosophes commandent, scauoir le volatil fix, & le fix volatil. Laquelle conionction se doit faire sur l'heure mesme de sa naissance comme dit Haly au liure de ses secrets. Celuy qui ne trouuera nostre pierre sur l'heure de sa naissance, ne faut point qu'il en attende d'une autre en sa place. Car
celuy

Celuy qui à entrepris nostre diuine
œuvre sans cognoistre l'heure deter-
minee de sa naissance n'en rapporte-
ra que peine & tourment. Ceste mes-
me conionction Rasis a appellee fort
proprement, au liure des preceptes,
Les pois & regimens des Philoso-
phes nous conseillant, que si nous ne
les cognoissons tresbien, de ne nous
entremettre point a trauallet à no-
stre diuine œuvre, disant que les Phi-
losophes n'ont rien tant caché que
cela, cōme de vray ils le demonstrent
assez en leurs escrits, car si l'un dit
que ceste diuine conionction doit e-
stre faicte, le septiesme jour, l'autre
dit au quarātiesme, l'autre au cētief-
me, l'autre au bout de sep mois, l'au-
tre à neuf cōme Rasis, l'autre à bout
de l'an, comme Rosinus, de sorte qu'il
n'en y a pas deux qui s'accordent, cō-
biē q de vray il ny ait que vn seul ter

me voire vn seul iour, voire mesmes
vne seule heure, en laquelle il faut fai-
re nostre coniōctiō pour sa propre de-
coctiō, mais pour l'enuie qu'ils ont de
la tenir secreete, ils ont de propos deli-
beré escriit les termes differens les vns
des autres, encores qu'ils entendent
tresbien entr'eux qu'il ny a qu'un seul
terme sachās tresbien, que iceluy co-
gneu, le reste n'est que ceuvre de fem-
me, & ieu d'enfās, cōme dit Socrates,
Ie t'ay mōstré la vraye disposition du
plōb blācy (c'est à dire, la vraye prepa-
ration de nostre matiere qui apparait
noire au cōmēcemēt de plōb, puis est
faite blāche par nostre cōtinuelle de-
coctiō) & si tu l'as tresbiē cogneuë, le
reste n'est que ceuvre desfēmes & ieu
d'éfās, voulāt dire par cela qu'ils n'y a
besognes plus aisée, q̄ la vostre, apres
ladicte coniōctiō, cōme de vray il est.
Et puis qu'il n'est besoin que de cui-
re

re

re. Les deux matieres deſia aſſēblees,
& que pendāt icelle decoctiō l'on eſt
en repos, il eſt trop certain qu'on y a
grand plaifir, cōme dit le philoſophe
au ſeptieſme des Ethiques, qu'on a
plus de plaifir en ſe repoſāt qu'ē tra-
uailāt. Et qu'il ſoit vray q̄ noſtre der-
niere decoctiō ſe face en repos & lās
ſe tourmenter, Rāſis en ſon liure de
trois paroles, dit, q̄ toutes les diſſolu-
tions, calcinatiōs, ſublimateiōs, dealba-
tiōs, rubificatiōs & toutes autres o-
peratiōs, que les philoſophes ont eſ-
crit eſtre neceſſaires pour parfaire
noſtre diuine œuvre, ſe font dedās le
feu, ſans le bouger. Pythagoras en la
Tourbe des philoſophes a eſcrit le
meſme, diſant q̄ tous les regimens re-
quis à la perfection de noſtre diuine
œuvre ſōt parfaits par la ſeule deco-
ctiō. Barſeus au meſme liure dit, qu'il
fant decuyte, taindre & calciner no-
ſtre

92 DE LA PHILOSOPHY
stre diuine ceuvre, mais toutes ces o-
perations (dit il) se font par la seule de-
coction. Toutesfois à fin que noz ca-
lumniateurs ne diēt que toutes leurs
operations ne sont que decoctions, ie
suis content leur alleguer d'autres
sentences des anciens philosophes
pour leur oster toutes excuses, & de
monstrer comme à l'œil leur erreur
& ignorance. Alphidius en son liure
nous tesmoigne, que nous n'auons
besoyn en la composition de nostre
diuine ceuvre, que d'une seule matie-
re, qu'ils appellent assez proprement
eue, & d'une seule action, c'est la de-
coctiō, laquelle se fait en vn seul vais-
seau, sans iamais y toucher. Le Roy
Salomon tesmoigne le mesme quād
il dict, que a la factiō de nostre diui-
ne ceuvre (qu'il appelle nostre soul-
fre) nous n'auons que vn seul moyen.
Lilium à escript le mesme, disant
que

que nostre diuine ceuvre est faite dedans vn seul vaisseau, par vn seul moyen, & pour vne seule decoction. Mahomet declaire assez le semblable disant que nous n'auons que vn seul moyen, sçauoir la decoction, & vn seul vaisseau, pour faire nostre diuine ceuvre tant la blanche, que la rouge, Auicenne à esté de mesme opinion, quât il parle plus proprement que pas vn disant que toutes les dispositions c'est à dire, toutes les operations requises à la cōposition de nostre diuine ceuvre se font en vn seul double vaisseau. Si doncques nostre diuine ceuvre est faicte dedās vn seul double vaisseau, & par vne seule decoction (comme de vray elle est) il faut nécessairement que la pluspart des operateurs du iours d'huy confessent leurs grādes fautes & erreurs, pour ce que ie ne sache en auoir veu aucun, qui

94 DE LA PHILO. NATV.
n'eust les trois & quatre fourneaux,
& tel estoit qui en auoit dix & dou-
ze, l'un pour distiller l'autre pour cal-
ciner, l'autre pour dissouldre, l'autre
pour sublimer acôpaignez d'une infi-
nité de vaisseaux, pour parfaire leurs
œuvres, mais ils y seroyent encores
& y serôit tousiours (s'ils ne corrigent
leurs fautes) avant qu'ils paruiénent à
la faction de nostre diuine œuvre. Je
metais d'un tas de separations, qu'ils
font (ad ce qu'ils disent) des quatre e-
lemens, pource que cela sera plus à
mon propos quāt ie declareray la na-
ture des quatre elemēs, en declarant
les termes de nostre sciēce. Il me suf-
fit pour le presēt, auoir mōstré la façō
& vray moyē pour cognoistre cōme à
l'œil ceux qui sont esloīnez de la ve-
rité de nostre sciēce, ou ceux qui sont
dedās le vray chemin, car cōme nous
auōs mōstré assez à plain cy dessus, &
monstre

DES METAUX. 95
 mōstrerons encores cy apres, il n'y a
 q̄ vn seul moyē, vne seule façō de fai-
 re, & ce dedās vn seul vaisseau (q̄ Ray-
 mōd Lulle appelle h̄ymē) & dedās vn
 seul fourneau (q̄ le bō Treuifan appel-
 le feu clos, humide, vaporeux, conti-
 nuel, & digerēt) sās iamais y toucher,
 que nostre decoctiō ne soit parfaite,
 tant s'ē faut qu'il y faille tāt de fatras,
 ny tāt de folles despences qu'on a ac-
 coustumé d'y faire. Je n'ignore point
 qu'il n'y ait entre eux quelques vns
 qui lisent les liures (cōbiē q̄ de vray
 ils sont bien clers, car ils trauaillent
 presque tous à credit) qui me diront,
 pourquoy nous taxez vous ainsi; veu
 que Geber en sa Somme nous apprēd
 diuerses preparatiōs, tant du soulfre
 que de l'argent vif, en sēble des corps
 & de l'esprit, & Rasis au liure du par-
 fait magistere tesmoigne, q̄ les corps
 & les esprits sont preparez par di-
 uers

96 ⁹⁶ DE LA PHILO. NATV.
uers moyens, & en apprend beau-
coup de manieres. Mais il ne fault
point me painer grandement pour
leur respondre, leur ayant desia res-
pondu parce que i'ay dit au parauant,
car telles & semblables sentēces ont
esté escrites pour cacher la vraye pre-
paration de nostre diuine ceuvre,
comme nous auons dit au premier
membre de nostre diuision, ce que
mesmes Geber en tesmoigne en sa
Summe au chapitre, des differences
des medecines, il y a, dict il, vne seule
voye parfaite, laquelle nous relieue
& soulage de nous painer à toutes au-
tres préparations. Parquoy, en conti-
nuant nostre diuision, ie declareray
la façon comment nature besoigne
aux concautez de la terre, dedans
les mynes: en la procreation des me-
taux, en quoy l'ô cognoistra en quel-
les operations l'art la peut ensoyre,
& con

& conséquemment qu'elle est la vraye
matiere requise pour les parfaire sur
terre. Mais pour ce que c'est le prin-
cipal point de nostre sciēce (comme
dit Gobert au commencement de sa
Somme, & Auicenne qui defend de
s'entremettre de la pratique d'icelle
si l'on n'a premierement cogneu les
vrais fondemēs & matieres des my-
nes) j'ensuiuray en la declaration d'i-
celle les principaux auteurs & plus
experimētez en la pratique des my-
nes, cōme tēsmoignent leurs escrits.
Or est il tenu pour tout resolu, & plus
que certain entre tous les Philoso-
phes que tous simples q̄ sont cōgelez
par le froid, abondēt en leurs premie-
res matieres en humidité aquatique,
cōme a escrit Aristote au 4. des me-
teores : parquoy puis que les metaux
estans fondez sont congelez par le
froid, il faut dire qu'ils abondent en

pour la plus part. Que l'on
pob

leur première matiere en humidité aquatique. Toutesfois Albert le grand (qui a de plus pres enquis les causes en la procréation des metaux que tout autre) montre tresbien que ceste humidité aquatique n'est point l'humidité, comme que nous voyons en l'eau, & en autres simples, car l'experience nous montre qu'elle est reduite & conuertie en fumee par la violence du feu, mais il est ainsi que les metaux estans fondus ne sont point conuertis en fumee, il faut doncques dire, que leur humidité est meslee avec quelque autre matiere qui les retient sur le feu, & qui garde qu'ils ne soyent conuertis en fumee par la violence d'iceuloy. Or il n'y a matiere qui resiste tant au feu, que fait l'humidité visqueuse, quant elle est meslee avec la partie terrestre & subtile, comme tesmoigne Bonus Philosophe Italien, & ainsi que l'experience nous certifie. Parquoy
don

DES METAUX, 99
 donc il faut dire que l'humidité estant
 aux métaux est telle. Mais pource que
 nous voyons qu'il y a des humiditez en
 iceux, qui sont consumés par le feu,
 sans que pour cela ils soyent cōsumées,
 comme l'expérience nous montre en
 leurs purgations, il nous faut nécessaire-
 ment confesser, avec les principaux
 auteurs de nostre science qu'en la
 composition des métaux il y entre
 deux façons d'humidité visqueuse, l'une
 au dehors, qu'ils appellent extrin-
 secque, l'autre au dedans qu'ils appel-
 lent intrinsecque. Et pource que la
 première est grossière, & n'est point
 bien & parfaitement meslée avec la
 matière terrestre & subtile, elle est
 facilement arse & consumée par le
 feu. Mais la seconde est grandement
 subtile, & tellement meslée avec la
 partie terrestre, que toutes deux en-
 semble ne sont qu'une simple ma-

100 DE LA PHILO. NATV.
tiere, laquelle ne peut estre en partie
consumée par le feu, qu'elle ne la soit
du tout entierement, & d'icelle est pro-
cree & fait le vif argēt, que nous vo-
yons cōmunement; ce que ses effects
monstrent par experiēce (cōme a tres-
bien dit Arnault de Villeneuve) la-
quelle nous certifie que les deux sus-
dites matiere sont cōiointes parfai-
tement en luy, car ou le terrestre re-
tient l'humidité avec soy, ou l'humidi-
té l'emporte, ainsi que dit Albert le
grād, lequel en cherchāt les causes des
cōpositions metalliques a tresbiē co-
gneu que la cause pourquoy l'argent
vif est toujours remuāt, c'est pource
que l'humidité surdomine sur la par-
tie terrestre, cōme par mesme raison
(sçavoir par leur mixtion indicible &
vniuerselle) le terrestre dominant sur
l'humidité est cause que l'argēt vif ne
moüille poient ce qu'il touche, ny le
bois

bois surquoy il est mis. Par ceci doncques il nous est mōstré assez euidemmet, que la sētēce d'Albert le grād est fort veritable quant il dit en son liure des simples metalliques, que la premiere matiere des metaux c'est l'humidité visqueuse, incōbustible, & grādemet subtile meslee par vne mixtiō forte & admirable avec la partie terrestre & subtile dedans les cauernes des terres minerales, ce q ne cōtrarie en riē de ce que Geber a escrit en sa Sōme disāt, que l'argēt vif est la vraye matiere des metaux: car Nature qui n'est iamais oyisue, a procrée l'argēt vif de ceste matiere, q est la cause que Bonus a dit tresbiē, qu'il est la pl^e prochaine matiere des metaux, mais que la premiere & principale, c'est ladite humidité visqueuse meslee avec la partie terrestre & subtile, cōme a dit Albert. Geber a tresbiē declaré le mes

alibup

G 3

102 Santé LA PHILOSOPHY.
 me quāt il est dit en la diffinition qu'il
 baille de l'argent vif en sa Sōme, c'est
 (dit il) vne humidité visqueuse, qui a
 esté espoissie par l'aide de la partie ter
 restre, qui entre en la composition,
 Or à present nous faut considerer biē
 subtilemēt la façō cōmēt Nature pro
 cede à la procreation de toutes cho
 ses, en lesquelles elle a meslé vne pro
 pre matiere que les Philosophes ap
 pellēt agent, pource qu'elle ne se pro
 duit point soy mēme (comme dit Ari
 stote) c'est à dire ne monstre point ses
 effects. Parquoy nature en la procrea
 tion des metaux apres auoir crée leur
 matiere, sçauoir l'argent vif) elle, qui
 est toute sçauāt, luy adioinct son pro
 pre agent, à sçauoir vne façō de ter
 re minerale, qui est comme la cressme
 & graisse d'icelle, decuict & espois
 sie par la chaleur qui est dās les caue
 res des mynes par lōgue decoctiō, la
 quelle

qu'elle terre nous appellons communément soufre, lequel est en mesme degré; en faisant cōparaison de luy à l'argēt vif, comme le caille, en le comparāt au lait, l'hōme en le cōparāt à la femme, & l'argēt en le comparāt à la matiere subiecte, leq̃l soufre les philosophes ont dit estre en deux sortes, l'un est facile à fondre de sa propre nature, & l'autre est tāt seulemēt congelé & non fusible. Parquoy, à fin que Nature monstrest la puissāce & force de l'argēt, à sçauoir du soufre en la matiere à laquelle il est conioinct elle a fait par vne admirable cōposition q̃ les metaux fusent cōgelez par l'actiō du soufre fusible, à fin qu'ils fusent fondās, cōme elle a cōposé les autres simples metallōs, par l'actiō du soufre nō fusible, à fin qu'ils ne fussēt pas fondās cōme la magnésie, les marcasites, & autres sēblables, mais pout

ce que l'argent ne peut estre aucunement partie materielle du composé, comme dit Aristote, nature en besognant sous terre à la procréation des métaux, après auoit meslé ledit soufre avec l'argēt vif par vne cōpositiō indicible, elle en fait & procrée le principal metal, sçauoir l'or, en separant d'iceluy, par vne parfaite decoction, son agent sçauoir le soufre, qui est la cause pourquoy l'or est plus parfait que tous les autres métaux, pource que c'est la principale & dernière intētion de nature en leur procreation, ainsi que l'experience nous certifie, quant elle ne le transmue en meilleur. Et c'est la raison pourquoy l'argēt vif se mesle mieux & plus aisément avec l'or, que avec tout autre metal, pource que ce n'est riē que argēt vif, de cuiēt par son propre soufre, & du tout separé d'iceluy par la-

dictē

DES METAUX. 105
dicté decoction, de mesmes tout ainsi
que la separation du soufre est cause
de la perfectiō de l'or, aussi de mesme
qu'il en demeure aux autres metaux,
de mesme sont ils dictz imparfaicts,
& voyla la cause pourquoy l'argent
est moins parfait q l'or, & le cuyure
plus imparfaict que l'argēt, à sçavoir
par faute de decoctiō, car par elle seu-
lement, leur argent sçauoit le soufre
en est separé. En quoy est declairé le
plus grand & principal secret de no-
stre science, car puis qu'il faut qu'elle
ensuyue nature en ses operations, il
est necessaire, que avant que parfaire
noistre diuine, œuure, nous en sepa-
rions son argent, sçauoit le soufre, ce
que tous les philosophes ont caché
en leurs escriits, nous renuoyant aux
operations de nature, lesquelles me
semble auoir assez declairé. Mais à
fin que l'on cognoisse parfaitement
G s

en quoy nostre science peut enſuyure
 les opérations de Nature, il nous cō-
 uient declairer la façon principale, &
 plus couſtumière dont elle vſe en la
 perfection des metaux. Nous auons
 deſia dict, que la perfection & imper-
 fection des metaux eſt cauſee par la
 priuation ou mixion de ſon argent,
 ſçauoir du ſoufre, & auons monſtré
 la première façon de laquelle nature
 vſe en compoſant le principal & plus
 parfait de tous, qu'eſt l'or, mais elle
 a vſé d'une autre, qui ſemble eſtre di-
 uerſe de la première, combien que de
 vray ſoyent toutes vnes, ſi l'on confi-
 dere la fin & vraye intention de na-
 re, laquelle n'eſt autre que purger, &
 nettoyer les metaux de leur ſoufre,
 car ce qu'elle faiſt en la première fa-
 çon avec vne parfaite decoction, el-
 le le faiſt en la ſeconde par vne con-
 tinuelle & longue digeſtion, digerāt
 &

& purifiât les métaux imparfaits peu à peu, tant qu'ils soyent reduits en or. Qu'il soit vray, l'expérience nous monstre, que aux mynes de l'argent l'on trouue ordinairement du plomb, & en aucunes l'on trouue les deux tellement meslez ensemble, que ceux qui sont experts au fait des mynes, disent (après auoir descouverts l'argent, qui apparoit presque imparfait par faute de digestion) qu'il les faut laisser ainsi, & retenir la myne, à fin que rien de la matiere subtile n'euaporast, par trente ou par quarante ans, & que par ce moyen le tout sera parfait, comme recite Albert le grand auoit esté fait en son temps au Royaume d'Esclauonie. Et moy j'ay ouy asseurer le mesmes à vn maistre qui estoit grandement expert aux faits des mynes. C'est doncq en ceste seconde façon, que

sb

natu

nature tiét pour parfaire les metaux, que nostre art l'ensuit en ses operations, à sçauoir, en parfaissant les metaux imparfaicts par la priuation de leur soulfre, lequel en est separé, par la projectiō, que nous faisons de ceste diuine œuvre sur iceux quāt sont fondus, laquelle les purifie de leur dict soulfre, & les parfaict en fin or, par sa parfaite & exuberāte decoctiō, qu'elle a acquise par l'administration de nostre art. Et tout ainsi que les diuerses façons, dequoy nature vse à la purification des metaux, ne font point que nous trouuions diuerses façons d'or (i'entens en perfectiō) aussi la diuerse façon dequoy nous vsons pour les parfaire sur terre (qui est toute autre & differēte des operations de nature) ne faiēt point que nostre or & le myneral soyent en rien differens attendu meismement, que nous vsons
de

DESIU Santé
DES METAVX. 109
de mesme matiere, qu'elle vse sous
terre dedans les mynes, ce que con-
ferme Aristote au neuuesme de sa
Metaphysique, disant quât l'argent
& la matiere sont semblables, les o-
perations sont tousiours semblables,
encores que les moyens pour les
faire soyent diuers, car les moyens &
la matiere sont deux choses pour ce
que si la matiere est vne & du tout
semblable, toutes les operations qui
semblent au commencement cõtrai-
res, sont en fin vn mesme effect, cõme
tesmoigne ledit philosophe. Et qu'il
soit vray que nostre matiere de la-
quelle nous vsons pour parfaire des
metaux sur terre, soit du tout sembla-
ble à celle dequoy nature vse sous
terre pour la procreation des me-
taux, Geber en sa Summe dict, que
nostre science ensuyt nature au plus
pres qu'il luy est possible. Le mes-
me

110. DE LA PHILO. NATV.
 me dit Hermes, Pythagoras, Senior,
 & plusieurs autres. Puis doncques
 qu'elle ensuyt nature, il faut necessai-
 rement confesser qu'elle vse de sem-
 blable matiere (laquelle ne peut estre
 qu'une seule & mesme en nostre scié-
 ce, tout ainsi que nous avons assez
 montré cy dessus, qu'il n'y a qu'une
 seule matiere en nature, laquelle ma-
 tiere avons appelé argentvif) non pas
 en tant qu'il est seul, mais quant il est
 meslé avec son propre agent, qui est
 son vray soulfre. Ceste mesme matie-
 re doncques, que les philosophes ont
 appelé argent vif animé, sera la vra-
 ye matiere de nostre science, pour
 parfaire nostre diuine oeuvre, veu
 que iceluy mesme sans autre est la
 vraye matiere, de laquelle nature vse
 aux concaitez de la terre dedans
 les mynes en la procreation des me-
 taux, comme nous avons assez mon-
 stré

V R D E S M E T A V X . I I I
stré cy deuant. Or la raison pourquoy
ils l'ont appellé argent vif animé, &
pour monstret la difference, qui est
entre luy & l'argent vif commun, qui
est demeuré tel, pour ce que nature
ne luy a pas adioint son argent pro-
pre. Tant s'en faut doncques que l'ar-
gant vif commun, ny le soulfre com-
mun soyent la vraye matiere des me-
taux, comme plusieurs ont fausse-
ment estimé. Qu'il soit vray, l'ex-
perience nous tesmoigne que ia-
mais l'on n'a trouué l'argent vif cō-
mun, ny le soulfre commun mel-
lez ensemble dedans les mynes,
comment doncques seroyent-ils
la vraye matiere des metaux aux
concaues de la terre, & par con-
séquent de nostre science, ainsi que
tesmoigne Geber en sa Summe quāt
il parle des principes d'icelle, lequel
en vn autre lieu dict tresbien que
no

LIBRE DE LA PHILO. NATV.
nostre argēt vif n'est autre chose que
vne eauē visqueuse espoussée par l'a-
ction, de son soulfre metalique. Et
c'est nostre viaye matiere, laquelle
nature a preparé à nostre art, comme
dit Valerandus Syluēsis, & l'a reduite
en vne espece certaine (aux vrayz
philosophes cogneū) sans la trans-
muer d'auantage de soy-mesme. Au-
cenne a tesmoigné le seblable quand
il dit, Nature nous a preparé vne seu-
le matiere, laquelle nostre art ne peut
faire ny composer de soy mesme. Tāt
s'en faut dōcques que toutes les ma-
tieres que nous pourrions mesler en-
semble (fussent elles metalliques ou
non) soyent la viaye matiere de no-
stre science, attendu que nature la
nous a desia preparé, de sorte qu'il
ne nous reste que deux choses à sça-
uoir purifier la dicte matiere, & la
parfaire & conioindre par sa pro-
pre

pre decoction. c'est de ceste matiere que Rasis a escrit au liure des preceptes, Nostre Mercure (dit il) est le vray fondement de nostre science, du quel seul l'on tire & extrait les vraies tainctures des metaux. Alphidius a declairé le mesme, qu'il dit, regarde bien, mon enfant, car toute l'oeuvre des sçauans Philosophes consiste au seul argent vif, qui est la raison pourquoy hermes nous commande garder tresbien ce Mercure. Lequel il appelle coagulé, & caché dedans les cabinets dorez. De ce mesme Mercure a parlé Geber où il dit, Loué soit le Dieu, treshaut, qui a crée cest argent vif, & luy a donné telle puissance qu'il n'y en a point d'autre qui luy soit semblable, pour parfaire le vray magistere de nostre science. Brief, il ny a Auteur sçauant qui ayt écrit, qui ne soit de ceste opinion.

H

Mais ie sçay bien que les operateurs du iourd'uy me taxeront, disans, comme est ce que i'ose reprendre tât de sçauans personnages qui nous ont precedé, lesquels nous ont laissé par escrit, non pas la theorique seulement de nostre sciéce, mais la pratique d'icelle, en laquelle il nous apprenent de sublimer l'argent vif (que ils appellent Mercure) avec du Vitriol & du sel, puis monstrer, comme il le faut reuifier avec d'eau chaude, à fin de le mesler avec de l'or qu'ils appellent Sol, & par ce moyé le dissoudre pour le fixer, à fin de parfaire par ce moyen nostre diuine oeuvre. côme a escrit Arnault de ville neuue en son grand Rosaire, & Raymôd Lulle en son testamēt Mais à fin que ie les contente, leur declairant leur ignorance, ie ne vveux qu'en suyure les mesmes Auteurs qu'ils m'allenguent,

DES METAVX. 86 115
guent, les escrit desquels nous tes-
moignent, que toutes ces diverses o-
perations, distillations, separations
d'elemens, reductions, & autres sem-
blables, n'ont esté escriptes par eux,
que pour cacher & enucloper la des-
soubz la vraye pratique de nostre
science. Qu'il soit vray, apres que Ar-
nault de Ville-neufue nous a appris
toutes ces diverses operations en son
dit Rosaire, il dit à la fin en la reca-
pitulation. Nous avons montré la
vraye pratique, & vray moyen pour
parfaire nostre diuine ceuvre, mais
en paroles fort courtes. Lesquelles
sont assez prolixes pour ceux qui
les entendent. Tant s'en faut donc-
ques qu'en parlant de tant de diuer-
ses & longues operations il ait tou-
iours entendu parler de la vraye pre-
paration & pratique de ceste di-
diuine ceuvre: le mesmes nous tes-

moigne la fin du Codicille de Raymond Lulle, quant il respond à ceux qui luy voudroyent demander, pour quoy il a escript l'art, puis qu'il a tesmoigné vn peu au parauant qu'il ne se faut point attédré de paruenir à la vray cognoissâce d'iceluy, par la lecture des liures, pour ce (dit il) que le Lecteur fidele soit introduict & habilité en la vraye cognoissance de nostre diuine oeuvre, la preparation de laquelle nous n'auons iamais declairé au vray, tant s'en faut doncques que les grandes & diuerses preparations qu'il a apries en ses liures soient la seule & vniue practive, qu'est requise pour parfaire nostre diuine oeuvre. Il y en aura d'autres qui seront plus sçauants, & me reprédrot volontiers, disans pourquoy i'ay escript que nostre diuine oeuvre est faicte d'vne seule matiere, à sçauoir du seul argét vif

vif animé, veu que Geber en sa Summe au chapitre de la coagulation de mercure dict, qu'elle est extraicte de corps metalliques preparez avec leur arsenicq. Rosinus au contraire dict que c'est le vray soulfre incôbustible duquel nostre diuine ceuvre est faite. Salomon fils de David tesmoigne le mesmes, quand il dit, Dieu a prefere à toutes les choses qui sont soubz le ciel nostre, vray soulfre. Pythagoras en la Tourbe des Philosophes a escrit, que nostre diuine ceuvre est parfaite, quand les soulfres se cōioignēt l'un avec l'autre. Par ainsi elle est faicte de soulfre, & non d'argent vif animé seulement. Mais pour leur bien respondre, & contenter leurs esprits desuoyez de la vraye vōye, il faut leur ramēteuoir ce que nous auōs declairé cy deuant : parler de la matiere des metaux, où nous auons monstre

H ;

118 DE LA PHILO. NATV.
 cōment nature a adioint l'argent pro-
 pre à l'argent vif dedans les mynes.
 Or pource que nostre diuine œu-
 re n'a point de nom propre, les vns
 luy ont donné vn nom, les autres vn
 autre, tellement que Liliū a tresbiē
 escrit, que nostre diuine œure a au-
 tant de noms entre les philosophes,
 comme il y a des choses au monde,
 voulant dire par cela, qu'elle a des
 noms infiniz, car combien qu'elle
 soit toujours vne mesme, faite d'une
 seule matiere, toutes fois les philoso-
 phes ont donē diuers & variables nōs,
 selon la diuersité des couleurs, qui
 apparoissent en la decoction d'icelle,
 comme ceux qui l'ont appellé argent
 vif animé (comme nous) ont consi-
 deré, que nostre premiere matiere, q̃
 les anciens Philosophes ont appellé
 Chaos, participe à son cōmencemēt
 H

& est vrayemēt du tout semblable à la nature & matiere de l'argent vif, duquel nature compose & parfait les metaux aux cōcautez de la terre, cōme nous auons assez monstre cy deuant. Demesme ceux qui ont appellé nostre diuine œure Pierre Philosophale (qui est le nom auourd'huy le plus receu de tous) ont eu esgard à la fin de la decoction de nostre matiere, pource que en fin elle est fixe, & ne s'enuole point du feu, pour raison qu'ils ont ce terme commun entre eux, d'appeller toutes choses qui ne se font point euaporées, ny sublimées au feu pierre. D'autres ont inuenté plusieurs autres noms, les causant sur diuerses raisons, lesquels seroiēt lōgs à reciter cōme dit Maluesciudus. Si nous appellōs nostre matiere spirituelle, il est vray : si nous la disons corporelle, ne mentons point : si nous

120 DE LA PHILO. NAT V.
l'appellons celeste, c'est son vray nō:
si nous l'appellōs terrestre, nous par-
lons fort proprement. Declairant as-
sez par cela que la varieté des noms,
que ceux qui nous ont procedé ont
donné à nostre diuine ceuure, a esté
causee par diuerses raisons, fondées
sur la diuersité des couleurs, & au-
tres operations, que apparoiſſent à sa
decoction. Ainsi ceux qui l'ōt appel-
lé soulfre, comme tesmoignent les
authoritez qu'on pourroit amener
cōtre moy, ont regardé à la derniere
decoction. en laquelle nostre matie-
re est fixe. Laquelle tout ainsi que au
commencement monstroït la vraye
apparence d'argent vif, pource qu'el-
le estoit volatile, ainsi en fin est-elle
dictē fixe. Et lors ce qu'estoit au de-
dans incongneu, sçauoir les parties
fixes, que nous appellons soulfre, est
fait manifeste, par la continuelle &
derni

derrière decoctiō, en laquelle il domine le volatil, qui est la raison pour quoy nostre matiere n'est plus appelée volatile, i'entēds de ceux qui cōsiderent la dernière decoction, mais soufre fix, cōme dit Arnault de Villeneufue en son grād Rosaire, quād il a parlé de la dernière decoction de nostre diuine œuure, c'est, dit il, le vray soufre rouge, par lequel l'argent vif peut estre parfait en fin or, Par ainsi nous pouons iustemēt & au vray resouldre, que la matiere de laquelle nous cōposons nostre diuine œuure, n'est que vne seul, du tout semblable à la matiere de laquelle nature vsez soubz terre dedās les mynes, en la procréation des metaux, nonobstans les authoritez que nous auons amenées cy dessus au contraire, & toutes autres semblables. car (comme dit Aristote, & mesmes l'expetience

H s

H s

nous tesmoigne) la diuersité des noms ne faict point la chose diuerse. Parquoy, pour mettre fin, à nostre diuision, il nous reste declarer les termes de nostre science. I'entends declarer, cest à dire, conferer le sentences des bōs & principaux auteurs qui nous ont precedé. Lesquels vsāt entre autres de quatre termes, en parlāt de la composition de nostre diuine ceuvre, sçauoir, de quatre elemēs, du parfait Leuain, du vray venin, & du parfait coagulé, qu'ils ont autrement appelé le masle, le cōperāt aux femelles comme ils comparent leur caille ou coagule au simple laiēt. Pour bien dōcques declairer qu'est ce qu'ils entendent par quatre elemēs, il nous faut sçauoir, ce que tous les Philosophes naturels ont declairé touchant la première matiere, qu'ils appellent Chaos, en laquelle ils ont dit,

dit que tous les quatre elemens esto-
yent confuz, mais par leur contrarie-
té, chascun en démontrât ses actions
se nous est manifeste, qui est la raison
pourquoy Alexandre a escrit en son
epistre, que tout ce qui c'est demon-
stré à noz anciens estre de qualité
chaude, ils l'ont appellé feu ce qui es-
toit sec & coagule, terre, ce qu'es-
toit humide & labile eaue. & ce qui
estoit froid, & subtil venteux, ils ont
appellé air. D'esquels les deux sont
encloz dedans les autres, comme dit
Rasis, au liure des preceptes, tous cõ-
posez sont faits des quatre elemens,
les deux cachez, les deux autres ap-
parens, sçauoit l'air au dedans de l'ea-
ue, & le feu au dedans de la terre,
comme nous auons dit cy deuant.
Toutes - foys pour ce que les deux
encloz, sçauoit l'air, & le feu, ne peu-
uent montrer leur actions sans les

au-

au-

les autres deux ils les ont appelez
les deux elemés debiles, & les autres
deux, les forts, qui est la cause, pour-
quoy ils disent, que les cōposez sont
parfaits, quand l'humidité & le sec,
sçauoir l'eau, & la terre, sōt cōioints
esgallemēt par l'aide, de nature, avec
le froid & le chaud, c'est avec l'air, &
le feu, ce qui se fait par la conuersion
de l'un en l'autre. Parquoy Alexandre
au liure de ses secrets dit, Si tu cōuer-
tis les elemés l'un en l'autre, tu trou-
ueras ce q̄ tu cherches. Laquelle sen-
tence il nous faut biē déclarer, pour
ce que icelle bien entēdue nous mō-
stre, comme au doit, la vraye matiere,
& parfaicte pratique, de nostre sciē-
ce. Mais pour la bien entēdre, il nous
faut parler un peu plus propremēt des
quatre elemés & de la nature d'iceux,
en tāt qu'ils sont necessaires en la cō-
position de nostre diuine œuvre, Her-

DES METAVX. 125
mes quād il en parle dit, que de nostre terre sont créés tous les autres elemens. Du contraire Alphidius dit, que l'eau est le principal element, de laquelle tous les autres elemens requis à la composition de nostre divine œuvre sont créés, en quoy il n'y a point de contradiction, comme il semble, pource que au commencement de procreation de nostre divine œuvre, il n'apparoit rien que eau, laquelle les philosophes ont appelé eau Mercuriale. Et d'icelle est procréée la terre, lors qu'elle est espoissie, par la conionction & decoction supernaturelle, sans laquelle elle nous est inutile. Hermès doncq a fort bien dit, que de la terre sortent les autres elemens, pource qu'en la seconde operation elle seule monstre ses qualitez, cōme l'eau le monstroir au commencement: ce qui a fait escrire à
Al

Alphidius, à Valerius, & aux autres, qu'elle estoit le principal element en la composition de nostre diuine œuvre. Et ce sont ces deux elemēs, que les Philosophes ont commandé cognoistre, auant s'entremettre de travailler, comme dit Rasis au liure des Lumieres. Auant (dit-il) que commencer, il faut bien cognoistre la nature & qualité de l'eau & de la terre, pource qu'en ces deux sont compris tous les quatre elemens, autrement le volatil emportera le fix, & par ainsi nostre sciēce nous sera inutile, qui est la raison, pourquoy il nous est commandé conuertir les quatre elemens, à fin que nostre diuine œuvre soit bien qualifiée, & finalement faicte fixe, pour pouoir resister à toute violence de feu, corruption de l'air, rouilleure de terre, gasteement & pourriture de l'eau.

ne

ne plus ne moins que l'or myneral pour raison de sa grande perfection. Laquelle conuersion d'elemens n'est autre chose (comme dit Raymond Lulle) que faire la terre qui est fixe volatile, & l'eau, qui est humide & volatile, la faire seiche & fixe, ce qui se fait par nostre cōtinuelle decoctiō dedās nostre vaisseau, sans iamaiz l'ouurir, de paour que noz elemēs ne soyent gastez, & qu'ils ne s'en volent en fumee. Cela mesme tesmoignent les escrits de Rasis, & d'autres diuers philosophes, quāt ils disent, q̄ la vraye separation & conionctiō des quatre elemēs se fait dedans nostre vaisseau, sans y toucher des mains ny des pieds. Pource disent ils que nostre pierre se dissout, se coagule, se laue, se purge, se blanchist & rougist soy mesmes, sans y mesler chose quelconque d'Estrange. Arnault de Villeneuf

ue

neufue est de ceste mesme opinion,
 en son grand Rosaire, où il dict, en
 peu de parolles, il ne faut que se pei-
 ner à tuer l'eau, c'est à dire à la fixer,
 car si elle est morte, tous les autres e-
 lemens sont tuez (c'est à dire, fixez)
 Tant s'en faut que la fausse & sophi-
 stique separation, que font les opera-
 teurs du iourd'huy des quatre ele-
 mens (comme ils disent) soit bien fô-
 dee sur ces escrits, moins sur les sen-
 tences de tous les philosophes, qui
 defendent nommément de ne gaster
 point les simples en leur preparatiô,
 pour ce disent ils qu'il est impossible
 à l'art bailler les premieres formes.
 Or est-il tout resolu que les quatre
 elemens ne pourroyent estre com-
 posez, sans les destruire. Parquoy il
 n'est besoing vser de ceste sophistie-
 que & fausse separation d'elemens,
 pour la composition de nostre diui-

nc

une œuvre. Et qu'il soit vray que telle separation soit faulse, il a esté assez prouvé cy devant, que les deux elemens sont enclos dedans les deux autres. Tant s'en faut d'ocques, que nous puissions cognoistre la parfaite separation d'iceux, moins leur vraye & due conionction. Et puis l'experience nous monstre, comme a tres-bien escrit Valerandus, que les elemens, qu'ils disent avoir separez, ne participent en rien de la nature des vrayes elemens, tesmoing leur huyle, qu'ils appellent air, lequel mouille tout ce qui touche, contre le vray naturel de l'air. Parquoy il me suffit avoir monstré cecy de la nature & qualité des elemens, & conuersion d'iceux qui est requise en nostre science, pour descouvrir l'ignorance des operateurs du iourd'huy, & introduire les vrayes enfans de la science, pour descouvrir

130 DE LA PHILO. NATV.
l'ignorance des operateurs, du iour
d'huy, & induire les vrayz enfans de
la science à la cognoissance d'iceux.
Continuant doncques, nostre dernie-
re diuision, nous declarerons qu'est-
ce que les philosophes ont entédu par
ce terme (leuain) disans qu'ils l'ôt pris
en deux significations, en vsant de la
premiere quâd ils cōparent nostre di-
uine œuure aux metaux, pource que
tout ainsi qu'un peu de leuain enai-
grist & conuertist beaucoup de paste
à sa nature, ainsi nostre diuine œuure
conuertist les metaux, à sa nature, &
pource qu'elle est or, elle les conuer-
tist en or. Mais pource qu'ils n'en ont
gueres vsé en ceste signification (car il
n'y a point de difficulté) nous parle-
rons de la seconde, en laquelle gist
toute la difficulté de nostre sciēce, car
ils entendent par ce terme (leuain) le
vray corps & vraye matiere, qui par-
faict

faict nostre diuine ceuvre, lequel est incogneu aux yeux, mais le faut cognoistre d'entendement, car au commencement nostre matiere apparoit volatile (comme nous auons assez declaré cy deuant) laquelle il nous faut cōiindre avec son propre corps, à fin que par ce moyen il retienne l'ame, laquelle par le moyen de ceste conionction faicte moyennant l'esprit, monstre ses diuines operations en nostre diuine ceuvre, comme est escrit en la Tourbe des philosophes, où il est dit que le corps a plus grande force que les deux freres, qu'ils appellent l'esprit & l'ame, non pas qu'ils l'entendent ainsi qu'a déclaré Aristote, & les autres philosophes (ce qui est grandement notable) mais ils appellent corps tout simple, qui peut de son propre naturel soutenir le feu, sans aucune dimi-

nation, qu'ils appellent autrement fix.)
 Et ont appelé l'ame tout simple qui
 est volatile de soy, ayant puissance d'é-
 porter quand & soy, le corps de dessus
 le feu, qu'ils appellent en autre terme
 volatil, appellât l'esprit. celui qui a la
 puissance de retenir le corps & l'ame
 & les conioindre tellement ensem-
 ble, qu'ils ne peussent estre separez.
 Soyent ils faits parfaits ou impar-
 faits, combien que de vray en nostre
 diuine ceure n'y en ait rien de nou-
 uel au commencement. (l'entends
 apres la premiere preparation.) n'y
 au milieu, ni moins, ni la fin. Mais les
 philosophes selon divers respects &
 diuerses considerations, ont appelé
 une mesme chose corps, ame & esprit
 comme nous auons allez de l'aité cy-
 devant. Ainsi quand ils commence-
 rent nostre matiere estoit volatile,
 ils l'ont appelée ame, pour ce qu'elle

le

.V. L'AME S' MENT VA V X. 11 433
 le portoit quant à soy le corps,
 mais quand ce qui estoit caché a
 esté fait manifeste en nostre deco-
 ction, lors le corps a démontré ses
 forces par le moyen de l'esprit, c'est
 à dire, a retenu l'ame, & la reduisant
 à sa propre nature (qui est d'estre fait
 en) l'a faite fixe par sa puissance
 estant aidé par nostre art. En quoy
 est déclaré la vraye interpretation
 de ce que Hermes a escrit, que nulle
 teinture ne se fait sans la pierre
 rouge: car (comme dict Rolinus)
 nostre vray Soleil apparoit blanc &
 imparfait en nostre decoction, & est
 parfait en sa couleur rouge. Et c'est
 de l'estain duquel a parlé Arnault de
 Ville-neuf en son grand Recueil
 lequel se monstre en ces deux con-
 teurs, sans jamais y toucher, ny mes-
 le rien dedans nostre matiere, com-
 me l'on pourroit penser par les escripts

Qu'il soit vray, Anapagoras dit, que leur soleil est rouge & ardent, lequel est conioinct avec l'ame, qui est blanche, & de la nature de la lune, par le moyen de l'esprit, cōbien que de vray le tout ne soit que l'argēt vif des philosophes. Cela mesmes declare Morienus, disant qu'il n'est possible paruenir à la perfection de nostre science, iusques à ce que la lune soit coniointe avec le soleil, sans lequel nostre science nous est inutile, comme dit Hermes, & tous les philosophes. Par ainsi doncq'il appert, comme il faut entendre ce que dit Rasis, auditeur des lumieres, le seruiteur rouge a espousé la femme blanche, à la fin de la perfection de nostre diuine croix, ensemble ce que dit Iulium, que la vraye vnion du corps & de l'ame est faite en la couleur blanche & rouge par vn mesme moyen, ce que se fait

en certain temps, par l'ayde de nostre decoction, laquelle il faut gouverner tellement, que nostre matiere n'é soit point gastee, pource que ainsi qu'il est escrit en la Tourbe, le profit & le domaige de nostre diuine ceuvre, procuient de l'administration du feu. Parquoy ie conseilleray, avec Rasis, que personne ne s'entremette de practiquer en nostre science, que premierement il ne cognoisse tous & chacun les regimens du feu (pource qu'ils sont grandement diuers) qui sont requis à la composition de nostre diuine ceuvre, autrement le tiers terme qu'ils appellent le venin, luy sera appliqué ce qui aduient en la seconde operation, comme nous auons dit cy deuant. Non pas que pour cela il faille mettre aucune chose venimeuse en nostre matiere, moins de la Theriacque, ny autre chose estrange, comme

33

I 4

236 DE LA PHILO. NATV.
 aucuns ont pensé s'arrestans à l'appar-
 sence de la lettre, mais faut estre soi-
 gneux & vigilans, pour ne parler point
 la propre heure de la naissance de no-
 stre eauë Mercuriale, à fin de luy cō-
 ioindre son propre corps, que nous
 auōs cy deuant appellé leuain, & main-
 tenant l'appellons venin, pour deux
 raisons, l'une quāt à nous, pource que
 tout ainsi que le venin n'apporte rien
 au corps humain que dommage, ainsi
 si nous faillōns à le conioindre à son
 heure determinee, ne nous apporte
 que dommage, comme nous auons de-
 claré cy dessus. Par mesme, ou sem-
 blable raison il est dit venin, quant à
 nostre Mercure (que nous appellons
 eauë Mercuriale) pour ce qu'il le tue
 & fixe, en quoy est déclaré la vraye
 interpretation de ce que Hamech a
 escrit, disant, quand nostre matiere est
 paruenue à son terme, elle est cōjoin-
 te

Et avec son venin mortifere, ensemble de ce que dit Rosinus, que ce venin est de fort grand pris, Haly, Morienus, & tous les autres ont tesmoigné le semblable. Et quant à ce qu'ils l'appellent Theriaque, c'est par mesme comparaison, come dit le mesme Morienus, car ce que la Theriacque fait au corps humain, nostre Theriacque le fait au corps des metaux, combien que ce qu'ils en ont escrit se puisse adapter à la conjection du parfait leuain, quant elle est faite sur l'heure determinee, pource que par icelle nostre divine oeuvre est parfaite. Telles & semblables autoritez doncques se doivent entendre, selon le sens allegorique, & non pas selon l'apparence de la lettre, comme plusieurs ont faulxement estimé. Seblable est l'interpretation du dernier terme, qui est le plus vité de tous, & le plus mal en-

la pluspart, l'entendent de nostre di-
uine ceuvre, quād elle est parfaite, di-
sant, que tout ainsi qu'un peu de caille
ou coagule cōgele beaucoup de lait,
ainsi un peu de nostre matiere iectée
sur l'argent vif le congele & reduict
à sa propre nature. Mais c'est s'esloi-
gner grandement de la verité, car ils
concluent par cela que nostre matie-
re ne pourroit estre accompagnée aux
metaux, pour ce qu'ils sont desia con-
gelez. Parquoy il faut entendre, que
quand nostre Mercure apparoit sim-
ple, il est labile, lequel les philoso-
phies ont appellé lait, appellans son
caille ou coagule, ce que nous auons
cy dessus appellé leuain, versin, &
theriacque, pource que tout ainsi
que le caille n'est en rien different du
lait, que d'un peu de décoction,
ainsi nostre coagule n'est en rien dif-
ferent de nostre Mercure, que par
la

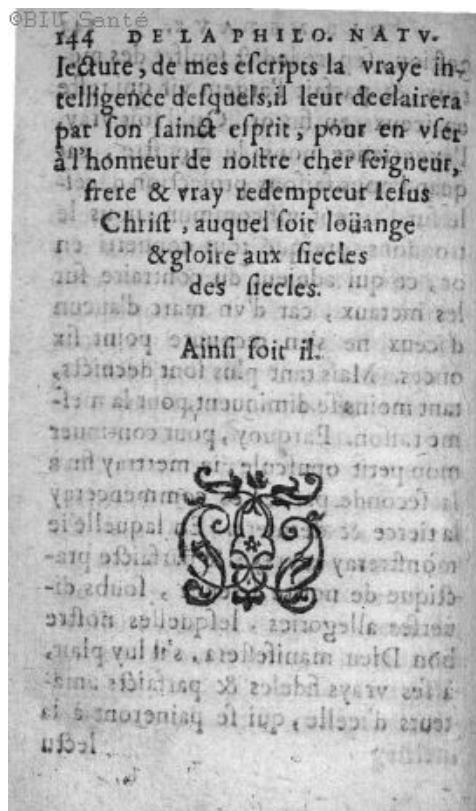
la decoction, qu'il a acquesté au para-
uant : qui est le grand & supernaturel
sectet, qui a causé & esmen les philo-
sophes appeller nostre science diuine.
Pource que tout sans humain, & rai-
sons humaines y defaillét, cōme nous
auōs declairé cy deuāt. Et c'est ce co-
agule que Hermes appelle la fleur de
l'or, duquel ils entēdent parler quand
ils disent, qu'en la congelation des es-
prits est faite la vraye dissolution du
corps, & du contraire, en la dissolution
du corps, & du contraire, en la dissolu-
tion du corps est faite la vraye conge-
lation des esprits. Pource que par son
moyen le tout est parfait cōme dit Se-
nior lors que j'ay veu que nostre eauē
(c'est à dire nostre Mercure) se conge-
loit soy mesme, j'ay creu fermement
que nostre science estoit veritable.
Par ceste mesme raison Alexandre a
escrit, qu'il n'y a rien de creé en no-
stre science, que ce qui est fait de
masle

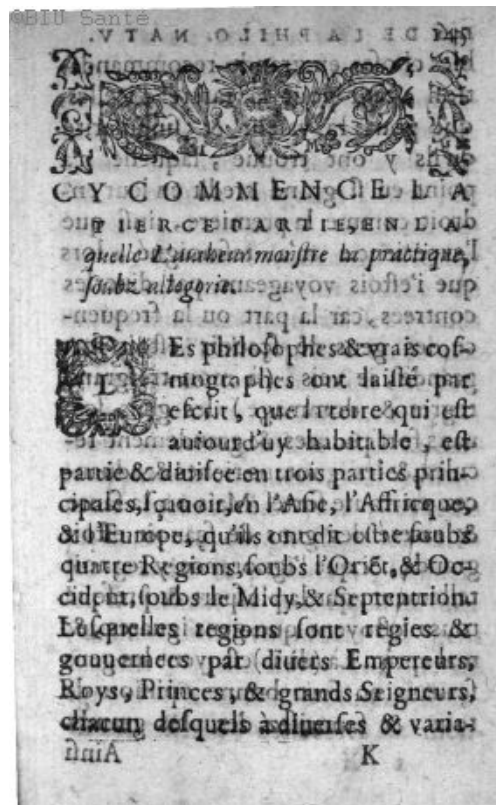
masle & de femelle; appellasie nostre
 leogule le masle, pource qu'il agist
 & que tous les philosophes ont attri-
 bué l'action au masle; & la passion à
 la femelle; appellant nostre Mercure
 femelle, par ce que ledit coagule agist
 & montre sa puissance sur luy, qui est
 la raison pourquoy ils ont escrit que
 la femelle a des ailles, pource que no-
 stre simple Mercure est volatil lequel
 est retenu par l'ondre coagulé. Ce qu'il
 les a fait écrire, qu'il nous faut faire
 monter la femelle sur le masle, & de-
 puis le masle sur la femelle, entendant
 de mesme quand ils disent en la Tourbe
 des philosophes, qu'il faut honorer
 nostre Roy, & la Roynie sa femme; &
 nous garder bien de les brusler, c'est à
 dire, de haster nostre decoction. Car
 comme dit Arnault de Villeneuve en
 son grand Rosaire; la principale faulte
 en la pratique de nostre diuine oeuvre
 est de haster le sup. & de haster le
 sub.

CHU Santé
 DES METAUX. 141
 ure est la soudaine degoution. Sem-
 blables ; & variables termes ont es-
 crit les anciens philosophes en leurs
 livres. Mais pour ce que ceux cy sont
 les principaux, ie mettray fin à la de-
 claration d'iceux, pour ce que iceux
 bien entendus, la vraye matiere est
 cogneüe ; & par ainsi tous les livres
 nous sont deblaitez ; & faciles
 comme dit le bon Trevisan. Parquoy
 ie concluray, avec tous les auditeurs,
 les escripts desquels i'ay redigé au
 meilleur ordre qu'il m'a esté possible
 qu'il n'y a qu'une seule matiere, de la-
 quelle nostre divine ceure est faite,
 laquelle est composée de seul simple
 Mercure (que les philosophes ont ap-
 pellé en propre terme & sans aucun
 equivoque, l'eau Mercuriale) & co-
 agulée par l'actiō de son propre souf-
 fre (que Hermes a appelé fort pro-
 priement la fleur de l'or ayant acquis
 noistz par

142 DE LA PHILO. NAT V.
par nostre longue & continuelle de-
coction, vne perfection si grande &
excellente, qu'elle peut parfaire tous
corps metaliques imparfaits, estant
conioincte avec ceux par la proie-
ction, les conuertissant en fin or, tel
que le mineral, pour diuerses raisons
que nous auons cy deuant deduites,
par lesquelles il est assez declaré,
pourquoy les metaux imparfaits sont
parfaits par icelle. Car d'autant qu'il
n'y a simples au monde differens en
tout & contraires en qualitez, qui
puissent estre conioincts & meslez
parfaitement ensemble, nostre di-
uine œuvre pour estre faite du seul
argent vif animé ne peut endurer d'e-
stre meslee avec le soufre, qui est
demouré aux metaux par faute de di-
gestion, comme nous auons monstté
cy dessus, mais elle estant toute puis-
sante & parfaite en très grande di-
gestion,

gestion, separe ledict soulfre des metaux, & parfait l'argent vif qui reste en iceux, en fin or. Qu'il soit vray, l'experience nous le monstre, car quand nous faisons projection d'icelle sur l'argent vif commun, nous le trouuons presque tout conuerti en or, ce qui aduient du contraire sur les metaux, car d'un marc d'aucun d'iceux ne s'en recouure point six onces. Mais tant plus sont decuicts, tant moins se diminuent, pour la mesme raison. Parquoy, pour continuer mon petit opusculé, ie mettray fin à la seconde partie, & commenceray la tierce & dernière. En laquelle ie monstrey la vraye & parfaicte pratique de nostre science, sous diuerses allegories, lesquelles nostre bon Dieu manifestera, s'il luy plait, à ses vrayz fideles & parfaicts amateurs d'icelle, qui se paineront à la
lectu





bles choses en grande recommanda-
 tion ; tant pour la rareté d'icelles,
 que pour la valeur & singularité
 qu'ils y ont trouué ; laquelle n'a
 point eu si grand credit en leur en-
 droit comme la premiere, ainsi que
 l'experience m'a tesmoigné, lors
 que j'estois voyageant par diuerses
 contrees, car la part ou la frequen-
 ce des gens de sçauoir estoit fort
 grande, ie vois, (là mon tres grand
 regret & dommage) les gens sça-
 uans fort pauures, & grandement re-
 culez, & les ignorans riches & aduan-
 cez en toute sorte. Mais ou la faute
 & rareté des gens de sçauoir estoit
 grande, & que l'ignorance y regnoit
 tellement, que la pluspart & presque
 tous n'estoyent que gens ignares, &
 mal appris. Là (di-je) estoient les gens
 sçauans en fort bonne opinion de
 tous, & fauorisez des plus grands.
 Ainsi

Ainsi la faute des richesses, & des mines ; desquelles l'or nous est communiqué, ensemble tous autres metaux. a causé que aucuns d'iceux a esté, & sera à l'aduenir en grand estime, en la plus grande partie desdictes regions, comme l'abondance d'iceluy a fait aux autres regions, qu'il a esté & sera toujours mesprisé des grands seigneurs d'icelle, au lieu qu'ils ont en grande estime les choses, que sont de peu de valeur, voire de néant, qui n'ont rien de parfait fors la seule apparence, laquelle leur a toujours esblouy les yeux, les empeschant de connoistre les choses grandes & parfaites, lesquelles se sachant de leur façon de faire (comme font volontiers les gens sçauans, quand ils voyent que les ignorans leur sont preferez) se retirent ailleurs, & deliberez de mon-

strer leurs sçavoir & puissance. Or estoient elles (comme) vne partie du monde est au iourd'huy (gouvernées par vn qui les régeat & réforçast de telle façõ, & avec vne si grande diligence, qu'il le feist à croire, que quāt de vouloir cesser, la teste du monde luy seroit assubiectie par l'aide & faueur de ses compagnies, & principalement par le conseil de son fidele promoteur. Mais ce pendant qu'il estoit en ces deliberations, il s'accompagna de diuers & non feaux estrangers, lesquels desirans, & s'attendants d'estre tres bien receuz, & mieux recompensez des Empereurs, Roys, & autres grands princes (comme font les Espies au iourd'huy) se retirèrent deuers euz, pour leur decouvrir ce qu'ils auoyent peu apprendre de l'entreprise de ce bon gouverneur. De laquelle ils ne tindrent aucun compte, se faisant

sant à croire, qu'il n'y auoit puissance
terrienne qui puisse résister à la
leur, tant s'en failloit que l'entrepri-
se d'adict gouiernement leur fust redou-
table. Parquoy, lors qu'il ne se par-
loit en leurs cours & grands palais
que de rire de chanter, de mener l'a-
mour, frequenter ordinairement les
festins, entreprendre mommeries, pic-
quer chevaux, dreller tournois pour
combattre pour les couleurs & fa-
ueurs des dames, iouer à la paume, al-
ler à l'assemblée, priser les flatteurs,
causseurs, & rapporteurs enuieillis, se
moquer des pauures gens sçauans,
les appellant par moquerie philoso-
phes (qui est le tiltre bien conuenant
auourd'huy à peu de gens, mais tels
que les grands monarques ne l'ont
point de daigné anciennement, & en-
cores ne feroient pas ceux du iour
d'huy s'ils estoient bien conſeillez)

pluſ

K 3

ISO DE LA PHILO. NATV.
lors (di-ie) ce bon prince, tout chaf-
nu, accompagné de ses bonnes com-
pagnies, & fideles pouruoieur, feist
battre aux champs, & auoit desia as-
siegé vne des principales Villes de
l'Empire quant l'Empereur feist as-
sembler son camp, accompagné de
plusieurs roys & grands seigneurs les-
quels tous ensemble le vindrent trou-
uer, de sorte qu'ils luy feirent aban-
donner le siege, bien tost apres qu'ils
furent arrivez, & non sans cause, pour
ce que son fidele pouruoieur le fas-
choit ordinairement, le voulant faire
retirer dedans quelque fort, qui fust
digne de luy, ou il n'endurast pas
si grand chault. Et pais (outre le se-
cours que ceux dedans la ville leur
donnoient, faisant iournellement de
grandes & vaillantes sorties sur les
compagnies de ce bon Prince) l'Em-
pereur estoit accompagné de cinquante
mille

mille hommes de pied, & de six mille
 chevaux comme l'on disoit, sans com-
 pter force noblesse & grâds seigneurs
 qui suiuyent la cornette, estans r'en-
 forcez d'un grâd nombre d'artillerie,
 qui faisoit merueilles de bien tirer.
 Parquoy ce bon prince (apres auoir as-
 semble le cōseil de toutes les compai-
 gnies, qui s'accordoyent au bon aduis
 de son fidele pouruoyeur) leua le sie-
 ge de deuant ladicte ville (aussi estoit
 elle defendue d'un fort, qui estoit en
 partie de fer) se retirant le mieux qu'il
 pouuoit, & avec le meilleur ordre qui
 luy fust possible garder, pour ce qu'il
 se fetoit encōres foible, qui fust la cau-
 se qu'il laissa au derriere sur la quenē,
 par le conseil de fondit pouruoyeur,
 des plus vaillantes compagnies qu'il
 auoit pour entretenir tousiours l'es-
 carmouche, avec les gens de l'empereur
 qui le suiuyēt de pres pour gar-
 aloup

152 DE MATHIMOZ NATV.
 der & defendre par ce moyen son ar-
 riere garde, qui estoit foible; n'enst
 este vn seul qui luy fust fauora-
 ble. Lesquelles compaignies firent si
 bien leur deoir, qu'il n'en y eust au-
 cune des autres qui fussent occises;
 encores quelle eussent bien des af-
 faires & mesmes il y en eust quelques
 vnes d'abymes, qui furent releuees par
 la promesse & vaillantise des autres,
 mais le scheneau ne se demella pas
 ainsi. Car le lendemain l'empereur
 fuist de si pres ce bon Prince avec
 tout son camp, quil fust contraint
 suyuant en cela le bon conseil de
 son fidele pouruoyeur, gaigner vn
 fort, qui a este tousiours le plus in-
 prenable, pour ce quil estoit tout
 rond, & assis sur vn arceau, entouré
 de murailles, où il receuoit tant de vi-
 ures & munirions quil vouloit d'vne
 forte tour, qui estoit tout ioignant la
 quelle

quelle estoit pourueue de tout ce
qu'il auoit besoin, par le moyen d'un
seul homme, sçauoir dudit pouruoyeur,
sans que personne s'en priot garde,
non plus qu'il Soliman Soliman, ne les
gens fouloyent faire de l'auickaille-
ment qu'on faisoit ordinairement à
Napolide Romanit, par doulours, v-
neiroche, quand il la tint assiegée vingt
ans durant, ou d'auantage. Or ce bon
prince logea à l'environ de ceste route
toutes ses compagnies, se logeant de
dans le corps du chasteau en une bel-
le petite chambre bien entournee, & gar-
nie de toutes choses requises à la com-
modité d'une chambre qui fust digne
d'un grand Seigneur. Et entre au-
tres elle estoit enrichie d'un beau ca-
binet grandement excellent, sembla-
ble en partie à ceux qu'on veoit en
la Duché de Lorraine, duquel il ne
bougea tant qu'il demoura dedans le

dit chasteau ; iusques à la fin du siege,
pour le grand & singulier plaisir qu'il
y receuoit, pour ce mesmement qu'il
regardoit par quatre fenestres, sans
bouger de là, par lesquelles il voyoit
toute la contenance de ses ennemis,
lesquels ne pouuoient en rien nuire,
pour ce que la principale porte
estoit fermée tellement, qu'il n'y
auoit personne qui la sceut ou peust
ouurer : fors son principal & fidele
pouruoueur, qui donna tel ordre,
que rien ne leur falust durant vn an,
que l'Empereur ne tint assiegez. Le
quel luy donna diuers assaits du com-
mencement, par l'ayde & faueur des
grands Seigneurs, qu'il auoit quant &
luy. Ce que contrainst ce bon Prin-
ce (qui auoit desia esté si rudement as-
sailly) de partir toutes ses compa-
gnies, en cinq enseignes colonnel-
les, à fin que chascune feist la garde
par

DES METAUX. 154
par rang, & soubsistiff les assauts
qui se presenteroyent durant leur
quartier. Et à fin que par ce moyen
il resistast à la force & ennuy que
l'Empereur luy faisoit ordinairement
estant conseil de ceux, qui esto-
yent auprès de luy : car ils luy di-
soyent, si nous ne laissons ainsi, il
aura iuste occasion pour se mocquer
de nous, luy mesmement qui a esté
en nostre puissance d'autrefois, at-
tendu qu'il dict s'en estre retiré par
le mauvais traictement qu'il y a re-
ceü : ce que luy causera iuste occasion
de vengeance sur nous & les nôtres,
s'il peut vne fois sortir d'icy. Tels &
semblables propos furent cause, que
l'Empereur se delibera l'autoir par fa-
mine, & ce pendant le facher ordi-
nairement par divers assauts. Mais
pour ce que l'hyuer s'approchoit, il se
retira avec vne partie de l'armée,
laissant

156 DE LA PHILOS. NATV.
 laissant le reste au deuant du chasteau,
 foubz la charge d'un grand Sei-
 gneur, qui l'auoit fuyuy à ce voyage,
 lequel ne chauma point, de sorte
 qu'il ne passoyent guieres iours, que
 ils ne veinssent à l'assaut, iusques au
 combat de la main. Car de forties, ceux
 de dedans n'en faisoient point, pour-
 ce que leur Prince l'auoit defendu.
 Lequel estant aduertuy par son fidele
 pouruoyeur de l'ordonnance que
 l'Empereur auoit fait à son partemēt,
 qu'on ne leuast le siege de là deuant,
 qu'un an entier ne fust passé, ou qu'il
 ne fust rendu, ordonna, tant pour la
 conuersatiō de sa personne, que pour
 l'aduancement de son Regne, que
 chascune des dictes enseignes, con-
 lonnelles luy apporteroit, d'atāt son
 quartier, vne enseigne qu'elle auoit
 conquis aux assauts sur les ennemis.
 Autrement elles auoyent la malle
 grace

814
 DE S O M E T A V X. 815
 grace. Mais s'ils aduehoit que par
 leurs diligence & hardiesse elles ac-
 complissent les commandemens qu'il
 leur allenta, que luy mesmes, estât ay-
 dé de son fidele pouruoyeur, gaigne-
 roit l'enseigne colonnelle des enné-
 mis, y deuit il employer sa vie & leut
 feroit telle part du butin, qu'elles por-
 teoyent sa propre & naturelle con-
 seigne, & se toient par ce moyen plus
 riches q pas vn de lions: ceux qui l'a-
 uoyent allégé. Si ceste ordonnance
 fust agreable à ses bonnes compa-
 gnies, qui ne desiroient autre chose
 que voir leur Prince grand, pour en
 pouuoir augmenter, l'experience qui
 s'en ensuyuit en a rendu certain test-
 imoignage. Car aqâs q leur terme pas-
 sa, on luy apporta les enseignes qu'il
 auoit demandees, moyennant le bon
 ordre que son fidele pouruoyeur luy
 donna, par la duplication du cerle,

158 Santé LA PHILO. NATV.
 que vn grand Prince de France, voire
 admirable pour son sçauoir luy auoir
 appris. Or la premiere enseigne
 estoit Pistoliens Allemans. La secon-
 de estoit semee de diuerses couleurs
 de l'ame que l'amant auoit porté à
 l'assaut. La tierce approbation gran-
 dement de semblance à la cornette du
 Roy François. Et la quatriesme estoit
 celle mesme enrichie d'un beau &
 grand croissant. La cinquiesme estoit
 grandement semblable à l'enseigne
 colonnelle de l'Empereur, laquel-
 le anima tellement le cœur de ce
 bon Prince, que luy mesme s'en al-
 la le lendemain sur la hresche, car il
 fut long temps ayant tousiours pres
 de luy son fidele pouruoyeur, qui
 estoit grandement soigneux des af-
 faires. Et là endura vne peine indici-
 ble, & mesmement grand chaut qui
 e falchoit fort. Mais en fin il tint
 prom

DES METAUX. 159
 promesse à ces compagnies, & gaigna
 la propre enseigne & colonnelle de
 l'Empereur. Parquoy (apres auoir
 esté bien nettoyé, & rafraeschy par
 son dit pouruoueur, qui le festoya
 grandement avec les premieres vian-
 des, qu'il auoit de reserue, depuis le
 commencement du siege) il mist en
 route tout le camp à la sortie, qu'il
 feist le lendemain, accompagné de
 son bon & leal pouruoueur, & ses
 bonnes compagnies, qui portoyent
 tous, & auoyent en leur puissance la
 propre couleur naturelle de leur bon
 conducteur, de sorte qu'il n'y eust, ny
 sera à l'aduenir, l'ape, Empereur, Roy,
 Soltan, ny autres Princes ou grands
 Seigneurs, qui ne se vinissent rendre
 à luy & aux siens, pour luy faire
 hommaige, tellement qu'ils luy
 en font encores, & luy en feront
 tant qu'ils demeureront en ce bas
 monde

modes par l'ordonnance du haut & souverain Dieu, qui distribue les grands & admirables biens à ceux qui le craignent & honorent, gardans les saints Commandemens que son cher fils & nostre seul redempteur Iesus Christ nous a declarez en son saint Euangile, (Aquel soit louange & gloire aux siecles des siecles.) Ainsi soit il.

La façon pour s'aider de nostre grand Roy & seul conducteur.

A Fin que nostre Opuscul ne de l'Amour imparfait, il me reste de l'clairc (pour mettre fin à la tierce & dernière partie) la façon comment il faut faire profession de nostre grand Roy sur les compaignes y en semble comment d'en en peut user sur les pierres precieuses. Declairant

nom

en fin

prouffit en rapportent les corps humains, pour la santé.

La façon pour faire proëction sur les métaux, de nostre diuine ceuvre.

POVR bien conuertir tous les métaux imparfaits à la nature de nostre grand Roy, en faut prédre vne once d'iceluy, apres qu'il est multiplié & rafreschy, & le gecter sur quatre onces de fin or fondu, & trouuerez toute vostre matiere frangible, laquelle pulueriserez, & ferez decuyre par trois iours dās vn vaisseau propre, & bien fermé, au dedans la montagne close, avec la chaleur du dernier asfalt, & d'icelle poudre en gecterez vne once sur vingt cinq marcs d'argent, ou de cuiure, ou biē sur dix huit marcs de plomb, ou d'estaing, ou bien sur quinze marcs d'argent vif cōmun

L

eschauffé dedans vn creuset, ou congelé avec le plomb, mais faut que premierement ils soyent bien fondus & eschauffez, & verres bien tost après vostre matiere couuerte d'une escume bié espoisse, puis quant elle aura faict son operation, il vous semblera que le creuset ait esclaté. Lors ferez refondre vostre matiere, & la trouuerez conuertie en fin or. Mais si d'adventure n'auies gardé le pois susdict, vous ny trouueriez voz matieres comme en rien changées de leur premiere couleur, parquoy les faudroit passer par vne grande coppelle, sans y mettre du plomb, & dans trois heures apres la coppelle aura consumé tout ce qui n'auoit esté parfaict, par faute de ny auoir mis assez de nostre diuine ceuvre, & le reste demeurera au dessus tout nect, lequel passerez par le ciment royal, durant l'espace

pace

pace de six heures, & trouuerez tout l'or que aura esté conuertý par l'aide de nostre grand Roy, aussi fin que l'or myneral. Et c'est ce moyen que Raymond Lulle a appris en son Codicile. lequel apprend le second en son Testament, comme il s'ensuit.

La façon d'user nostre diuine œuvre sur les perles, & sur les rubiz.

POUR faire les perles rondes, & de telle grandeur qu'on voudra, faudroit nectoyer & rafreschir nostre grand Roy, incontinent apres que ses bonnes compagnies luy ont rapporté ceste belle enseigne blanche semée de ce grand croissant, sans attédré la fin du siege. Et quāt aura esté rafreschy vne fois seulement, en prendrez deux ou trois onces (car c'est le Mercure q̄ Raymond Lulle appelle exube-

164 DE LA PHILO. NATV.
ré (lequel mettez sur des cendres de-
dans vn alembicq petit, bien propre
& bien ferme, pour le distiller à bien
petit & lent feu commencement, &
quant ne distillera plus par ce feu,
châgerez le recipient, lequel bien lu-
té, luy donnerez bon & fort feu, tant
que ne distille plus. Puis prendrez ce
ste seconde liqueur, & la mettre de-
dans vn nouveau alembicq, pour la
distiller bien proprement dedans vn
baing Marie, par troisfois, l'une apres
l'autre, remettât chaque fois ce qu'au-
ra distillé sur les feces, qui seront vis-
queuses, & se dissoudront chaque
fois avec ladicte eaue en peu de tēps.
Mais à la tierce fois ferez distiller du
tout par cendres: puis prendrez ce
que sera distillé, & mettres en nou-
veau alembic, pour distiller bien pro-
prement par baing par quatre fois,
mettant tousiours les feces à part,
tant

tant que vostre eaue qui sera distillée
 soit tresclaire & luyssante en blancheur
 comme de perles oriëntales, de laquelle
 le vserez comme s'ensuyt. Mettez des
 perles qui soyent bien claires, mais
 tant menues que voudrez au fond d'une
 petite cucurbite, & mettez de vostre
 eaue au dessus l'espaisseur d'un
 doz de couteau, & la couurez tres-
 bien de sa chappe, & dans trois heures
 apres les perles se fondront en paste
 blanche, mais au dessus viendra une
 liqueur claire, laquelle vuyderez dou-
 cement par inclination. sans rié trou-
 bler, ny sans mettre de ladicte paste
 dedans un autre alembic, lequel estât
 bien conuert & luté mettez dans le
 baing, comme si la vouliez sublimer
 par trois iours, puis l'osterez. Ce
 fait, ayez un moule d'argent tout
 creux & rond, party par le mylieu,
 & d'oré au dedans, de la rondeur &

grandeur que voudrez voz perles, y
 faisant vn petit trou par le my-lieu
 de l'entredoux, à fin que vn petit fils
 d'or comme le poil en puisse passer:
 & remplirez la moitié du mosle de
 ladicte paste avec vne spatule d'or,
 puis l'autre tout incontinent: & met-
 trez ledict fil au my lieu dans la moi-
 tié de son trou & fermerez tresbien
 le mosle, en passant & repassant le fil
 par son trou, à fin que soyent bien
 percées. Puis l'ouurirez, & mettrez
 vostre perle dans vne plate d'or, & la
 couurirez d'vn couuercle d'or, sans
 le toucher des mains, la faisant sei-
 cher à l'ombre sans que le Soleil y
 touche. Et quant aurez fait ainsi tou-
 tes voz perles, & qu'elles seront bien
 seiches, les enfilerez dedans ledict
 fil d'or, sans le toucher des mains, &
 mettrez ledict fil dedans vn tuyau
 de verre, fait comme vn roseau,

6 J

qui

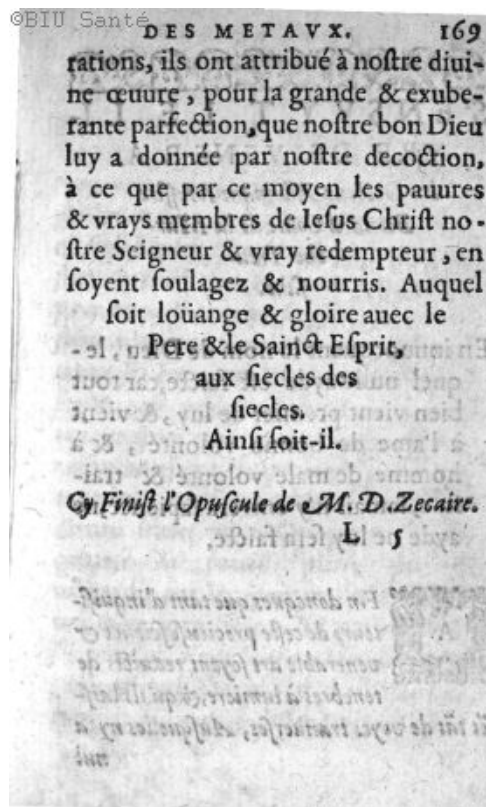
qui aye vn petit trou dans l'vn bout, & l'autre tout ouuert, lequel prendrez dedans vn materaz, où sera la liqueur sublimée, sans qu'il y touche. puis lutez tresbien le tout à fin que rien n'exhale, & le mettez à l'air, par huit iours, sans que le soleil y touche, puis au Soleil par trois iours, remuant vostre materaz de trois en trois heures également: & par la vapeur de ladicte liqueur les perles seront parfaites.

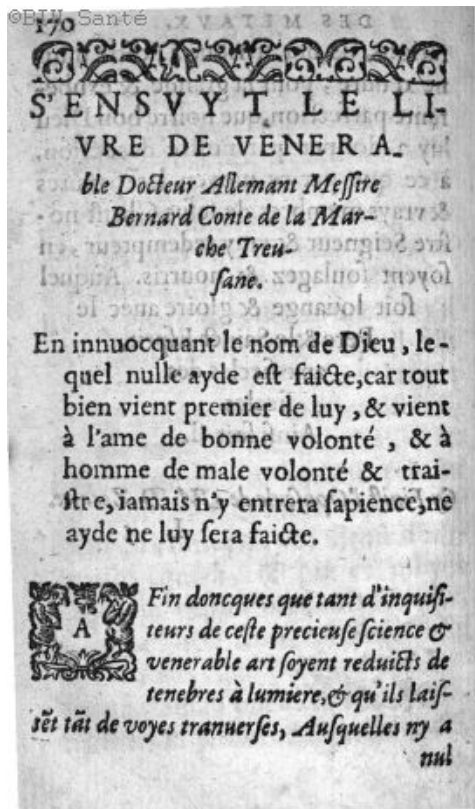
De mesme façon pourrez faire rubiz, de telle forme & grandeur q vous voudrez, y procedant par mesme moyen, avec le Mercure rouge, apres l'auoir nettoiyé & rafreschy vne fois seulement.

La façon d'vser nostre diuine ceuvre aux corps humains, pour les guerir des maladies & les conseruer en santé.

POur vser de nostre grād Roy pour recouurer la santé, il en faut

prendre vn grain pesant apres sa sortie, & le faire dissouldre dans vn vaisseau d'argent avec de bon vin blanc, lequel se conuertira en couleur citrine, puis faictes boire au malade, vn petit apres la minuyct, & il sera guery dans vn iour, si la maladie n'est que d'vn mois, & la maladie est d'vn an, il sera guery dans douze iours, & s'il est malade de fort long temps, il sera guery dans vn mois, en vsant chaque nuyct comme dessus. Et pour demourer tousiours en bonne santé, il en faudroit prendre au commencement de l'Automne, & sur le commencement du Printemps, en façon d'Electuaire confict, & par ce moyen l'homme viuroit tousiours ioyeux, & en parfaite santé, iusques à la fin de ses iours, que Dieu luy aura ordonné, comme ont escript les philosophes. Lesquelles admirables operations,





nul profit par quelq; maniere que ce soit. Ne
 par labour que l'on y puisse mettre: Moins
 par tant de despée que l'on y puisse faire ia-
 mais on n'y trouue prouffit ne aucune appa-
 rence de verité. Doncques à fin que ce di-
 gne art ne soit tant foulé par les deceueurs
 & sophistiques: Et que les inquisiteurs gou-
 stent du fruit de ceste science appareillez
 pour ceux & ceux qui sont ses fils: & en-
 suivent le grand chemin que nature tiét en
 toutes ses creations opérations & compo-
 sitions, & qu'ils puissent estre informez
 tant en speculatiue que en practique par
 raison necessaire & approuuée par vraye
 experience que j'ay touchée de mes mains
 & veu de mes yeux. Car quatre fois ay
 composé la benoiste pierre qui est
 vilipendée par les ignorans, cuidant les
 uns estre impossible, les autres qu'elle
 soit tant difficile de faire que iamais nul n'y
 puisse paruenir, & plustost se transuersent
 és voyes obliques, & despendent leur biens

fin

&

& ceux d'autrui par les receptes & liures
 sophisticques: cōme Geber, Archelaus, Ra-
 sis avecques la semie d'Albert le grand, la
 tramie d'Aristote, le Canō de Pandecta, la
 Lumiere de Rasis, l'Epistre de Demophon,
 & la Summe grande testuale, & autres
 infiniz liures erraticques & errans, faisant
 despendre infinies pecunes & biens, & à la
 fin iamais on ne trouue rien en ses liures.
 Et aussi tant de receptes sophisticques, &
 tant de regimes penables, fraiz, & grans
 depens, que les deceueurs font, tant que par
 tout la benoïste science est trouuée pour
 trouffe. Et les ignorā en commun vulgaire
 disent ainsi, comme les saiges ayent estez
 trompez qu'ils veulent tromper les autres,
 & c'est vne forte raison, car un saige desire
 faire faictz, & choses que apres, i'aye per-
 petuelle louange. Comment doncques vou-
 droient ils mettrez mensonges, lesquelles ne
 pourroyent estre par nulles raison natu-
 relle? Mais les ignorā s'ils n'entendent la
 premie

premiere fois un liure ils en disent mal, &
 ne le veulent plus relire, parquoy gueres des
 gens ny viennent. Car mieux vaudroit la
 seule imagination d'une bõne intelligẽce de
 quelcõque. Mais que il cogneust un peu les
 principes de nature metalliche: & plustost
 viendroit à la fin que par tant de liures à
 les lire sans y prendre goust pour les enten-
 dre. Et pource, à fin que ie puisse faire un
 bon traicté & brief, & ensuyure la congre-
 gation des sages qui ont bien parlé en ceste
 science, & aussi que par mon liure les dis-
 ci ples puissent estre bien informez, tant en
 theorique que en pratique & en opera-
 tion, Je diuiseray mon liure en quatre par-
 ties. En la premiere: ie veux parler des In-
 uenteurs de ceste digne sciẽce, & des sages
 qui l'ont eue, comment & selon ie lay sceu.
 En la seconde partie, ie parleray de moy
 mesmes, de mon temps, & comment depuis
 le commencement iusques à la fin, ie la sceu,
 & comment ie feis du tout, & par tout sans
 aucun

aucune envie, les labours que j'ay eus en
 la poursuiuant. En la troisieme partie ie
 veux parler des principes & racines des
 metaux, & mettre raisons euidentes & phi-
 losophales. En la quatrieme partie de mon
 liure ie veux parler de la Pratique, laquel-
 le ie mettray vn peu parabolicque, mais nō-
 pas tant que en y mettrai peine tu ne l'enten-
 des bien. Et par les autres parties tu pour-
 ras estre instruit merueilleusement, Et si
 tu n'entends l'œuvre pour mon liure, vra-
 iement ie croy que iamais tu n'y viendras à
 cest art, mais ne le pense pas entendre à la
 deuxiesme, ne à la troisieme fois, ne à la di-
 xiesme fois, mais tousiours plus entendre &
 le repetant. Et ie ne dy rien en mon liure,
 que ie ne preuue par Raisons & experiēces
 euidentes, & aussi par l'authorité des mai-
 stres parlans en cest art & science tresrai-
 sonnablement, & par grande raison. Vn
 homme y deuoit mettre peine & y travail-
 ler, Car par cest art & science l'on peut

euier toute peine & maudite pauvrete:
 car pauvrete tue non seulement le corps,
 mais l'esprit, & l'ame, & la vie, & toute
 force, sens & emedemet. Aussi ceste science
 guarist de toute maladie qu'elle quelle soit,
 corporelle ou spiriuelle es homes subitement
 de sorte que la nature aye substantiation
 comme moy mesmes l'ay en mon Dieu expe-
 rimentez en plusieurs Ladres, Caducques,
 Tropicques, Ethiques, Craticques, Apople-
 tiques, Niacques, Demoniacques, Insensés
 & furibundes & autres quelconques mala-
 dies qui seroient longs à narrer. Et pas ne
 le cuidoye, si ven ne l'eusse & faict. Aussi la
 deuroit on aimer, car par cest art on peut
 auoir tous les autres arts & sciences, elle
 administre les necessitez pour la vie, là où
 autrement on y a grād peine, & on ny peut
 vacquer à l'esprit estudiant.

ITEM cest art & pierre vrayement
 composee borne l'asme de toutes vertus.
 Et peut on faire plusieurs aumosnes,
 par

par lesquelles on peut auoir sainteté & salut de l'ame & faire les œuvres de misericorde comme racheter les captifs, Subuenir les veufues & pauvres orphelins, & guerir les pauvres malades, on y deueroit bien prendre peyne, car à estudier en loix, en Decret, en Theologie (en Medecine, ou apprendre un art Mechanique, un homme est bien six ou sept ans. Et en ceste precieuse science on y veut mettre que un moys ou cinq ou six. Helas toutes les autres ne sont riens au regard d'elle, & elle est tant aysee, que si ie te le disois ou monstrois l'art par effect à peine le pourrois tu croire ne entendre tant est facile. Mais il y a un peu de labeur pour entendre noz motz, & scauoir la vraye intention.

SEN



S'ENSUYT LA PRE-
MIERE PATIE DE MON
liure . c'est à sçauoir des inuenteurs qui
premier trouuerent, c'est art precieux.

LE premier inuenteur
de c'est art (côme on
liet es faits de me-
moire, & aux liures
des gestes anciennes,
& au liure Imperial
& en l'expositiō de Clauetus sur la ta-
ble, & es autres liures) ce fut Hermès
le triple, car il fait toute triple philo-
sophie, c'est à sçauoir naturelle, vege-
table, mineralle & animalle. Et pour
ce qu'il fut inuenteur nous l'appel-
lons pere, ainsi cōme en tous les li-
ures de la turbe de Hermès, auant

M

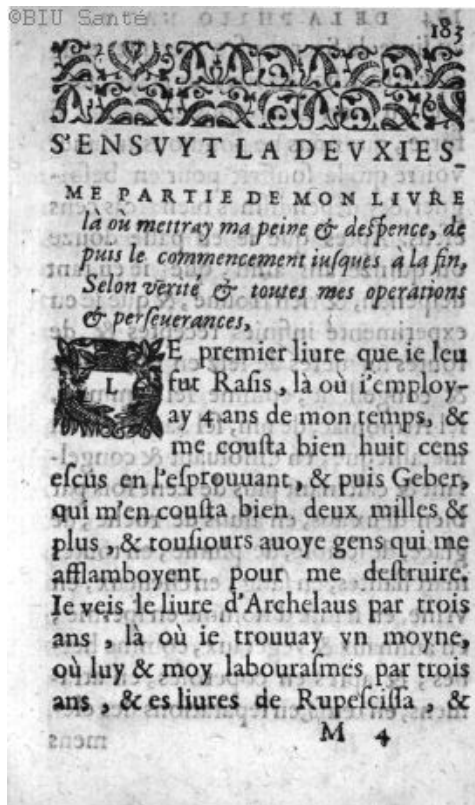
Pythagoras en est parlé, que quiconques aura ceste science, il est appelé son fils. C'est Hermes icy fut cestuy la de, qui est escript en la Bible, qui après le deluge entra en la vallée d'Ebron, & là trouua sept tables de pierre de marbre : & en chascune des sept tables estoit imprimé vn des sept arts liberaux en principes, & furēt insculpees ces tables auant le deluge par les sages qui estoient alors, car ils scauoient que le deluge viendrait sur toute la terre, & que tout y periroit. Et à fin que les arts ne perissent ils les insculperent en ses pierres marbrines. Ledit Hermes seulement trouua lesdictes tables, lesquelles sont le fondement de tous les arts & sciences, & cest Hermes icy fut deuant la loy ancienne, mais il y eut moult de gens en ce téps la qui sceurent, & dit Aros en son liure qu'il escript au roy de Messohé,

he, que au tēps de la donatiō de la loy
 ancienne au desert, apres la montai-
 gne Sinay, ceste science fut donnee &
 reuelee à aucuns des enfans d'Israël,
 à decorer & parfaire l'œuvre du tem-
 ple, & l'arche de l'ancien testament,
 cōme il escrit en Ezechiel le Prophe-
 te, & en Daniel, & au liure de Iose-
 phus. Et ainsi l'œuvre a esté donnee
 de Dieu à aucuns (comme j'ay dit)
 les autres l'ont trouuee comme par
 nature sans reuelatiōs, ne liures quel-
 conques, ne experiences, cōme la Phi-
 thomee, Rebecca, Salomon, Ambada-
 gesir, & Philippe Macedonien, Mais
 (cōme on peut trouuer) Hermes apres
 le deluge en fut le premier inuen-
 teur & probateur de ceste science de
 philosophie, & trouua lesdictes ta-
 bles en la vallee d'Ebrō, là où Adā fut
 mis estāt dechassé hors du paradis ter-
 restre. Et apres Hermes vint elle par

180 DE LA PHILO. NATV.
luy à d'autres infiniz. Et ledit Hermes
en fit vn liure qui dit, ainsi : Car vra-
ye chose & trescertaine sans menfon-
ge que le haut est de la nature du bas
& le montant du descendant; cōioints
les par vn chemin & par vne disposi-
tion, le Soleil est pere, & la Lune blan-
che est la mere, & le feu. 3. est le gou-
verneur, faits le gros subtil, faits es-
poix ainsi tu aura la gloire de Dieu.
Voicy tout ce que dit Hermes en ce
liure la, ce liure la est bien brief, mais
routes-fois ce sont grands mots, &
toute l'œuvre y est escrite, le Roy Ca-
lib la eue moyenant Bendagid le ter-
naire, & son fils Aristote Platon &
Pythagoras, qui est le premier appel-
lé des Philosophes, qui fut disciple de
Hermes, & fist vne congregation, là
ou il en y a plusieurs qui l'appellent
le droit liure du code de toute verité,
car la verité y est sauue aucune su-
per

perfluité ne diminution, combien
qu'il soit obscur aux lisans. Alexandre
la eüe qui fut Roy de Macedoi-
ne & disciples d'Aristote, Item Aui-
cenne, qui aussi bien en parlent, & Ga-
lien & Hypocras. Et en Arabie ceste
science à esté sceüe de plusieurs, com-
me de Roy Haly qui estoit souuerain
astrologien & l'enseigna à Morien, &
Morien à Calib Roy d'Arabie, & A-
ros la eüe, & l'enseigna à Nephandin
son frere, & Saturne à Luncabur &
extraction & sa seur Madera, & infinis
gens l'ont eüe en Aabie, plusieurs gës
l'ont eüe & en ont fait plusieurs li-
ures soubz parolles methaphoric-
ques, & soubz figures en telle manie-
re, que leurs liures ne peuuent estre
entendus, fors que par les enfans de
l'art, tellement que ie te dy bien que
les disciples par tels liures sont desuo-
yez plustost que adressez à la droicte

64-41188-14



au liure de Sacrobosco avecques eau
 de vie rectifice. 30. Foyz sur la lye, tant
 que en mon Dieu nous la feilmes si
 forte, que nous ne pouuions trouuer
 voirre qui la souffrit pour en besoi-
 gner, & y dependismes bien trois cens
 escus. Apres que ie eu passé douze
 ou quinze ans ainsi, que ie eu tant
 despendu, & rien trouué, & que ie eu
 experimenté infinies receptes & de
 toutes manières de selz en dissoluant
 & congelant, comme sel commun,
 sel Armoniac, de pin, sel Sarracin, sel
 metalliche, en dissoluant & congel-
 ant & calcinant plus de cent fois par
 bien deux ans, en aluns de roche, de
 glace, de scaiole, de plume, en toutes
 marchasites, en sang, en cheueux, en
 vrine, en frante d'homme en sperme,
 en animaux & vegetaux, comme her-
 bes, & apres en coperoses, en atra-
 mens, en ceufs, en separations des ele-
 mens

mens en athanor , & par alembic & pellican, par circulation , par decoction , par reuerberation , par ascension & descension, fusion, ignition, elemētation rectification , euaporation, conionction, eleuation , subtiliation, & par commixtion , & par infiniz autres regimes sophistiques. Et y fuz en toutes les operations bien douze ans, tellement que l'auoye bien trente huit ans que j'estois apres l'extraction du Mercure des herbes & animaux, tant que ie y despendy tant par par trôpeurs que par moy , que pour cognoistre , enuiron six mille escuz. Apres tousiours cherchant ie cōmençoie à perdre courage, mais tousiours ie priays Dieu qu'il me donnast grace de paruenir à ceste science , il aduint qu'il vint vn Lay bailly de nostre pais, qui voulut faire la pierre de sel cōmun, & le dissoluoit à l'air, puis

M s

le congelloit au soleil, & faisoit des autres choses beaucoup qui seroient longues à racompter, & en cela nous perleuerasmes vn an & demy & rien ne feismes, car nous ne besoignons pas sur matiere deuë. Et comme dit la venerable turbe appellé le code de toute verité, on ne peut trouuer en la chose ce que n'y est pas; mais cōme il est tout cler au sel cōmun n'est pas la chose que nous querons, & nous vismes bien par quinze fois, que nous recommencions & n'y voyons nulle alteration de sa nature, & par ainsi nous laissasmes celuy œuurage. Et puis nous veismes des autres qui faisoient de tresbonne eauë forte pour vouloir dissouldre tres-bon argent fin & cuyure & autres metaux, & dissoluoyent en vn vaisseau argent fin & argent vif, en vn autre & tout avec vne mesme auë & bien violente

2 M

lente, & les y laissoient par douze
moys. & puis prenoient les deux phi-
olles, & les mettoient en vne. Et alors
ils disoient que c'estoit mariage du
corps & de l'esprit. Puis y mettoient
dessus cédres chaudes, & en faisoient
evaporer la tierce partie de l'eau for-
te, & ce que nous demouroit nous
le mettions en vne cucubite, trian-
gulaire bien estroite, & le vaisseau
nous le mettions au Soleil, & puis à
l'air tant qu'ils disoient creer petits
lapils cristallins, fondans comme cyre
& congelez. Et disoient que c'estoit
pierre au blanc. Et que celle du soleil
ainsi faite, estoit au rouge. Et nous
en feismes en ceste maniere iusques
à vingtdeux phiolles, toutes à demy
plaines. Et ils nous en donnerent
troys. Et nous trestous attendismes
par cinq ans, que les pierres cristal-
lins se creassent aux fons des phiolles.

182

Et

Et à la fin ne trouuâmes rien de nostre intention, & ne ferions iamais, car (comme dit la venerable Turbe) nous ne voulons rien estrange en nostre pierre, mais d'elle mesmes se par fait elle & parachete en la vnicque matiere metalliche, tant que j'auois bien quarante six ans & plus. En après nous, avec vn docteur moine de Citeaux (nommé Maître Geoffrois le leurier) voulûmes à son intention faire la Pierre: Car nous scauions bien que toute autre chose, que la seule pierre, estoit faulx. Et par ainsi nous ne cherchions que la seule pierre, & scauions bien que c'estoit la verité. Et voicy que nous feismes. Nous acheptâmes des œufs de geline deux milliers, & nous les cuyllmes en eau iusques ad ce qu'ils fussent bien durs. Puis nous separâmes les coques à part, & les aubins à part, & cal

carcinafmes les cocques iufques à ce qu'elles fuſſent blanches comme neiges, & les aubins & les rouges, nous les pourriſmes tout par eux en fians de cheual, & puis les diſtillafmes trente fois, & en tyraſmes eaue blanche. Et puis huilles rouge à part. Et finalement nous feiſmes choſes, qui ſeroient longs à dire. Et en la fin nous ne trouuaſmes rien de ce que nous demandions, & y perſeuerafmes deux ans & demy, à tant que par deſperations nous laiſſames tout, car auſſi nous ne beſoignons pas de matiere deuë, nous demouraſmes (mon compaignon & moy) & y apprîſmes à ſublimer les eſprits & à faire l'eaue forte, diſſouldre, diſtiller, & ſeparer les elemens, & à faire fourneaux, & feu de mainte maniere ; Et fuſmes bien huit ans en ſes operations. En apres vint yng Theologien, grand
clerc,

clerc, qui estoit Prothonotaire de Bergues, & avecques luy nous voulusmes besoigner, & faire la pierre, laquelle, il vouloit faire avecques seule coperosé. Et premier nous distillâmes de bon vinaigre huit fois, puis nous mettions la coperosé là dedans premierement calcinée par trois mois, & puis en tyrions & y remettons le vinaigre, & la coperosé demouroit au fond. Et puis remettons le vinaigre, puis tyrions & remettons, & le faisons ainsi chascun iour quinze fois, tellement que i'en eu les fiebres quartes par quatorze mois, & en cuiday mourir, & laissâmes tout par vn an, & ne trouuâmes rien, car nous besoignons sur matiere estrange. En apres vint vn homme, gentil clerc & nous dict, que le confesseur de l'Empereur scauoit de certain la pierre,

re lequel l'on appelloit Maistre Henry. Et alors nous allâmes deuers luy, & despendîmes bien deux cents escuz, auant que d'auoir eüe la congnouissance de luy. Et brief par grands moyens & grands amys nous eûmes son accointance. Et voicy comme il faisoit : il mettoit argent fin avec argent vif, & puis il prenoit du soulfre & de l'huile d'olyfues, & fondoit tout ensemble sur le feu, & le soulfre se fondoit avecq' l'huile, & puis les cuisoit (tout à petit feu) en vn pellican bien fort luthé de deux doigts, d'en haut tout vestu de luthé fort, & avec vn baston incorporions le tout ensemble. Et nostre matiere iamais ne se vouloit prendre, ne bien mesler. Et quand nous eûmes bien meslé tout par bien deux moys, nous le mîmes en vne phiole de verre luthée de bonne argille.

gille. Et puis le deseschisme, & le
mismes, en cendres chaudes par long
temps, & faisons feu, tout a l'entour
de la phiolle, apres de la bouche. Et
nous disions qu'en quinze iours (ou
trois semaines) par la vertu du corps
& du soulfre ils le conuertiroient en
argent. Et apres le temps de nostre
decoction, il mettroit en la phiolle
du plomb, selon qu'il luy sembloit, &
fondoit tout à fort feu, & puis le ty-
roit & le faisoit affiner. Alors nous de-
uions trouuer nostre argent multi-
plié de la tierce partie. Et à celle œu-
re, ie y mis pour ma part dix marcz
d'argent, & les autres en y auoyét mis
trente deux marcz: Dequoy nous cui-
dions auoir bien cent trente marcz
d'argent, ou plus. Et feismes tout affi-
ner, & des trente deux, marcz, que
les autres y auoyent mis, n'en trouue-
rent que douze marcs. Et moy de
mes

mes dix marcs ie n'en eu que quatre.
Et ainsi (comme despezerez & doulans)
laissasmes tout. Et moy, qui cuidoye
auoir tout le secret, ie perdy en tout
(pour auoir l'accointance dudit con-
fesseur, que d'argent, que ie y auois
mis, que en autres choses) bien qua-
tre cens escuz. Et ainsi ie delaislay
tout bien deux mois, que n'en vou-
loye ouyr parler, car tous mes parens
me blasmoient & tourmentoyent tant
que ie ne pouuois boire ne manger,
& ie deuiens si maigre & si desfiguré
que tout le monde croyoit que ie
fusse empoisonné. Et brief ie fuz
encores tant animé & enflambé de
besoigner plus que deuant mille fois,
car ie doulais mon temps, qui se pas-
soit. Et i'auois plus de cinquante huiet
ans. Helas ie ne besongnois pas en
droicte voye ne matiere, car (comme
dict Geber) de quelconques corps

N

imparfaictz, comme plomb, estaing, fer, cuyure à le mesler avec les corps, parfaictz simplement par nature, ilz ne s'en fôt pas plustost parfaictz. Car les corps parfaictz par nature ont seulement simple forme parfaite pour leur degré & nature, & nature y a seulement besoigné quant au premier degré de perfection, & ainsi ilz sont comme morts, & ne peuuent rien bailer de leur perfection aux corps imparfaictz pour deux causes : Premièrement, Car ils demeurent eux mesmes imparfaictz, partant qu'ilz n'ont que celle seule perfection, que leur est nécessaire & requise.

Secondement, parce qu'ilz ne peuuent mesler ensemble les principes d'eux, comme il est escript au xij. digeste de Pandecta, & au liure de Calib, & au liure de Geber, & en l'œuvre naturelle, & en Maître Daatin.

&

DES METAVX. 195
& en Arnault de Ville-neufue, toutes
ses raisons y sont clairement mises.
Mais, comme il est escrit au miroüer
d'Alchymie, & aussi en l'adresse
des errans, que composa Platon: Et
en l'epitre de Euural, & aussi au grãd
Rosaire desiré, & par Euclides en son
brief traicté, & aussi en tous les li-
vres veritables disans ainsi: les corps
vulgaires, que nature seulement en
la minere a acheuez, ils sont morts,
& ne peuuent parfaire les impar-
faicts, mais si par art nous les pre-
nions, & les parfaissions sept ou dix
ou douze fois, d'autant tindroyent-
ils à infinis. Car alors sont ils pene-
trans, entrans, tingens & plusque par-
faicts, & vifs, au regard des vulgai-
res. Et par ce dict Rasis & Aristote
en sa lumiere des lumieres, & Aul-
phanes en son Pandecte, & Da-
niel au cinquiesme chapitre de son

retraicte, que nostre or complet, est plus que vif: Et que nostre or n'est pas or vulgaire, ne aussi nostre argent blanc, qui est tout vne chose n'est pas argent vulgaire, car ils sont vifs, & les autres sont morts, n'ont nulle force. Et aussi comme l'on peut appercevoir au liure Doré du code de toute verité, & en plusieurs autres. Et par ainsi nous en auons veu & cogneu plusieurs & infinis, besoignans en les amalgamations & multiplications au blanc, & au Rouge, avecque toutes les matieres, que vous sçauriez imaginer, & toutes peines, continuations & constances (que ie croy) qu'il est possible, mais iamais nous ne trouuons nostre or, ne nostre argent multiplié, ne du tiers, ne de moitié, ne de nulle partie. Et si auons veu tant de blanchissemens & Rubifications, de receptes, de sophistications par tant
des

des païs : tant en Rome, Nauarre, Escosse, Turquie, Grece, Alexandrie, Barbarie, Perse, Messine, en Rhodes, en France, en Espagne, en la terre sainte & ses enuiron, en toute l'Italie, en Allemaigne, & en Angleterre, & quasi circuyant tout le monde: Mais iamais nous ne trouuions, que gens besoignans de choses sophistiques & matieres herbales, animales, vegetables, & plantables, & pierres mineralles, sels, aluns, & eauës fortes, distillations & separations des elements, & sublimations, calcinations, congelations d'argent vif par herbes, pierres, eauës, huyls, fumiers, & feu & vaisseaux tres-estranges: & iamais nous ne trouuions labourans sur matieres deuës. Nous en trouuions bien en ses païs qui scauoyent bien la pierre, mais iamais n'en pouuions auoir leur accointance. Et par

nyon

N 3

ainsi ie despendy en les choses, que
cherchant que allant, que pour es-
prouuer, que pour autre chose bien
dix mil trois cens escus, & vendy
vne gardienne qui me valoit bien
huiet mille florins d'Allemaigne, tant
que tous mes parens me debouto-
yent, & fuz en moult grande pau-
ureté, & si n'auoye plus gueres d'ar-
gent. Aussi i'estois ia vieux de soi-
xante deux ans & plus, & encores
quelque matiere que i'eusse, peine,
& souffreté & vergoigne, qu'il me
faillloit laisser mon pais, Me confiant
toufiours en la misericorde de Dieu,
qui iamais ne deffault à ceux qui ont
bonne volonté & trauaillent, ie m'en
allay en Rhodes, de peur d'estre co-
gneu, & la toufiours ie cerchois, si
puisse nully trouuer, qui me peult
conforter. Et vn iour trouuay vn
comme, grand clerc & Religieux,
qu'un

qu'on disoit, qu'il sçauoit la pierre,
& m'en allay à luy, & par grandes pei-
nes ie eu son accointance, & me cou-
sta beaucoup, & ie empruntay d'un
homme, qui cognoissoit les miens,
bien huit mil florins. Et voicy com-
ment il beſoignoit. Il prenoit or fin
tresbien batu, & argent fin tresbien
batu, & les mettoit ensemble avec
quatre parties de Mercure sublimé,
& tout mettoit en fians de cheual
par bien vnze mois, & puis distilloit
à tresfort feu, & venoit vne eauë, &
au fond demouroit vne terre, que
nous calcinasmes à grand feu, & la
cuyſions par elle en son vaisseau. Et
l'eauë que nous en auôs distillé, nous
la distillions encores par bien six
fois. Et toutes terres, qui demou-
royent au fond, nous les assemblions
avec la premiere, & ainsi nous distil-
lasmes, tât qu'il ne faisoit plus de tet-

re: Et quand nous eufmes assemblées toutes nos terres en vn vaisseau, & toutes nos eaux en vn vrinal, nous remettions l'eau petit à petit dessus la terre, mais iamais pour peine, que nous y puissions mettre, la terre ne vouloit prendre son eauë. Mais toujours l'eauë nageoit par dessus. Et luy laissa bien sept mois, que nous ne vîmes point de coniunction ne alteration quelconque. Et puis nous feismes plus grand feu, mais iamais nulle coniunctiõ ne se y faisoit. Et par ainsi tout fut perdu. Et à cela ie y fuz bien trois ans, & y despédy bien cinq cens escuz. Celuy auoit des beaux liures, c'est à sauoir: le grand Rosaire, & alors quant ie eue esté comme desesperé, ie m'en alloys lyre & estudier Maistre Arnault de Ville neufue, & le liure des parolles, que composa Marie la propheteſse, & autres plusieurs,

ſieurs, & ie regardois & eſtudiois, & ie veyſ clairement, que tout ce que auoye faict, ne valoit rien. Et ſi eſtudiois bien par huyctans de long en ſes liures, qui eſtoient bons & beaux, & plains de bonnes raiſons philoſophales, euidentes & tresbonnes, & cogneu clairement, que toutes mes oeuvres du temps paſſé ne valoyent rien, & ie regarday le Code de toute verité qui dict tant bien; Nature ſe emende en ſa nature, & nature ſ'eſcuiſt de ſa nature. Et nature ſurmonte nature, & nature contient nature. Et le dict liure me inſtruiſt fort, & me deliura de mes ſophiſtifications & ouvrages errans, & eſtudiay auant que beſoigner, & arſnois & paſſois maintes nuits ſans dormir. Car ie penſois en moy meſmes que par homme ie ny pouuois paruenir, partant que ſ'ils le ſçauoient, i'amaïs ne le vou-

droyent dire, & s'ils ne le sçauoyent,
dequoy me seruiroit-il les frequenter,
& tant y despédre, & mettre de temps
& ces biés, & moy desesperer: & ainsi
le regarday là où plus les liures s'ac-
cordoyent. Alors ie pensois que ce-
la estoit la verité. Car ils ne peuuent
dire verité, que en vne chose. Et par
ainsi ie trouuay la verité. Car où plus
ils se accordent cela estoit la verité.
Combien que l'un le nomme en vne
maniere, & l'autre en vne autre, tou-
tesfois c'est tout vne substance en
leurs paroles. Mais ie cogneu que la
fauscté estoit en diuersitez: & non
point en accordance, car si c'estoit ve-
rité, ils n'y mettroient qu'une matie-
re, quelques noms & quelques figures
qu'ils baillassent: Parquoy filz pour
roy ay voulu prédre peine de faire ce
liure lequel i'ay composé, à fin que ne
te desesperes, & que tu ne soyes trô-
pé.

pé, comme moy. Car le plus clair & beau exemple qui soit, c'est par ce qu'on voit aduenir à autrui, se gouverner. Et en mon Dieu, ie croy que ceux qui ont escript parabolicquement & figuratiuement leurs liures en parlans de cheueux, de vrine, de sang, de sperme, d'herbes, de vegetables, animales, de plantes, & de pierres minerales, comme sont sels, aluns, cuperoles, atramens, vitriols, borraux, magnesie, & pierres quelcôques & eaües (ie croy di-je) que oncques il ne leur cousta gueres, ou qu'ils n'y ont prins gueres de peine, ou qu'ils sont trop cruels. Car (au nom de Dieu) moy, qui ay eu tant de peine & de labeur, i'en ay encore grand pitié & grande compassion des suruenans. Qui doncques par amour fraternelle croire me vouldra, qu'il me croye, car c'est son prouffit, & à moy n'est que

peine

204 DE LA PHILO. NATV.
 peine. Et qui ne me voudra croire,
 se ne resfentira en ses operations, &
 de luy mesmes se chastira, si par exem-
 ple d'autrui il ne se veut chastier. Ne
 vous chaille de faux Alchimistes, ne
 de ceux qui croient en eux. Car tout
 ce que par aduanture vous pourrez
 trouuer en voz liures, c'est qu'ils
 vous desuoyent par leurs affermes
 & faux sacremens, en disant: quant ils
 ne scaient plus que dire, ie l'ay fait;
 il est ainsi. Et ie dis, que si tu ne les
 fuyes, iamaïs tu ne gousteras rien de
 bien, car ce que les liures t'ottroyent
 d'un costé, ils te l'ostent de l'autre par
 leurs affirmations & sermens. Et (en
 mon Dieu) moy-mesmes, quand j'ay
 eü ceste science, auant que ie l'eusse
 experimentee & mis en ceuvre, ie l'ay
 sceuë par liures, bien deux ans auant
 que ie la feisse. Mais comme ie vous
 dis, quand par aucune aduenture ve-
 noient

noient à moy ces trompeurs larrons
pendables, & detestables par leurs
grands sermens, ils me desuoyoyent
de la bonne opinion, là où les liures
m'auoyent mis. Et iuroyent aucunes-
fois d'aucunes choses, qui n'estoient
pas vrayes, dequoy ie scauois bien le
contraire: car ia en mes folies ie l'a-
uois esprouué. Et par ainsi ne pou-
uois ie iamais venir à affermer mon
opinion, iusques à ce que ie les lais-
say du tout, & m'adonnay à estudier
touliours de plus en plus sur ceste
matiere. Car qui veut apprendre,
doit frequenter les sages, & non les
trompeurs. Et les sages, par lesquels
l'on peut apprendre sont les liures,
posé, qu'ils le monstrent en estranges
noms & paroles obscures. Car sa-
chez que nul liure ne declaire en pa-
roles vrayes sinon par parabolle, com-
me figure. Mais l'homme y doit ad-
uifer

uifer & reuifer souuent le possible de la sentence, & regarder les operations que nature adresse en ses ouurages. Parquoy ie concluz (& me croyez) laissez s'opifications, & tous ceux qui y croient, fuyez leurs sublimateurs, coniunctions, separations, congelations, preparations, disjunctions, connexions, & autres deceptions. Et se taisent ceux, qui affermet autre taincture que la nostre, non vraye, ne portant quelque prouffit. Et se taisent ceux, qui vont disant & sermonnant autre soulfre que le nostre, qui est caché dedans la magnesie, & qui veulent tirer autre argent vif que du seruiteur rouge, & autre eauë que la nostre, qui est permanente, qui nullement ne se conioinct que à sa nature, & ne mouille autre chose sinon chose qui soit la propre vnitè de sa nature. Car il n'y a autre vinaigre que le

le nostre, ne autre regime que le nostre, ne autres couleurs que les nostres, ne autre sublimation, que le nostre, autre solution que la nostre, autre congelatiō que la nostre, autre putrefactiō que la nostre. Laissez alūs, vitriols, sels & tous atramens, borax, eauës fortes quelconques, animaux, bestes, & tout ce que d'eux peut sortir, cheueux, sang, vrines, spermes, chairs, œufs, pierres & tous mineraux. Laissez tous metaux seules, car combien que d'eux soit l'entree, & que nostre matiere par tous les dictés des Philosophes doibt estre composee de vif argent, & vif argent n'est en autres choses, que es metaux, comme il appert par Geber, par le grand Rolaire, par le Code de toute verité, par Aristote, par Platon, par Morien, par Haly, par Calyb, par Marie, par Auicenne, par Cōstātin, par Alexādre,
par

207

208 DE LA PHILO. NATV.
 par Bendegid, Esid, Serapion, par Maître Arnault de Villeneuve, par Satrie qui fait le liure, qui est appelé Liliun, par Daniel, par Sainct Thomas en Breuiloque, par Albert en sa Trinite, par l'Abreuiation, de l'Escor, en l'epistre de Senecque, qu'il escript à Aros Roy d'Arabie, & de Hemus, par Morien, & par Euclides en son septantesme chapitre des Retractations, & par le philosophe au 3. des Metheores, là où tout clair, sans nulle parabole, est dict, que les metaux ne sont autre chose, que argent vif, congelé par maniere de degré de decoction: toutesfois ne sont-ils pas, nostre pierre, tandis qu'ils demeurent en forme metalliche, car il est impossible, que vne matiere aye deux formes. Comment doncques voulez vous, qu'ils soyent la pierre, qui est vne forme digne, moyenne entre metal & Mercure,

care, si premier icelle forme ne luy
est ostee & corrompue ? Et pource di-
sent Aristote & Democritus au liure
de la Phisique au 3. chapitre des Me-
theores, facent grand chiere les Al-
chemistes, car ils ne muient iamais
la forme des metaux, s'il n'y a redu-
ction faicte à la premiere matiere.
Et ainsi le disent tous les liures parlans
de nature metalliche. Mais pour a-
voir entendement, que c'est à dire,
que les muir & reduire en leur pre-
mier estre, vous debuez scauoir, que
la matiere est celle chose, dequoy est
faicte vne forme, ou quelque chose,
comme la premiere matiere de l'hô-
me est sperme d'hôme & de femme.
Mais les ignorans, cuydant entendre
ce mor de reduction à la premiere
matiere ainsi : c'est à scauoir de la re-
duire, (comme ils disent) es quatre
elemens. Car les quatre elemens sont

O

la premiere matiere des choses crees,
 Ils disent vray, que la premiere matie-
 re sont les quatre elemens. Mais c'est
 a dire, ils sont la premiere matiere
 de la premiere matiere, c'est à sca-
 uoir, les elemens tous quatre, se sont
 les choses, dequoy sont faits le souf-
 fre & le vif argent, lesquels sont la
 premiere matiere des metaux. Rai-
 son pourquoy. Car les quatre elemens
 sont aussi bons pour faire vn asne &
 vn bœuf, comme pour faire les me-
 taux, car il faut que premier les ele-
 mens se façēt par nature vif argent &
 soulfre, deuant que les elemens puis-
 sent estre dits la premiere matiere
 des metaux. Comme par exemple,
 quand vn homme est composé, il n'est
 pas composé des quatre elemens,
 qui sont encores quatre elemens,
 mais desia nature les a transmue en
 la premiere matiere de l'homme.

Aussi

Aussi quāt nature a trāsmuez les quatres elemens en Mercure & soulfre, alors est la premiere matiere des metaux propre. Pourquoi? Car face nature apres tout, ce qu'elle voudra sur ceste matiere, (c'est à sçauoir Mercure & soulfre) ce sera tousiours forme metalliche. Mais au parauant & durant ce qu'ils estoient encores quatres elemens, & que ce n'estoit point encores argent vif ne soulfre, nature eust bien peu faire de ces quatres elemens vn bœuf, vne herbe, ou vn homme, ou quelque autre chose. Ainsi il appert clairement que les quatres elemens qu'ils veulent dire ne sont point la premiere matiere des metaux, mais soulfre & vif argent sont appelez la propre & vraye premiere matiere des metaux. Et si ce que ils disent, estoit vray il s'ensuyuroit, que les hommes, les metaux,

les herbes, les plantes & bestes brutes
 ce seroit tout vne chose. & ny auroit
 nulle difference. Car si cela estoit
 vray les métaux ne seroyent que qua-
 tres elemens, & ainsi tout seroit vne
 chose, qui seroit conceder vn grand
 inconvénient. Et par ainsi il appert
 clairement, que les quatre elemens
 demeurans ainsi, ne sont point la pre-
 miere matiere des métaux. Item encores
 ne le veux prouver ainsi. Car si cecy estoit vray, que les
 quatre elemens fussent la premiere
 matiere des métaux, il s'ensuiroit,
 que des métaux se pourroient faire
 les hommes, car les hommes ne sont
 faitz que des quatre elemens. Et par
 ainsi il s'ensuiroit, que d'une chose
 se pourroit faire chascune chose, &
 l'un semblable n'engendreroit point
 son semblable non plus que le métal;
 car tout ne seroit que les quatre ele-
 mens

mens. Et (comme vous sçavez) toutes choses se font des quatre elements. Ainsi il ne faudroit point de generation, ne de semence propre & ny auroit nulle difference, quant tout seroit fait des quatre elements, & tout seroit une substance. Exemple le sperme d'homme à part & celui de la femme à part ne sont point la premiere matiere de l'enfant, parce que nature en peut bien faire autre chose durant qu'ils sont ainsi à part: comme les coquerils en matiere vermineuse. Mais quant une fois ils sont conioints, & vniz ensemble en leurs vertus, si que l'un a en soy la vertu de l'autre, & l'autre pareillement de l'autre, adoncques nature ne peut faire autre chose, que celle forme de l'enfant. Car c'est la fin d'icelle matiere, & n'a autre fin: adoncques ceste spermati-

tion

O 3

214 DE L'APHILO. NATV.
 que vnion s'appelle premiere matie-
 re. Car apres que ceste matiere est fai-
 cte, nature besoignant sur icelle ne
 faict que la forme d'un enfant. Et na-
 ture ne peut donner autre forme à la
 matiere sur laquelle elle besoigne,
 que la chose, à laquelle icelle matiere
 est inclinee & disposée: & toute sa
 fin. Et ainsi doncques, ceste sper-
 matique vnion faicte, nature besoi-
 gnant ne luy peult donner autre
 forme que d'humaine. Et ceste ma-
 tiere n'est disposée, & n'a puissan-
 ce de receuoir autre forme que ce-
 ste la. *huc xuy 22. zimoioo mol*
 Exemple gros pour les ignorans.
 Quant vn homme veut aller à quel-
 que chemin, & il est en vn carrefour,
 il n'est point encores au propre che-
 min du lieu, où il veult aller, plustost
 qu'en vn autre. Mais quand yne-
 fois il est au sentiers qui se adresse au
 chem

chemin, face apres ce qu'il voudra, continuant tousiours le droict chemin, il viendra là. Ainsi il appert clairement, que chascune chose à sa propre voye, & sa propre matiere de quoy elle se fait & non pas que chascune chose se face de chascune matiere.

Item si cecy estoit vray, il ne faudroit ia ne ciel, ne clarté, car les quatre elemés iamaïs ne mueroient leur nature, & tout le seroit tousiours vne chose qui est vne chose erronnee.

Item il appert clairement apres par experience que chascune chose à sa chose semblable, de quoy elle se fait naturellement, & ne s'en peut faire autre chose. Comme pour faire vn cheual, il fault nature cheualine muee en sperme, vny de deux matieres contraires: toutes foyes de vn genre cheuallin. Et pour faire

sup

O 4

216 DE LA PHILO. NATV.
 vn homme nature ne prent point
 nature cheualline principalement.
 Car chacune chose a sa principale se-
 mence, dequoy elle se faict, & se mul-
 tiplie d'elle mesmes, & non pas autre-
 ment.

Item cecy appert. Car en la crea-
 tion de l'homme Dieu feist l'homme
 & puis la femme, & leur dist, faictes
 de vos substances semblables à vous.
 Puis dist des autres, qu'il auoit fai-
 ctes: Apporte chascun son fruct, & el-
 le se multiplie, & face son semblable.
 Car si d'une chose eust peu tout estre
 faict, Dieu n'eust pas tant faict de cho-
 ses. Mais il en a faict de chascune
 sorte, à fin que chascun feist son sem-
 blable. Item mesmes Dieu en la Bi-
 ble ne dist-il pas à Noë deuant le de-
 luge, fais vne Arche longue & lar-
 ge, & y mets de chascun animal vne
 paire, a sçauoir masle & femelle, à fin
 que

que apres nostre ire pallee chascun multiplie selon son genre, & non autrement. Ainsi doncques tu voys clairement, que chascune chose requiert son semblable, pour estre faicte & engendree. Car ainsi a cree Dieu les racines des cocatures diuerses, à fin que chascune multipliasse sa substance.

Item ie te veux prouuer mon propos par les auctoritez des philosophes. Car l'Eseot dit clairement, que argent vif coagulé, & argent vif sulfurieux, ce sont la premiere matiere des metaux.

Item en la turbe, vn appelle Nofcus, (lequel fut Roy d'Albanie) dit ainsi, Saches que d'homme ne vient que homme, de volatil que volatil, ne de beste brute que beste brute, & que nature ne s'amende que en sa nature, & non point en autre. Pareillement dit Maistre Iean de Mehung en son

218 DE LA PHILO. NATV.
testament : Chascun arbre porte
son fruit vn poyrier poyres , vn my-
granier mygraines , & ainsi le metal
faict & multiplie le metal & non au-
tre chose.
Item Geber dit en sa Summe(lequel
Geber parle deuëment en aucuns li-
eux , combien que tout son liure soit
sophistique & erronneux)nous auons
tout experimenté & par raisons spe-
ctables , mais nous n'auons , ne sçau-
rions trouuer chose demeurante , ne
stante ne permanente , que la seule
humidité visqueuse, laquelle est la ra-
cine de tous metaux. Car toutes les
autres humiditez par le feu legiere-
ment s'en vont,& euaporent, & se se-
parent , l'vn element de l'autre com-
me l'eau par le feu , l'vne partie s'en
ira en fumee , l'autre en eau & l'au-
tre en terre demeurant au fôd du vais-
seau.Et ainsi se separent les elemés de
rou

toutes choses, car ils ne sont pas bien
yniz en homogencation. Et quelque
petit feu que vous faciez, quelque
chose que vous y metties se consu-
mera & se separera de sa naturelle cõ-
position. Mais la humidité visqueuse
(c'est à sçavoir Mercure) iamaïs ne s'y
consomme, ne se separe de la terre, ne
de son autre element. Car ou tout de
meure, ou tout s'en va, & chose quel-
le qu'elle soit, ne s'y diminue du
pois. Et ainsi par ces mots expres con-
clud Geber, q̃ pour ceste digne pier-
re, ne faut quelle seule substãce de Mer-
cure, par art tresbien mondifiée, pe-
netrante, tingente, stante à la bataille
du feu, ne se permettant en parties
diuerſes separer, ains tousiours se te-
nant en sa seule essence de mercurio-
sité. Adoncques (dit il) c'est chose se
conioignant au profond radical des
metaux, & corrompent leur forme
impair

220. ^{De l'Vray Philoſophy Natv.}
 imparfaicte, & leur introduiſant vne
 autre forme ſelon la vertu de l'elixir,
 ou medecine tingée ſelon la couleur.
 Item Aros, le grãd Roy (qui fut tres
 grand clerc) dit noſtre Medecine eſt
 faicte de deux choſes, ſçavoir d'une eſ-
 ſence, eſt à ſçauoir de la vnion Mer-
 curiale, fixe & non fixe, ſpirituelle &
 corporelle, froide & humide, chaude
 & ſeiche, & d'autre choſe me. ſe peut
 faire, car l'engin de l'art ne ſe peut
 rien de nouueu en nature en ſa ſa rac-
 ne. Mais nature aydée par art deſe-
 ment en l'enſeignant, & l'art aydée
 par nature en luy paracheuant ſes de-
 ſirs profonds en toute intention de
 bon ouurier. Item Morien dit: Meſlez & gettes
 la medecine deſſus les corps diminuez
 de perfection. Et dict: que ce n'eſt
 autre choſe, que argent vif par art e-
 xalté ſur l'argent vif imparfaict. Et
 ain

ainsi ilz, monstrent, clairement que
ce n'est autre chose que asgeni vif.
Item Maistre Arnault de Villeneuve
dict. Toute ton intention soit à
digerer & cuire la substance Mercuri-
queuse, & selon sa dignité elle digni-
fiera les corps, qui ne sont autres cho-
ses, que substance Mercurieuse des-
cuiète. Il se pourroit prouuer par in-
finies raisons, que le Mercure dou-
ble est la seule matiere prochaine
premiere des metaux, non pas les
quatre elemens. Et ie l'ay voulu pro-
uer, pour faire taire vne multitude
d'errans, qui (pour coufermer leurs
erreurs) afferment les quatre ele-
mens estre la premiere matiere des
metaux. Item l'on pourroit aussi ar-
guer & opposer contre moy toute
ma responce. Et bien (disent ils) nous
reduisons les quatre elemens apres
nostre art, en Mercure & en souffre,
qui

qui sont la premiere matiere des metaux, & par ainsi ils auront mieux valu d'estre reduits à celle simplicité & subtilité des quatres elemens, que d'estre seulement reduits en leur premiere & prochaine matiere, c'est à sçauoir en seule substance Mercurielle. Je veux prouuer, que cecy est erronee & faux par plusieurs raisons euidentes, à fin que du tout ie leur elouë la bouche, & leur face faire fin à leur mauuaise intentiō, & qu'on ne die pas que ie corrige les autres de ma volonté, mais par bonne raison. Je te dis, que si cecy estoit vray, il ne faudroit point qu'il y eust aucune nature. Pourquoy? car art feroit les spermes de toute choses, & feroit hommes des elemens seulement sans autre nature, & sans alteration. Il feroit les principes des compositions, laquelle chose est contre tout bon enten-

entendement. Car nature produict
& a produict la matiere, dequoy a-
pres l'art luy ayde. Il s'ensuiuroit d'oc-
ques, que vn Medecin, par son art, ou
par herbes feroit resusciter vn mort,
ou vn homme qui seroit mourant,
qu'il le gueriroit. Ce qu'est contre le
dict d'Auicenne & de Rasis, là où ils
disent ainsi. Medecine est seulement
aydante à nature. Car si nature n'y
est, elle ne peult auoir effect. Aussi vn
laxatif mis en vn corps mort, ne las-
che point, car il n'est point adressé
par nature. Et comme dit Hipocra-
tes en ses Aphorismes. Art presuppo-
se vne chose par seule nature crée, &
y fait lors ayde, & art ayde ceste na-
ture, & nature l'art, ce que Hippocra-
tes monstre clairement, Lequel Hip-
pocrates es principes naturels, fut
plus diuin que humain, & comme
ange spirituel sans corps. Il appert
don

doncques que art en besoignant aye
vne matiere, laquelle aye desia esté
par nature, & non pas par art. Et si el-
le estoit par art, la nature n'y seroit
requisse, car ce seroit ia son ouurage,
& elle ny mettroit rien de nouveau.
Ainsi appert-il clairement, que natu-
re d'elle mesme fait les natures sper-
matiques, & les crée. Puis art besoi-
gnant par dessus, les conioint en
suyuant la fin & l'intention de ver-
tu spermatique naturelle, sur laquel-
le elle besoigne, & non autrement.

Item par autre raison ie le veux
prouuer. Car quant ils seroyent re-
duits, s'il estoit possible en quatre e-
lemens, ne faut il pas, que ces qua-
tres elemens se reduisent apres en-
cores vne fois en Mercure & soulfre
(qui sont la premiere matiere des me-
taux) comme i'ay dit, & desia prou-
ué. Ainsi il te faudroit premierement
red

reduire les corps en argent vif & en
soulfre : & puis cest argent vif icy &
ce soulfre en quatre elemens. Et puis
encores ses quatre elemens en soulfre
& en argent vif, à celle fin que tu en
puisses faire nature Metallicque, ce
que seroit grande folie de le faire.
Car puis que tout n'est qu'une mes-
me chose & une substance, & qu'il
n'acquiert point une nouvelle natu-
re ne matiere par ceste reductiō, ains
qu'il n'y a toujours seulement ce, que
y estoit de premier, dequoy luy ser-
uent tant de reductions? Car autant
de substance y auoit-il durant qu'ils
estoyent en forme de sperme de vif
argent, & de soulfre, comme apres
qu'il est reduict es quatre elemens,
& ne acquiert rien de nouveau, ne en
vertu, ne en pois, ne en quantité, ne en
qualité. Raison. Car il n'y a nulle ma-
tiere nouvellement conioincte, qui

P.

la dignifiast, ne que entre eux ils se exaulent, mais tousiours n'est-ce que vne seule matiere menée çà & là, sans point d'addition: & par ainsi elle vaut autant en forme de sperme propre, comme en forme des quatres elements. Mais si tu opposois de nostre pierre, en disant: que aussi bien elle ne acquiert rien, ie te dis, que si faiçt. Car nous la reduisons à fin, que en icelle reduction se face coniunction de nouvelle matiere d'une mesme racine, & sans ceste reduction ne se peut faire: mais il y a addition de matiere. Ainsi de ces deux matieres, l'une aide à l'autre pour faire vne matiere plus digne, qu'ils n'estoyent quant ils estoyét toutes seules à part, & ainsi il appert tout clairement que nostre reduction est requise. Car par elle les matieres prennent nouvelle forme & vertu, & se y met matiere
nou

©BIU Santé DES METAUX. 227
nouuelle. Mais en telles reductions
(comme ils disent) il ne s'y met point
d'auantage nulle matiere nouuelle,
pour quelque chose qu'ils facent, car
ce n'est autre chose ce qu'ils font, que
circuit yne matiere nue, de forme,
sans rien innouer, ne exalter par nul-
le acquisition de matiere ne de for-
me. Et par ainsi il appert clairement,
que leurs reductions ne sont que fan-
tasies folles, & erronees. Item ie le
veux prouuer par Maistre Guillau-
me le Parisien, vn tresgrand clerc, qui
fust sage en ceste science, & en tou-
che bien au propos, & dit ainsi. En la
creation de l'enfant : il y a premiere-
ment commixtion de deux spermes
differens en qualitez, l'vne froide
& moite, & l'autre chaude & sei-
che, dedans le vaisseau maternel, &
la chaleur de la mere, digerant
& mixtionnant les vertus des deux
P 2

spernies, & augmentant leur vertu par
 sanguine humidité, qui est de la sub-
 stance, dequoy est le sperme feminin,
 l'augmentant, engrossissant & actisant
 la vertu active du sperme masculin,
 & le nourrist iusques à ce que par-
 faitement soit faicte moyenne sub-
 stance, tenant de la nature des deux
 totalement, sans diminution ne su-
 perfluité. Et (comme il dict) expresse-
 ment nature crée les spermes, non
 pas par art. Car l'art ne scauroit. Mais
 apres l'art les mette au ventre mater-
 nel. Et (comme il dict) il y a bien art
 aydant à nature à les mesler comme
 se tenir chaudement, guetes ne se
 mouuoir, manger choses bonnes &
 de legiere digestion. Mais art ne faict,
 que ayder à nature en besoignes ia
 faictes par nature mesmes. Et depuis
 il dict ainsi semblablement en nostre
 art. Art ne scauroit créer les spermes
 d'elle

DES METAUX. 229
d'elle seule. Mais quand nature les a
créés, adonques art avecques la ver-
tu naturelle, qui est dedans les matie-
res spermaticques, ia créés, les con-
ioinct comme ministre de nature, car
il est clair, que art n'y met rien de for-
me ne de matiere, ne de vertu, mais
seulement elle ayde de ce qui est, &
n'est pas faict. Et tourefois y est elle
avec nature, l'aide. Ainsi appert il clai-
rement par ce notable & sage hom-
me Maistre Guillaume (qui est le chef
des escolles de Paris) que nature crée
les matieres, & non pas art. Mais apres
quand elles sont créés, art les faict
estre & conioindre avecques la vertu
naturelle, qui est la cause principale.
Et art est la cause secóde de ceste cho-
se. Et ainsi notez bien, que art ne faict
rien sans nature. Car assez pourra vn
homme semer & labourer la terre,
auant qu'il en recueille aucun bien, si

230 D E L A P H I L O . N A T V .
 premier n'y a matiere que nature aye
 crée, c'est à ſçauoir le grain de fromēt.
 Et par ainſi l'art eſt aydée de nature,
 & nature de l'art. Et par-ce, il apert
 treſclairemēt, qu'art ne ſçauoit creer
 les ſpermes, ne les matieres des me-
 taux, mais nature les crée, & puis art
 adminiſtre. Et par ce peux-tu veoir,
 que ne l'hōme, ne ſon art ne ſçauoiēt
 reduire les quatre elemēns en forme
 ſpermatique reductiue, alteratiue, ne
 attractiue, à ceſte fin tendāte & diſpo-
 nente, à telle receuoir d'actiō ne for-
 me. Et ſi tu m'argue que les philoſo-
 phes diſent, qu'en noſtre œuvre il faut
 qu'il y ait les quatre elemēs, ils entē-
 dent q̄ les deux ſpermes ſont les qua-
 treſ qualitez des quatre elemēs, c'eſt
 à ſçauoir, chaud & ſec, en l'argent viſ-
 meur, qui eſt le ſperme maſculin : &
 froid & moite en l'argent viſcerud &
 imparfait, quāt à la fin qui ſont terre &
 eauē

©BIU Santé
 DES METAUX. 231
 eauë dedás le sperme feminin : nō pas
 que actuellement soiēt quatre choses
 elemētales separées, cōme sōt les qua-
 tres elemēs que nous voyōs. Car il ne
 feroit plus matiere premiere des me-
 taux, n'aussi art humain ne les sçauoit
 alterer, pour en faire les deux spermes
 metallicques qui sont la premiere ma-
 tiere des metaux. Cōme dit cecy ex-
 pressēmēt & tout clair Calib philosofe,
 qui fut Roy d'Albanie, en ceste fa-
 çon icy. Sachez qu'au cōmēcemēt de
 nostre œuure, nous n'auōs à besogner
 que de deux matieres seulemēt, l'o n'y
 voit que deux, l'on n'y touche q̄ deux,
 aussi n'en entrēt que deux, n'au com-
 mencement, ne au milieu, ne à la fin.
 Mais en ces deux les quatre qualitez
 y sont virtuelles. Car au maieur sper-
 me cōme au plus digne les deux plus
 dignes elemens y sont en qualité, qui
 sont feu & air. Et à l'autre sperme
 P 4

qui est crud & imparfait en sa nature sont les deux qualitez, & les deux autres elemens imparfaits & moins dignes, qui sont eauë & terre. Et ainsi par ce Calib icy peux tu veoir clairement, qu'en cest art il n'y a que deux matieres spermaticques d'une mesme racine, substance & essence, c'est à sçavoir de seule substance Mercurielle & visqueuse & seiche, qui ne ioignent à chose qui soit en ce monde, fors au corps. Item cela mesme dit tout clair Morien en son liure disant : Faictes le dur aquaticque à celle fin que l'eauë se conioigne à luy, & celez le feu dedans l'eauë froide, c'est à dire, cōioints le sperme masculin, qui n'est autre chose, que Mercure cuit & meur, qui tient en luy en digestiō l'element du feu, que tu mesles dedans le sperme feminin, c'est l'eauë vifue. Et à ce propos dit Isudrius en la turbe. Meslez

lez l'eauë avecques le feu, & adôcques
est-ce vne spermatique vniô, & est en
puissance tresprochaine de receuoir
& venir à la perfectiô de la pierre tres-
noble. Mesmes dedans le Code de
toute verité dit vn philosophe, nom-
mé Atesimalef. Mets l'homme rouge,
avec sa femme blanche en vne cham-
bre ronde circuis de feu d'escorce,
avec vne chaleur continuelle, & les
y laissez tant qu'y soit faicte conion-
ction de l'homme en l'eauë philoso-
phale, mais non pas vulgaire, (c'est à
dire) en eauë tenâte tout ce qui est re-
quis à sa perfectiô, qui est alors la pre-
miere matiere de la pierre, & non au-
trement, car elle a en soy la nature du
fix qui la fixe, & la nature spirituelle
& digne substâce de pierre tresnoble.
Briefuement sachez que tous les phi-
losophes (qui bien les entēd) sont tous
concordans. Mais ceux qui sont les

P 5

234 DE LA PHILO. NAT V.
 ignorans, & ne sont point es enfans
 de la science, les trouuent differens.
 Maintenant ie t'ay prouué & parlé
 de la première matiere des metaux,
 & ay dict que c'est Mercure & soulfre,
 à fin que nous procedons en nostre
 liure au proufit des auditeurs, &
 qu'ils ne passent pas sans sçauoir que
 c'est à dire Mercure & soulfre, &
 qu'elle chose c'est: & comment en la
 terre sont créés les metaux, & de leurs
 differences, par raisons nécessaires, &
 par auctoritez de mes magistras les
 philosophes, desquels ie l'ay
 appris & sçeu par la volon-
 té de Dieu mon
 createur. S'EN



S'ENSVIT LA TIERCE

PARTIE DE MON LIVRE,

ou ie veux parler des Principes &

racines des metaux, & y mettre

raisons euidentes & phi-

losophales.

POUR auoir entendement de ceste matiere, il faut premierement sçauoir, que Dieu feit au commencement vne matiere confuse & inordonnée sans nul ordre, laquelle estoit pleine (par la volôté de Dieu) de plusieurs matieres. Et d'icelle il en tira les quatre elements, desquels il en fist bestes & creatures diuerles, en les melât. Et aucunes creatures il a fait intellectiues, les autres sènsitiues & vegetatiues

XUET

tiues

236 DE LA PHILO. NATV.
tiues, & les autres minerales. Et les intellectiues sont creés de quatre elements, mais le feu & l'air y ont plus de domination que les autres, encores le feu y est abaissé pource que l'air y est aussi bien seigneur en ceste chose là comme luy, cōme sont les bestes brutes, chevaux, asnes, chiens, oyseaux, & toutes creatures sensitiues. Les autres sont creés des quatre elemēs, qui s'appellent creatures vegetatiues lesquelles croissent, & s'alimentēt & ont vie, mais ils n'ont point de sens, ne d'entendement, & ceux là sont composez de l'air, & de l'eau, qui ont domination. Mais desia l'air y est abaissé de sa dignité par l'eauē, & l'eauē par vne seule substance terrestre vaporeuse. Et ainsi sont apres les mineraux, lesquels sont creés de terre & d'eauē, mais la dignité de l'eauē est plus terrestre que aquaticque, & en ces mineraux

raux à diuerses formes, & jamais ne se peuuent multiplier, sinon en reduction à leur premiere matiere. Les autres creatures deuant dictes ont leurs semences, esquelles est toute la vertu multiplicatiue, & toute la perfection finale de la chose composee, & la matiere metalliche se fait de seul Mercure froid & moite crud. Mais comme ia vous ay dict, toutes choses ont les quatre elemens. Aussi dedans le Mercure qui est es veines de la terre, y a quatre elemens, c'est à sçauoir chaud, & moite, froid & sec. Mais les deux ont diminution, c'est à sçauoir froid & moite, & le chaud & sec sont subiects, ainsi quand la chaleur du mouuement celeste penetre tout à l'entour de la terre, dedans lesdites veines. La chaleur d'iceluy mouuement celeste, qui est dedans lesdites veines de la terre y est tant petite qu'elle est imperceptible,

238 DE L'APHILO. NAT V.
tible, & y est cōtinuée. Car posé qu'il
soit nuit, la chaleur naturelle ne lais-
se pas d'y estre. Et icelle chaleur ne
vient pas du soleil (cōme veulent dire
aucuns fols) ains viēt de la reflection
de la sphere du feu, qui circuit l'air, &
aussi du mouuēmt cōtinuel des corps
celestes, qui font chaleur continuelle
tant lente, que à peine se peut seule-
ment imaginer, ne entendre. Et enco-
res si le soleil estoit cause de la cha-
leur minerale (comme dict Raymond
Lulle & Aristote) encores seroit touf-
iours chaleur continuelle, car la terre
est enuironnée par le soleil iour &
nuit. Mais ceste opinion (quoy que dit
Raymond Lulle & Aristote) est faulse
& erronnée. Car le soleil n'est ne
chaud ne froid, mais son mouuēmt
est naturellement chaud. Adonçques
ceste chaleur menée par le mouuēmt
des corps celestes, va continuellemēt
es

©BIU Santé
DES METAVX. 31 239
es veines de la terre, nō pas qu'elle es-
chauffe (comme cuident aucuns fols)
qu'elle face (disent-ils) la mine chaude.
Car si elle estoit chaude quelque pe-
tite chaleur actiue qu'il y eust, elle ne
mettroit point dix ans à cuire en per-
fection de soleil le Mercure, lequel y
est plus de six cens ans, ainsi comme il
est tout clair. Car la terre est froide
& seiche, & les mineres sont au cen-
tre de la terre. Et faudroit doncques
auant que la chaleur passast aux mine-
res de la terre, si qu'elles eussēt & sen-
tissent realement la chaleur du soleil,
tant petites qu'elle fust, que nous,
qui sommes à l'air mourussions de
chaleur, que nous auions pour pas-
ser l'eau & la terre, pour aller es lieux
mineraux: car la froideur de l'eauē &
l'espeſſeur de la terre la tueroient si
elle n'estoit forte. Et par ainsi nulle
beste, ne creature ne viuroit des-
sus

sus la terre, si ce (qu'ils disent) estoit
vray. Mais cecy se doit entendre na-
turellement, par ce qu'ils sont com-
posez de quatre elemens, c'est à sça-
voir: le Mercure, quand les elemens se
mouuent & eschauffent le Mercure,
ceste motion faiët la naturelle cha-
leur. Et ainsi le feu, qui est dedans le
Mercure, & l'air se meuuent & se es-
leuent petit à petit. Car ils sont plus
dignes elemens, que n'est l'eauë & la
terre du Mercure. Mais toutesfois
l'humidité & la froideur domine. Et
pource que la chaleur & seicheresse
sont plus dignes elemens, ils veulent
vaincre les autres, c'est à sçauoir la
froideur & humidité, qui domine
au Mercure, pource que le naturel
mouuement & chaleur causée des
mouuemens des corps celestes meu-
uent aussi les mouuemens du Mercu-
re: c'est à dire, les qualitez. Et par l'og
tem ps

temps premier la secheresse du Mercure vaint vn degré de son humidité, & se faiet plomb. Et puis apres elle vaint encores vn autre degré, & se faiet estaing, & puis la chaleur du Mercure cominence à consommer vn peu de l'humidité, & de la froideur, & se faiet lune. Et puis la chaleur encores plus domine, & se faiet Arain. Et puis fer & soleil parfaict. Et ainsi les deux qualitez deuant dictes qui souloyent estre succombées par froideur & moiteur, maintenant consomment & succombent les autres, & la chaleur & secheresse dominant. Et ces deux qualitez, qui au premier succomboient, c'est à sçauoir chauld & moite, quand il commence à soy reueiller (c'est le soulfre) & la froideur & humidité du mesme Mercure (c'est Mercure) Ainsi le faut-il entendre: c'est à sça-

Q

uoir, que le soulfre n'est point vne chose, qui soit diuisee du vif argent ne separée. Mais est seulement celle chaleur & secheresse, qui ne domine point à la froideur & humidité du Mercure: lequel soulfre apres digéré domine les deux autres qualitez (c'est à dire) froideur & moiteur, & y imprime ses vertus. Et par ces diuers degrez & decoction se font les diuersités des metaux. Et à l'experience, regardes le plomb, il est volatil par vn feu continué, car les deux qualitez (c'est à sçauoir le froid & le moite du Mercure) n'ont encores esté autres par le chauld & le sec. Et le chauld & le sec ne dominant en nulle maniere. Et s'ils dominoyent, ilz ne s'en iroyent point en aucune maniere de dessus le feu, plus fort du monde. Car le mercure ne s'en iroit pour feu, ains se resiouyroit dedans son

son semblable. Mais tous les autres
metaux le fuyent, excepté le so-
leil. Car encores sont froids & moi-
tes les vns plus que les autres, selon
qu'ils tiennent moins encores de
froideur & humidité. Adoncques ils
fuyent leurs contraires, & ne les peu-
uent souffrir, & s'ent volent. Car cha-
cune chose fuyt son contraire, &
se resiouyst de son semblable, ainsi il
s'enfuit bien, que le soleil n'est que
pur feu en Mercure. Car iamais pour
gros feu, qu'il soit ne s'enfuyt-il, ou
tous les autres ne le peuuent souffrir
les vns plus, les autres moins, selo que
ils sont plus prochains de la cõplexiõ
du feu. Et ainsi peut-on entendre de
la complexion des metaux & des mi-
neres. Car soulfre n'est autre chose,
que pur feu, c'est à sçauoir chaud & sec
cachez au Mercure, qui est par long
tẽps en la minere par le naturel mou-

Q 2

244 DE LA PHILO. NATV.
uement des corps celestes, se mene
aussi sur les autres (froid & moite du
Mercure) & les digere , selon les de-
grez des alterations en diuerses for-
mes metalliches. Et la premiere est
plomb la moins chaude & moyte , la
seconde estaing, la troisieme argent,
la quatrieme arain, le cinquiesme
fer, la sixiesme soleil, lequel soleil est
à la perfection de nature metallic-
que, & est pur feu, digeré par le soul-
fre, estans dedans le Mercure. Et aussi
tu peux voir clairement, que soulfre
n'est pas vne chose à part hors de la
substance du Mercure, & que ce ne
soit pas soulfre vulgal. Car si ainsi
estoit, la matiere des metaux ne
seroit point d'une nature homoge-
née, qui est contre le dire de tous
les Philosophes. Mais les Philoso-
phes ont appelé cecy soulfre, par
ce que cest es qualitez dominantes,
c'est

c'est vne chose inflammable, comme soulfre, chaulde & seiche comme soulfre. Et pour ceste similitude l'appelle on soulfre. Mais non pas que ce soit soulfre vulgal, comme aucuns fols cuydent. Ainsi tu peux veoir clairement que la forme metal-licque n'est autrement crée par nature, que de pure substance Mercurielle, & non pas estrange. Et ledict Geber, dict clairement en sa Summe ainsi. Au profod de la nature du Mercure est le soulfre, qui se fait par longue attente es veines de la minere de la terre. Item tout clair le disent Morien & Aros : Nostre soulfre n'est pas soulfre vulgal, mais est fixe, & ne vole point. Et est de la nature Mercuriale, & nō d'autre chose. Et ainsi (disent-ils) faisons nous comme nature. Car nature n'a en la minere autre matiere pour besogner, que pure forme Mer-

Q 3

curialle comme appert par raison autorité & experience. Et au dict Mercure est le soulfre fixe, & incombustible qui parfaict nostre œure, sans ce qu'autre substance y soit requise, que pure substance Mercurielle. Semblablement le disent Calib, Bendegid, Iesid, & Marie tout clair ainsi. Nature fait les metaux de chaleur & secheresse surmontante la froideur & moyteur du Mercure, en l'alterant, non pas que autre essence le parface: Ainsi appert-il clairement par tous les philosophes qui seroient longs à reciter: mais aucuns fols cudent, que en la procreation des metaux, il y aduienne vne matiere sulphureuse. Et ainsi il appert clairement que dedans le Mercure (quand nature besogne) est le soulfre enclos, mais il n'y domine point, sinon par le mouuement chaleureux, ou ledict
soul

souffre se altere, & les deux autres
elemens du Mercure. Et nature par
ce souffre es vaines de la terre faict,
selon le degré des alterations, di-
verses formes des metaux. Ainsi pa-
reillement nous ensuyvons nature.
Nous ne mettons rien d'estrange
en nostre matière. Mais en nostre
argent vif est souffre fixe, incom-
bustible, Mercurieux, lequel tou-
tesfois ne domine point encores,
car l'humidité, & froideur du Mer-
cure volatil domine encores. Mais
par continuelle action de chaleur
sur ce nostre vif argent perseuerant,
le fixe, & meslé par tout le volatil do-
mine, & vaint la froideur & humidité
de Mercure. Et la chaleur & seche-
resse du fixe, qui sont ses qualitez cō-
mencé à dominer, & selon les de-
grez de ceste alteration du Mercure
par son souffre se font diverses cou-

Q 4

Q 4

leurs metalliques ne plus ne moins,
que nature faißt es mineres. Car la
premiere est, la noirceur Saturnelle,
La seconde est blancheur Iouialle,
La troisieme est Lunaire. La qua-
triesme Araineuse, La cinquiesme
Martialle. La sixiesme soldicque. Et
la septiesme nous la menons vn de-
gré par nostre art plus, que ne fait na-
ture. Car nous le faisons vn degré en
perfection metalliche plus parfaite
en rougeur sanguine & treshautaine.
Et de ce qu'il est ainsi plus que par-
faict, il parfaict les autres. Car s'il
n'estoit parfaict sinon seulement au
degré, que nature simple le parfaict,
dequoy nous seruiroit la longueur de
ce temps de neuf mois & demy, car
nous prendriôs aussi bien ce corps la
comme nature l'a crée. Mais comme
par deuant ie vous ay monstré, il
faut, que le corps masculin soit plus
que

que parfaict par art ensuyuant nature. Et ainsi de son autre perfection il peut parfaire les autres imparfaicts, de son abondante & plantureuse radiation en pois, en couleur, en substance, en racines, en principes mine-raux. Et pourtant qui seroit tant van-teux, de le cuyder parfaire tel, que nous le demandons, par autres choses estranges là où il n'y a point de commixtion en ses racines? Car comme dit la turbe, là où la verité est esleuée de toute fausseté, & par Aristeus (qui fut gouverneur seize ans du monde vniuersel par son grand sçauoir & entendement, lequel estoit Grec, & fut assembleur des disciples de Pythagoras, lequel comme on liët és Chronicques de Salomon, fut le plus sage apres Hermes, qui oncques fut, & si liët-on, que iamais il ne mentoit, & par ce il

usl

Q s

250 DE LA PHILO. NATV.
s'appelloit en aucuns liures d'Astro-
logie le Veridique) trouue on ,
dans son liure) que nature ne s'a-
mende que en sa nature, Comment
doncques voulez vous emender
nostre matiere, sinon en sa propre
nature ? regarde bien aussi Parme-
nides, comment il en parle. Car ie
te dys (en mon Dieu) que ce fut
celuy qui fist mon premier adres-
seur de mes erreurs. Ainsi doncques
il appert, que nature metaliques
ne s'amende que en sa nature me-
tallique, & non en autre chose quel-
le qu'elle soit. Et par nostre art nous
acheuerons en quelques mois, là où
nature met milliers d'ans. Car pre-
mier la chaleur es mineres est nulle,
partant que si elle y estoit il se feroit
acoup: mais en nostre ceuvre nous
auons chaleur double, c'est à sçauoir
du soulfre & du feu, aydant l'un à
l'autre

l'autre, non pas, comme dict Constantin & Empedocles, que le feu soit de la substance de la matiere, qui augmente l'œuvre, car il s'ensuyuroit qu'elle perceroit de iour en iour plus, qui est vne chose plaine d'erreur. Mais seulement le feu est tout l'art, dequoy se ayde nature, car nous n'y sçaurions faire autre chose. Et pource sachez que le feu fort ne les altere point l'un l'autre. Et aussi feu fort les garde d'avoir mouvement l'un avecques l'autre. Mais faictes feu vaporant, digerant continuel, non violent, subtil, environné, acréux, cloz, incomburant, alterant Et (en mon vray Dieu) ie t'ay dit toute la maniere du feu, & recapitule mes mots mot à mot, car le feu est tout, comme tu peux veoir par tous les dits du Code de verité. Item à ce propos regardez que dict le grand

252 ^{le grand} ROFAIRE : LA PHILO. NATV.
le grand Rosaire : Gardez que vous
ne vueillez parfaire vostre solution
auant le temps requis , car cest auan-
cement est signe de priuation de con-
ionction. Et pour ce dict-il : Soit
fait vostre feu perseuerant & doux
en degré de la nature , & amiable au
corps digerant & secluant froideur.
Item à propos dict aussi Marie la
prophetesse : le feu fort garde de fai-
re la conionction , le feu fort taint
le blanc en rouge de paur cham-
pestre , & ainsi tu peux imaginer de
toy-mesmes , comme moy-mesmes
l'ay faict. Car ie l'ay mis en chaleur
de fiens , & en rien ne valoit. Et
en feu de charbon , sans nul moyen,
& ma matiere se sublimoit , & ne
se dissoluoit point. Mais en feu
comme ie t'ay dict vapoureux , di-
gerant , continuel , non pas violent,
subtil enuironné , acereux , clair &
enclos,

enclos, incomburant, alterant, & penetrant & vif. Et si tu es homme (tel que tu doibs estre vn vray estudiant) tu entendras par ces parolles ce que doibt estre. Et mesmes regardes, que dict la Turbe sans aucune enuie, l'experience artificielle le te monstre quel il sera. Regardez aussi comme dict la Lumiere d'Aristote: Mercure se doibt cuyre en triple vaisseau, & c'est pour euaporer & conuertir l'actiueté de la secheresse du feu en l'humidité vapoureuse de l'air circuyant la matiere. Regardez à ce propos ce que Geber & Senecque afferme: Le feu ne digere point nostre matiere, mais la chaleur alterant & bonne, qui est estimée seiche par l'air, qui est le moyen là où le feu se ait à mouuoir & à moytir. Mais de cecy n'en ay ie rien voulu parler. Car c'est le feu qui le parfait,

254 DE LA PHILO. NATV.
faict, ou qui le destruiet. Et comme dict Aros & Calib : En tout nostre ouurage nostre Mercure & le feu teussissent au milieu & à la fin. Mais au commencement n'est-il pas ainsi, car ce n'est pas nostre Mercure. Lequel est bon à entendre.

Item Morien dict, Sachez que nostre Leton est rouge, mais nous n'en auons nul profit iusques à ce que il soit blanc. Et sachez que l'eau tiède penetre & blanchisse comme elle est, & que le feu humide & vaporeux faict le tout. Item regardez ce que disent Bendegid, Maître Jehan de Mehung, & Haly. Aussi entre vous, qui toutes nuits & iours cherchez & despensez voz pecunes, & consommez vos biens, & perdez vostre temps, & rompez voz entendemens, & estudiez en tant de subtilitez de liures, ie vous certi-

fic

fie & faits à ſçauoir en charité, &
 pitie, comme feroit le pere à ſon en-
 fant vnique. Que blanchiſſez le Le-
 ton rouge par l'eau blanche eſtouf-
 fée & tiède Et rompez tant de li-
 ure ſophiſtiques, & tant de regi-
 mes, & tant de ſubtilitez, & me cro-
 yez. Car autrement ce n'eſt que rom-
 pement de ceruelle, & tous viennent
 à ce que ie te dys. Et ainſi peux tu
 voir clairement, que ceſte parole eſt
 vne des meilleures paroles, qui onc-
 ques fut dictée. Regardez que dit le
 Code de toute verité: Blanchiſſez le
 rouge, & apres rougiſſez le blanc. Car
 c'eſt tout l'art, le commencement &
 la fin. Et moy ie te dis, que ſi tu ne
 noirciz, tu ne peux blanchir, car noir-
 ceur eſt le commencement de blan-
 cheur, & la fin de noirceur eſt ſigne
 de putrefaction & alteration, & que
 le corps eſt penetré & mortifié. Et à
 mon

156 DE LA PHILO. NATV.
mon propos dict Morien le sage phi-
losophe Romain : s'il n'est pourry, &
noircy, il ne se dissouldra point. Et
s'il ne se dissoult sont eüe ne le pour-
ra par tout penetrer ne blanchir. Et
ainsi il n'y aura point de conionction
& mixtion, ne par consequent de
vnion : car il faut mixtion auant que
y aye vnion, & faut alteration, auant
que mixtion. Et faut composition
auant alteration. Et ainsi par ces de-
gréz nostre matiere est faite à l'exem-
ple de nature, en tout & par tout, sans
y rien adiouster ne diminuer : comme
tu peux voir par mes dictz. Mais pour
ce que aucun pourroyent parler &
demander du poix de nostre matie-
re, aussi comment nature prend ce
poix, ie leur responds, que es lieux de
la minere il n'y a nul poix, comme ie
vous dis. Car poix est quād il y a deux
choses. Mais quand il n'y a que vne
chose

chose. & vne substance, il n'y a point de regard au poix. Mais le poix est, quant au regard du soufre, qui est au Mercure. Car, (comme ie t'ay dict) l'elemēt du feu, qui ne domine point au Mercure crud, est celuy qui digere la matiere. Et pource qui est bon philosophe sçait bien combien l'elemēt du feu est plus subtil que les autres, & combien il peut vaincre en chascune composition de tous autres elemens, Et ainsi le poix est en la composition premiere elementale du Mercure, & riē autre chose. Il faut doncques que premierelement la composition ou cō-ionction se face, puis alteration, puis mixtion, puis l'union se fera. Et pour ce, celuy qui veut bien ressembler nature en tout, & par tout les faictz, doit proportionner son poix à celuy de nature & non autrement. Et à ce propos regardez que dict le

2007

R

288 DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE.
 Code de toute verité: Que si vous
 faites confectio sans pois il y vien-
 dra retardation, par laquelle tu seras
 descouragé si tu le fais.
 I T E M. A ces propos dict très-
 bien Abugazal qui fut Maistre de Pla-
 ton en ceste science, la puissance
 terrienne sur son résistanc selon la
 resistance, différer, c'est l'action de
 l'argent en ceste matiere. Lesquelles
 paroles sont motz dotez sur le fon-
 dement du pois, & autrefois les ayé
 bien epiloguées. Et qui ne sera clere,
 ne les entendra pas tost. Mais si tu
 n'es clere, fais le toy exposer par un
 sage & discret. Moy, meismes de le te
 exposeroye; mais il ay voué & promis
 à Dieu, à raison & aux philosophes,
 que jamais par moy en paroles clai-
 res & vulgaires ne seroit mis le pois,
 ne la matiere, ne les couleurs. Sinon
 en paroles parabolicques, lesquelles
 vous

vous aurez tantost. Et ie te dis bien
 que ceste parolle est toute vraye
 sans aucune diminution, ne super-
 fluité, en suivant la custume des
 sages, doncques ie t'ay parlé en mon
 liure des inuenteurs de ceste scien-
 ce, & de ceux qui l'ont eue. Et t'ay
 dict & reuelé que moy mesme l'ay
 eue du commencement iusques à
 la fin, & aussi des trompeurs, & de
 mes despens, & peine. Et ie te dis
 que j'auoye bien 64. ans. avant que ie
 sceusse. Et si auois commencé depuis
 que j'auois 18. ans. Mais si i'eusse eu
 tous les liures, que j'ay eu depuis ie
 n'eusse pas tant tardé, & ne tardeis
 que par defect de liures. Et n'auois si-
 non quelques receptes erronnées, faul-
 ses, & faux liures. Et si ne communia-
 quoy, & sermonnois que avecques
 gens faux, & larrons, ignorans, mauditz
 de Dieu. & de toute la philosophie.

R 2

Mais apres que ie sceu ceste science, i'ay bien eu l'acointance de quinze personnages qui la scauoient vraiment, mais entre les autres il y auoit vn Barbarin, lequel comme nous en parlions ensemble (& toutesfois ie le scauois ia deux ans au parauant, mais ie ne l'auois point faicte) ainsi que d'aduanture il m'eschappa en nous dispositions de dire, que ie ne l'auois point faicte, me vouloit de puis desuoir & destourner de sorte que pour ceste cause ie le laissay. Car ie la scauoye aussi bien comme luy. Mais nous en dispositions comme freres. Et la plus grande chose de quoy nous parlions estoit de celer ceste science precieuse. Et ainsi comme ie vous dis apres que ie l'ay sceue, i'ay eu l'acointance d'assez d'iceux qui la scauoient, parauant encores que ie l'eusse faicte. Et parlions clairement.

Mais

Mais (quant à la manière du feu, les
vns estoient diuers aux autres, com-
bien que la fin fust tout vns chose.
Ainsi comme le te dict la turbe, Que
finant ne s'en vole deuant le pōursuy-
uant, & q le feu se face de mainte ma-
niere, comme il veut estre faict, ainsi
ie concludz maintenant & entendz
moy. Nostre œuvre est faicte d'une
racine, & de deux substances Mercu-
rielles, prinſes toutes crues, tyrées de
la minere, nettes & pures, conion-
ctes par feu d'amitié, comme la ma-
tiere le requiert, cuytës continuelle-
ment iusques à ce que deux en fa-
cent vn & en cest vñ icy, quant ilz
son mēlēs, le corps est faict esprit, &
aussy l'esprit est faict corps. Adonc
ques vigotēs ton feu iusques à ce
que le corps fixe, taigne le corps non
fixe en sa couleur & en sa nature. Cap-
sachez, que quant il est bien mēlé il

en li

R :

surmonte tout, & reduict à luy, à sa
vertu. Et sachez que apres il rainet
& vainct mille fois mille & deux
cens fois mille, & qui la veu le croye
Et aussi se multiplie-il en vertu, &
en quantité, comme le venerable &
tres-ueritable Pythagoras, & sin-
daius y & le Code de toute verité en
parlēt tresseuilemēt. Et sachiez que
oneques en nulz liures ie ne trouuay
la multiplicatiō, sans en ceux cy: c'est
à sçauoir, au grand Rosaire, en la Pan-
decte de Marie au Veridiēque, au
Testament de Pythagoras, en la bé-
noïste turbe, en Morien, en Auicen-
ne en Bolzain, l'Abūgazel qui fut frere
de Bendegist, Isid, qui estoit de
Constantinoble cité. Es autres liures
si elle y estoit iamaïs ne l'ay peu ap-
pre. Et si ay bien veu vn de la Mar-
que d'Ancone, qui sçauoit tres-
bien la pierre, en fis la multiplication
il ne

il ne le ſçauoit pas, & me pourſuyoit
 bien par ſeize ans. Mais iamais par
 moy il ne l'a ſceu. Car il auoit les ha-
 ures comme moy. Je t'ay parlé de
 toute la ſpeculatiue, & t'ay informé
 des principes mineux & raiſons ne-
 ceſſaires par leſquelles tu peux ele-
 uer ton entendement à cognoiſtre
 les faulſetez d'auecques les veritez,
 & eſtre informé & aſſuré en ceſte
 œuvre. Maintenant ie te veulx me-
 ſtre practiqualement la pratique
 en obscures parolles, ainſi comme
 ie l'ay faiſte quatreſois & compoſée.
 Et ie te dis bien, Quiconques au-
 ra mon liure il ſera ou debura
 eſtre hors de toute angoiſes, &
 debura ſçauoir la verité accom-
 plie ſans nulle diminution. Car
 (en mon Dieu) ie ne te ſçauois
 pluſ clairement parler, que ie t'ay
 parlé, ſi ie ne le te monſtrois. Mais

R 4

205 DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE.
 raison ne le veut pas. Car toy mes-
 mes, quāt tu le scauras (ie te dis vray)
 tu le ceieras encotes plus que moy,
 entre ce feras tu controucé de ce
 que j'ay parlé si ouuertement.
 Car c'est la volonté de
 Dieu, ainsi comme
 dict la turbe
 par tout.
SI EN
 En te dis bien. Quiconques au-
 ra mon liure il sera ou deburs
 estre hors de toute agouille, &
 deburs sçauoir la verité acrom-
 pie sans nulle diminution. Car
 (en mon Dieu) ie ne te sçauois
 plus clairement parler que ie l'ay
 parlé, si ie ne le monstrois.

R



SENSVY T LE QVA

TRIEME LIVRE, AV-

quel L'auteur parlant de la pra-
 étique la met vn peu pa-
 rabolique-
 ment,



R T V dois sçauoir, que
 quand i'eu tât estudié, que
 ie me senty vn peu clerc,
 ie commençay à cercher
 gens vrais de ceste science & non
 pas erreux. Car vn homme sçauant
 demande vn autre sçauant, non pas
 le contraire. Par conclusion cha-
 cun demande son semblable, en al-
 lant ie passay par la ville d'Appu-
 lég, qui est en Inde, & ouy dire qu'il
 y auoit là vn des grands clercs du

R 5

monde en toutes sciences, lequel
auoit pendu vn loyeles disputations
vn beau petit liure de tresfin or, les
feuillerts & la couverture, & tout le-
dict liure. Et cela estoit pendu a tous
venans, qui en scauroient arguer. Alors
moy allay par la ville & tousiours de-
sirant de paruenir a choses d'honneur
(mais scachans que sans me mettre
en auant & auoir courage, i'ama-
is ne perulendrois a l'oz & honneur pour
science que sceulle,) si est-ce que
ie prins courage par l'enhorrement
d'un homme vaillant, de sorte qu'e-
stant en chemin me mis en train pour
aller aux disputations, la ou ie gaignay
ledit liure deuant tout le monde pour
bien disputer. Lequel me fut presen-
te par la faculte de Philosophie. Et
tout le monde me commençoit a
regarder tresfort. Alors ie m'en allay
pensant par les champs, pour ce que
i'estois

BIO Santé.
 V T DES METAUX. 267
 i'estois las d'estudier. Vne nuit ad-
 uint, que deuois estudier pour
 le lendemain disputer, ie trouuay
 vne petite fontenelle belle & claire,
 toute environnée d'une belle pierre.
 Et ceste pierre la estoit au dessus d'un
 vieux creux de chaine, & tout à l'en-
 uiron estoit bordée de muraille de
 peur que les yachies & autres bestes
 brutes ne volatiz il ne s'y baignas-
 sent. Adoncques i'auois grand ap-
 petit de dormir, & m'allis au des-
 sus de la dicte fontaine, & ie veis
 quelle se couuroit par dessus, & es-
 toit fermée. Et il passa par la vn petit
 stre ancien, & de vieil cage. Et ie
 luy demanday pourquoy est ceste
 fontaine ainsi fermée dessus, & des-
 soubs, & de tous costés. Et il me fust
 gracieux & bon, & me commença
 tout ainsi à dire. Seigneur il est vray
 que ceste fontaine est de terrible vertu
 plus

268^{n^e} DE LA PHILO. NAT V
 plus que nulle autre, qui soit au mon-
 de, & est seulement pour le Roy du
 païs, qu'elle cognoist bié, & luy elle.
 Car iamaïs ce Roy ne passe par icy,
 qu'elle ne le tire à soy, Et est avec-
 ques elle dedans icelle fontaine à se
 baigner 282. iours. Et elle resuinit
 tellement ledict Roy, qu'il n'y a hom-
 me qui le puisse vaincre. Et il y passe
 ainsi. Et ainsi ce Roy a faict clore la-
 dicté fontaine tout premier d'une
 pierre blanche & røde, comme vous
 voyés. Et la fontaine y est si claire, que
 fin argét & de celeste couleur. Apres,
 à fin qu'elle fust plus forte, & que les
 cheuaux n'y marchassent ne autres
 bestes brutes, il y esleua vn creux de
 chaisne trenché par le milieu, qui gar-
 de le soleil & l'ombre de luy. Apres
 (comme vous voyés) tout à l'entour
 est elle d'espeße muraille bien close.
 Car premier elle est enclose en vne
 piet

Pierre fine & claire, & puis en creux
de chaisne. Et cela est parce que i-
celle fontaine est de si terrible natu-
re, qu'elle penetreroit tout, si elle e-
stoit enflammée & courroucée. Et
s'elle s'enfuyoit, nous serions per-
dus. Adoncques ie luy demanday s'il
y auoit veu le Roy. Et il me respon-
dit q'ouy, & qu'il l'auoit veu entrer.
Mais que depuis qu'il y est entré, &
que sa garde l'a enfermée, i'amaïs on
ne le voit iusques à cēt & trēte iours. ^{4^{me}}
Alors il commence à apparostre, & ^{1^{re}}
à resplandir. Et le portier qui le garde
luy chaulse son baing cōtinuellemēt
pour luy garder sa chaleur naturelle,
laquelle est mūcée & cachée dedans
ceste eauē claire, & eschauffe iour &
nuict sans cesser. Adoncques ie luy
demanday de quelle couleur le Roy
estoit. Et il me respondit qu'il estoit
vestu de drap d'or au premier, & puis
auoit

270 DE LA PHILO. NATV.
auoit vn pourpoint de velours noir
& la chemise blanche comme neige,
& la chair aussi sanguine cōme sang.
Et ainsi ie luy demanday tousiours de
cē roy. Apres luy demanday quant ce
roy venoit à la fontaine, s'il amenoit
grande compagnie de gens estranges
& de menu peuple avecques luy. Et
il me respondit amiablement en soy
soubzriaut : certainement ce Roy.
quant il se dispose pour venir, il ne
mene nul q̄ luy, & laisse tous les gens
estranges. Et n'y approche nul que
luy à ceste fontaine. Et nul n'y ose
aller, sinon sa garde, qui est vn simple
homme. Et le plus simple du monde
en pourroit estre gardé. Car il ne
fert d'autre chose, sinon de chauffer
le baing. Mais il ne s'aptoche point
de la fontaine. Alors ie luy deman-
day s'il estoit amy d'elle, & elle amie
de luy. Et il me respondit il s'entre-
ayment

ayment merueilleusement, la fontei-
ne l'attire à elle; & non pas luy elle,
car elle luy est cōme mere. Et ie luy
demāday de quelle generation qu'e-
stoit ce Roy, & il me respondit. On
sait bien qu'il est fait de ceste fon-
teine là. Et ceste fonteine l'a fait tel
qu'il est sans autre chose. Et ie luy de-
manday. Tient il guieres de gens? Et
il me respondit. que six personnes,
qui sont en attente que s'il pouoit
mourir vne fois ilz auroient le Roy-
aume aussi bien que luy. Et ainsi le
seruent & ministrent, car ilz attendēt
tout leur bien de luy. Adoncques ie
luy demanday s'il estoit bien. Et il me
respondit qu'il estoit plus que la fon-
teine, & plus meur que nulz de ses
gens qui sont soubz luy. Et ie luy dis.
Pourquoy est-ce donc que les six cor-
paignōs & subiectz ne le tuēt, & ne le
mettēt à mort, puis qu'ilz attēdēt tant

de

272 DE LA PHILOSOPHYE NATURELLE.
 de biens de luy par sa mort, & ainsi
 puis qu'il est si vieil? Et adoncques il
 me respondit. Combien qu'il soit biē
 vieil, si n'y a il nul de ses gens ne sub-
 iectz, qui tāt endurest froid & chaud,
 cōme luy, ne pluye ne vent ne aucu-
 ne peine. Et ie luy dis, au moins que
 ne le tuent ilz. & le mectent à mort?
 Et il me respondit, que tous six, ne tou-
 re la force ensemble ne chacū à part
 soy, ne le sçauoient tuer. Et commēt
 doncques auroient ilz le Royaume,
 qu'il tient, puis qu'ilz ne le peuuent
 auoir iusques apres sa mort, & qu'ilz
 ne le peuuent tuer? Adoncques il me
 dist. Tous six sōt de la fontaine & en
 ont eū tous leurs biens aussi bien cō-
 me luy. Et ainsi pour amour qu'ilz en
 font, elle les prent & tyre a elle; & le
 tue, & le met à mort. Puis il est resus-
 cité par elle mesmes. Et puis de la sub-
 stance de son Royaume, qui est en tres
 menues

ménues parties, chascun en prent sa piece. Et chascun, pour petite piece qu'il en aye, il est aussi riche cōme luy & l'un cōme l'autre. Et ie luy demanday combien faut il qu'ils attendent? Et il commença à soubzrire, & dīre ainsi. Sachez que le Roy y entre tout seul, & nul estrangier ne nul de ses gens n'y entrent dedans la fontaine, cōbien qu'elle les ayme bien, ils ny entrent point. Car ils ne l'ont encores point deseruy, mais toutesfois quād le Roy y est entré premieremēt il se despoille sa robe de drap de fin or battu en feuille toute couuerte, & la baille à son premier homme, qui s'appelle Saturne. Adonc Saturne la prēt & la garde. 40. iours ou 42. au plus quant vne fois il l'a eue. Apres le Roy deuest son pourpoint de fin velours noir & le donne à son second homme, qui est Iupiter, & il luy le gar-

S

de vingt iours bons. Adoncques Iu-
 piter par le commandement du Roy
 le baille à la Lune, qui est la tierce per-
 sonne belle & resplendissante, & le
 garde 20. iours. Et ainsi le Roy est en
 sa pure chose blanche, comme nei-
 ge, ou fin fleur, ou sel fleury. A-
 lors il deu est sa chemise blanche & fi-
 ne, & la baille à Mars, lequel pareille-
 ment la garde 40. & aucunes fois 42
 iours. Et apres cela Mars (par la volon-
 té de Dieu) la baille au Soleil jaune,
 & non pas claire, q la garde 40. iours.
 Et apres viét le Soleil très beau & san-
 guin, qui la prend & bien tost. Et a-
 donques celui la garde. Et ie luy
 dys: Et puis que deuent tout cecy?
 Adoncques la fontaine se ouure.
 Et puis ainsi comme elle leur a don-
 né la chemise, la robe, & le pour-
 point, elle à trestous (a vir coup) leur
 donne sa chair sanguine vermeille &
 tref

hautre à manger. Et alors ont ilz leur desir. Et ie luy dis. Attendent ils iusques à ce temps là, ne peuuent ilz auoir rien de bien iusque à la fin? & il me dist, quant ils ont la chemise s'ilz veulent quatre d'iceux en feront grand chere. Mais il n'auroient que le demy Royaume. Et ainsi pour vn petit d'auantaige, ils ayment mieux attendre la fin, à celle fin qu'ils soyent couronnez de la couronne de leur Seigneur. Et ie luy dys n'y vient il iamais nul medecin ny rien? Non dist il personne ne y vient autre qu'un gardien qui au dessous faict chaleur continuelle, enuironnée, & vaporeuse, sans autre chose. Et ie luy dys, ce gardien là, a il gueres de peine? Et il me respondit, il a plus de peine à la fin qu'au commencement. Car la fontaine s'en flambe. Et ie luy dys, l'ont veue beau

276 DE LA PHILO. NAT V.
 ccoup des gens? Et il me dist. Tout
 le monde la deuant les yeux, mais ils
 n'y cognoissent rien. Et luy diz. Que
 font ils encores apres? Et il me dist.
 S'ils veulent ilz peuuent encores
 eux six purger le Roy par troys iours
 en la fontaine, circuyant & conti-
 nuant le lieu au contenu de la con-
 tenante contenue en luy baillant le
 premier iour son pourpoint le iour
 apres sa chemise, & le iour apres
 sa chair sanguine. Et ie luy diz, de
 quoy sert cecy? Et il me dist. Dieu
 fait vn & dix, cent & mille, & deux
 cents mille. Et puis dix fois tout le
 multiplia. Et ie luy dys. Je ne l'en-
 tends point. Et il me dist. Je ne t'en di-
 ray plus. Car ie suis ennuyé. Et alors
 ie vis qu'il fut ennuyé, & moy aussi
 auois appetit de dormir, pource que
 le iour precedét i'auoye estudié, & le
 conuoiaiy, Ce vieillart estoit si sage,
 que

que tout le ciel luy obeissoit, & tout
 trembloit deuant luy. Adoncques ie
 m'en reuins à la fontaine tout secre-
 tement, & cōmençay à ouurir toutes
 les fermures, qui estoient bien iustes,
 & cōmençay à regarder mon liure
 que j'auoye gaigné. Et de la resplen-
 deur de luy qui estoit tant fin, aussi
 que j'auoye appetit de dormir, il
 cheut en la fontaine deuant dite. Et
 s'en fuz tout courroucé, que ce fut
 grand merueilles. Car ie le vouloye
 garder pour louange de mon hon-
 neur, que j'auoye gaigné. Adoncques
 ie cōmençay à regarder dedans, & i'e
 perdus la veue totalement. Et moy de
 commencer à puiser ladicte fontai-
 ne, & la puisay si bien & discrettemēt,
 qu'il n'y demeura, que la 10. partie
 sienne, avecques les dix parties. Et
 moy cuidant tout puiser, ils estoient
 fort tenans ensemble. Et en mettant

noctur

S 3

peine à faire cela, il y suruint des gés
promptement, & ie n'en peu plus ti-
rer. Mais avant que ie m'en allasse l'a-
uois tresbien fermé toutes les ouuer-
tures, à fin quilz ne vinssēt point que
i'eusse puisé la fontaine, ne aussi que
ie l'eusse veüe, & aussi quilz ne me
emblassent mon liure. Alors la cha-
leur du baing qui estois à l'enaison
pour baigner le Roy s'eschauffoit, &
allumoit. Et ie fuz en prison pour vñ
mesfaiet 40 iours. Adoncques quant
à la fin de quarante iours ie fuz hors
de prison ie vins regarder la fontai-
ne, & ie veis nubles noires & obscu-
res, lesquelles durerent par long tēps,
mais brief à la fin ie vis tout ce que
mō cœur desiroit & n'y eū gueres de
peine. Aussi n'auras tu pas si tu ne te
desuoyes en ce mauuais chemin &
erreux, faisant les choses nature re-
quiert. Et ie te dir (en mon Dieu) que
quicon

quiconques lira mon liure, s'il ne l'en-
tend par luy, iamais par autres ne l'en-
tendra, quoy qu'il en face. Car en ma
parabolle tout y est, la pratique, les
iours, les couleurs, le regime, la vo-
ye, la disposition, la continuation,
tout au mieux q'ay peu faite, pour
vostre digne reuerence, en pitié, en
charité, & en compassiō des pauvres
labourans, en ce précieux art. Ainsi
est acheué mon liure par la grace de
Dieu, le createur, qui donne à toutes
gens de bonne volonté grace & puis-
sance de l'entendre. Car (en mon
Dieu) il n'y a guieres de difficulté
pour l'entendre a qui a bon sens, sans
y imaginer tant de fantasies, ne de
subtilitez : Car tant de subtilitez (ie
te le dys à toy) ne sont point de mon
intention, des sages. Mais le plain
chemin naturel comme ie t'ay desia
dict, est declaire en ma speculatiue.

S 4

Parquoy (mes enfans) à qui ce liure
parviendra apres celuy à qui ie l'a-
dresse, vûeilles prier Dieu pour mon
ame, car par mon liure ie prie assez
veritablement pour vos corps, &
pour vos biens, mais que vous le
vueille croirez sans erreur, & fuyr les
errans, & leur opinion, aussi leur com-
pagnie. Car vous ne sçauriez
penfer le dommage, qui
vous en peut adue-
nir, de la de-
viation
totale. ***
Dieu) il n'y a
pour l'entendre à qui a bon sens
x imaginer tant de fautes, ne de
lupinices: Car tant de l'ubiquité (ie
ne le d'ay à toy) ne font point de mon
intention, des fautes. Mais le bien
chemin naturel comme ie t'ay delin-
ché, est decouvert en ma (pencil) de



TABLE DV PRESENT
LIVRE TRAICTANT DE
la vraye Philosophie na-
turelle des me-
taulx.

LA premiere partie traicte de la
façon par laquelle l'auteur
est parvenu à la vraye co-
gnoissance de ceste science
naturelle. Commencant à la page. 134
En la seconde partie l'auteur demonstre
la vraye methode pour faire lecture des
livres des philosophes naturels. à la
page. 135
En la tierce partie l'auteur mostre la pra-
ctique sous allegorie. à la page. 145
En ceste tierce partie trouuerez la façon
pour s'aider du grand Roy et seul con-
seiller.

T A B L E.

ducteur des philosophes. à la page. 166
Plus la façon pour faire projection sur les
metaux de ceste diuine ceuvre. à la
page. 161
La façon d'vser ceste diuine ceuvre sur les
perles, & sur les rubiz. à la page,
163.

Item la façon d'vser ceste diuine ceuvre aux
corps humains, pour les guerir des ma-
ladies, de les conseruer en santé à la
page. 167. & 168

LE LIVRE DE VENERA-
BLE DOCTEUR ALLEMAND
messire Bernard Conte de la Mar-
che Treuilane. à la page 170

LA premiere partie traite des inuen-
teurs qui premier trouuerent c'est
art precieux. à la page. 177
La deuxiesme partie de ce liure traite de
la peine & despence de l'auteur depuis
le com

T A B L E.

le commencement iufque à la fin, ſelon
 verité, & de routes ſes operations &
 perfeuerances à la page. 183
 La troiſieme partie eſt des principes & ra-
 cines des metaux avec raiſons euidentie
 & philoſophiques. à la page. 245
 En la quatrieme & derniere partie l'au-
 teur parlant de la pratique la met un
 peu paraboliquement. à la page. 274

Fin de la Table.